HAL
open science

L'homosexualité masculine pendant les "naughty nineties"

Francesca Coulombel

To cite this version:

Francesca Coulombel. L'homosexualité masculine pendant les "naughty nineties". Sciences de l'Homme et Société. 2019. dumas-02274967

HAL Id: dumas-02274967

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02274967v1

Submitted on 30 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ de CAEN NORMANDIE
U.F.R. LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES
MASTER LLCER, parcours Études culturelles

MÉMOIRE DE MASTER 2

présenté par
Francesca COULOMBEL

Titre :

MALE HOMOSEXUALITY DURING THE "NAUGHTY NINETIES"

L'HOMOSEXUALITÉ MASCULINE PENDANT LES « *NAUGHTY NINETIES* »

Directrice du mémoire : Mme. Anne-Catherine DE BOUVIER
ANNÉE UNIVERSITAIRE 2018-2019

L’homosexualité masculine pendant les « *naughty nineties* »

Table des matières

Remerciements 5

Introduction 6

Partie I – Les institutions contre l'homosexualité 11

A. Pourquoi l'homosexualité était-elle réprimée ? 12

1) Une remise en question du concept de masculinité 12
2) Une remise en question de l'ordre social 17
3) Une menace pour la jeunesse 20

B. Comment l'homosexualité était-elle réprimée ? 25

1) La loi avant 1885 25
2) L'amendement Labouchère 28
3) Interpréter les effets de l'amendement Labouchère 32

Partie II – Écrire l'homosexualité 37

A. Écrire le « crime sans nom » dans la presse 38

1) La couverture médiatique des scandales liés à l'homosexualité 38
2) Nommer l'homosexuel et l'homosexualité dans la presse 42

B. Les écrits de la *scientia sexualis* : de la psychiatrie à la psychologie 45

1) Les prédécesseurs allemands de Havelock Ellis : R. von Krafft-Ebing et A. Moll 46
2) L'étude scientifique de l'homosexualité en Grande-Bretagne avant *Sexual Inversion* 50
3) L'homosexualité sous l'angle de la psychologie : l'étude de Havelock Ellis et de John A. Symonds dans *Sexual Inversion* (1897) 51

C. Pamphlets et essais : les écrits censurés de John A. Symonds et d'Edward Carpenter 55

1) L'analyse sociologique et historique de John A. Symonds dans *A Problem in Modern Ethics* (1896) 55
2) Les travaux d'Edward Carpenter 60

Partie III – Les prémices d'une construction identitaire 66

A. L'élite littéraire des « *naughty nineties* » 68

1) Les effets de la « *Whitmania* » 68
2) *Le Portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde 70

B. L'affaire Oscar Wilde 74

1) Le déroulement des procès pénaux 74
2) Les réactions politiques 77
3) Oscar Wilde, ou la création de la figure de l'homosexuel du XXème siècle 80

C. La subculture homosexuelle dans les zones urbaines britanniques 84

1) L'espace public comme lieu de rencontre 84
2) La subculture homosexuelle de Londres 87

Conclusion 93

Annexes..... 98
Annexe 1 : Couverture du *Illustrated Police News*..... 99
Annexe 2 : Classification de Krafft-Ebing.....100
Bibliographie..... 101

Remerciements

Ce mémoire n'aurait jamais vu le jour sans le concours de plusieurs personnes que j'aimerais remercier ici.

Premièrement, je tiens à exprimer ma reconnaissance à ma directrice de mémoire, Mme. Anne-Catherine de Bouvier, pour son soutien, ses conseils, ses nombreuses relectures, ainsi que l'intérêt et l'enthousiasme qu'elle porte à l'égard du sujet de ce mémoire depuis nos premiers rendez-vous.

J'aimerais également remercier Mme. Baillet, pour son écoute et ses conseils, ainsi que pour m'avoir incitée à me rendre à la journée d'étude « Homosexualité et résistance en Grande-Bretagne » (co-organisée par John Mullen, Université de Rouen, et Florence Binard, Université Paris Diderot) qui s'avéra d'une grande utilité pour l'écriture de ce mémoire.

Je remercie l'équipe de la British Newspaper Archive pour m'avoir autorisée à reproduire la couverture du *Illustrated Police News* gratuitement.

Enfin, j'aimerais remercier ma famille : Edgar Thomas, pour la relecture de la première partie, et mes parents, Romilde et Loïc, pour leur soutien, leur ouverture d'esprit, et leur attention.

Introduction

« Les années 1890 sont souvent décrites comme si elles n'avaient qu'une seule couleur : les "*yellow nineties*", ou les "*naughty nineties*", ou encore les "*decadent nineties*". »[1] C'est dans les mémoires de l'écrivain Richard Le Gallienne, *The Romantic '90s*, que l'expression « *naughty nineties* » apparut pour la première fois, en 1925. L'auteur regrette que ces années, qui marquèrent le début de sa carrière d'écrivain, soient réduites à un seul et même chrononyme : « Il est toujours erroné et tentant de condenser une période dans une formule, et d'y trouver un "esprit" auquel les personnalités majeures de ces temps sont supposées prendre part, d'en porter le sceau […] sur leurs fronts ».[2]

L'expression « *naughty nineties* », qui subsiste encore aujourd'hui, mais qui reste néanmoins peu connue, n'est cependant pas le fruit du hasard. Les années 1890 étaient une décennie marquée par la transition démographique, les transformations sociales, et les évolutions dans les rôles des sexes. François Bédarida distingue deux phénomènes sociologiques qui se produisirent durant la fin du XIXème siècle : un déclin des croyances religieuses, et une baisse du taux de natalité.[3] Les Britanniques étaient devenus de plus en plus indifférents à la religion, le taux de mortalité chuta, et les taux de natalité et de reproduction ainsi que le nombre d'enfants par famille baissèrent. Ainsi, les habitudes au sein des familles changèrent également. De plus en plus de femmes issues des classes ouvrières devenaient cheffes de famille, puisqu'elles se retrouvaient abandonnées par le père de leurs enfants.[4] Les mouvements féministes, sous l'impulsion de femmes bourgeoises, menaient une campagne pour davantage d'autonomie et d'indépendance féminines. La figure littéraire de la *New Woman*, qui apparut dans les années 1880, incarnait ce combat.[5] Les « *naughty nineties* » virent

1 « "The '90s" are usually spoken of as if they had only one colour: the "yellow" '90s, or the "naughty" '90s, or the "decadent" '90s. » Richard Le Gallienne, *The Romantic '90s*, New York, Doubleday Page & Company, 1925, p. 162. Selon l'*Oxford English Dictionary*, l'expression « *yellow nineties* » est probablement dérivée du *Yellow Book*, un trimestriel littéraire avant-gardiste connu pour son contenu provoquant. Sources : "yellow, adj. and n." *OED Online*, Oxford University Press, June 2019, www.oed.com/view/Entry/231534, consulté le 7 juin 2019 ; "yellow book, n." *OED Online*, Oxford University Press, June 2019, www.oed.com/view/Entry/61343561, consulté le 7 juin 2019. Sauf mention contraire, toutes les citations en langues étrangères seront traduites personnellement.

2 « It is always as misleading as it is tempting to compress a period into a formula, and to find for it a "spirit" in which its expressive figures are supposed to participate, to bear the seal of it […] upon their foreheads », *Ibid.*

3 François Bédarida, *La société anglaise du milieu du XIXème siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, p. 156.

4 Michel Delecroix and Mary Rosselin, *La Grande-Bretagne au XIXème siècle, technologies et modes de vie*, Paris, Masson, 1991, p. 226

5 La *New Woman* est une figure littéraire représentant la femme autonome, libérée des devoirs familiaux et matrimoniaux. Bien que la *New Woman* apparut dans les années 1880, l'expression fut inventée au milieu des années 1890 par Sarah Grand, qui explora cette figure dans son roman *The Heavenly Twins* (1894). La New Woman apparait également dans d'autres œuvres littéraires telles que *The Odd Women* de Geogre Gissing (1893) ou *The Woman Who Did* de Grant Allen (1895). Source : « Daughters of decadence: the New Woman in the Victorian fin de

aussi des changements dans les mœurs sexuelles. La ligue malthusienne, un groupe qui se revendiquait comme les descendants intellectuels de Thomas Malthus, prônait une sexualité non reproductive par l'utilisation de moyens contraceptifs.[6] C'était une période d'anxiété, non seulement due à la transition démographique, mais aussi à la peur d'un déclin social propre à la période fin de siècle.

Ce sentiment de déclin social grandissait à mesure que le nombre d'affaires judiciaires impliquant des homosexuels s'accroissait. Les rapports homosexuels — bien que ceux-ci étaient encore strictement endigués — qui avaient lieu dans les *publics schools*, ces établissements dans lesquels les jeunes garçons des classes aisées étaient formés, souvent loin de leurs familles, commencèrent à être révélés. Il n'était pas rare que les élèves pratiquent, dans les dortoirs des écoles, la masturbation, la stimulation interfémorale, ou d'autres pratiques sexuelles, consenties ou non.

En 1889, le scandale de Cleveland Street révéla au grand jour qu'un réseau de prostitution masculine subsistait entre le General Post Office, et une maison close située au 19 Cleveland Street à Londres. De jeunes messagers du G. P. O. étaient recrutés pour assouvir les désirs des clients de la maison de Cleveland Street, qui étaient pour la plupart des bourgeois ou des aristocrates. Cependant, ni les clients supposés, ni le propriétaire de la maison close (qui parvint à fuir le pays) ne furent arrêtés ou jugés. Six ans plus tard, les trois procès d'Oscar Wilde défrayèrent la chronique. Un premier procès pour diffamation intenté au marquis de Queensberry par le dramaturge se tint entre les 3 et 5 avril 1895. À la suite de ce premier procès, Wilde fut soupçonné d'avoir commis des actes d'outrage à la pudeur, en vertu de la onzième clause du Criminal Law Amendment Act, autrement appelé amendement Labouchère, qui, depuis 1885, interdisait toutes relations sexuelles entre deux hommes. Le premier procès pénal, qui constituait le deuxième procès de l'affaire Oscar Wilde, se tint entre le 26 avril et le 1er mai 1895. À l'issue de ce procès, les jurés ne parvinrent pas à se décider quant à l'innocence ou à la culpabilité de Wilde. Ainsi, un deuxième procès pénal se tint entre le 20 et le 25 mai 1895, à l'issue duquel Oscar Wilde fut condamné à deux ans de travaux forcés, soit la peine maximale prévue par la loi.

Il va sans dire que l'affaire Oscar Wilde peut être décrite comme un tournant dans l'histoire de l'homosexualité masculine. On peut cependant distinguer un certain paradoxe : comment se fait-il que le dramaturge fut condamné à la peine maximale pendant les « *naughty nineties* », que l'*Oxford English Dictionary* définit comme étant une période « de laxisme moral et de liberté

siècle » , *British Library*, https://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/daughters-of-decadence-the-new-woman-in-the-victorian-fin-de-siecle, consulté le 5 juin 2019.

6 Même si les contraceptifs tels que le préservatif existaient déjà au XIXème siècle, le moyen de contraception le plus répandu restait le coït interrompu. Source : François Bédarida, *La société anglaise*, *op. cit.*, p. 163.

sexuelle » ?[7] L'objet de ce mémoire est de comprendre si, à travers le prisme de l'homosexualité masculine, le chrononyme « *naughty nineties* » est justifié. Ce mémoire de recherche se concentrera seulement sur l'homosexualité masculine. Au XIXème siècle, l'homosexualité féminine n'était pas légalement reconnue. Une légende veut que la reine Victoria elle-même interdit au Parlement de légiférer sur l'homosexualité féminine au motif que le désir lesbien n'existait pas. Cette anecdote, aussi légendaire soit-elle, illustre à quel point la méconnaissance du désir lesbien était répandue. Ainsi donc, l'homosexualité féminine n'étant ni légale ni illégale, les rapports homosexuels entre femmes avaient moins de chances d'être poursuivis en justice. En conséquence, les documents officiels (rapports de police et autres transcriptions de procès) concernant les crimes lesbiens sont bien moins nombreux que ceux des crimes liés à l'homosexualité masculine. Cela ne signifie pas cependant qu'il n'existe pas de sources primaires sur le sujet de l'homosexualité féminine — Havelock Ellis, sexologue britannique, consacra un chapitre entier à cette question dans son étude sur l'homosexualité, *Sexual Inversion* — mais l'approche dans l'étude du désir homosexuel féminin dans la Grande-Bretagne du XIXème siècle est différente de celle de l'étude de l'homosexualité masculine.

Comme le prouve l'affaire Oscar Wilde, la législation britannique était alors encore très sévère envers les hommes homosexuels. Ainsi, la première partie de ce mémoire sera consacrée aux raisons pour lesquelles l'homosexualité masculine était réprimée en Grande-Bretagne, et comment cette répression était mise en place dans la loi. Dans cette première partie, nous avançons que l'homosexualité était alors vue comme une menace pour la jeunesse, mais aussi pour deux valeurs victoriennes majeures : la hiérarchie sociale, et la masculinité, qui était alors perçue comme un statut social à part entière. Juridiquement, l'homosexualité en Grande-Bretagne était illégale depuis le XVIIIème siècle. Cependant, les données rassemblées par Harry Cocks montrent une augmentation des condamnations pour « *unnatural misdemeanour* » (délit mineur contre nature) pendant la dernière décennie du XIXème siècle, tandis que les arrestations pour sodomie baissèrent légèrement.[8] L'acte de sodomie (également appelé *buggery* dans certains textes) était considéré comme un crime depuis le Buggery Act de 1533, par lequel tout acte de pénétration anale était passible de la peine de mort. En 1861, la peine capitale fut remplacée par une peine d'emprisonnement de dix ans minimum.

L'intérêt porté pour l'homosexualité masculine à l'époque n'était pas exclusif au domaine législatif. Les travaux du psychiatre austro-allemand Richard von Krafft-Ebing furent traduits en

7 "naughty, adj. (and int.)", OED Online. Oxford University Press, http://www.oed.com/view/Entry/125392?redirectedFrom=naughty+nineties, consulté le 6 mai 2018.

8 Harry Cocks, *Nameless Offences. Homosexual Desire in the Nineteenth Century*, Londres / New-York, I.B. Tauris, 2003, p. 30.

anglais en 1892, et, cinq ans plus tard, le sexologue anglais Havelock Ellis publia le deuxième volume de sa série *Studies in the Psychology of Sex*, intitulé *Sexual Inversion*. De nombreux essais sur le sujet furent écrits tout au long des années 1890, notamment par les écrivains Edward Carpenter et John Addington Symonds. Ainsi, dans la deuxième partie, nous aborderons la question de l'écriture du désir homosexuel masculin. Comment était-il possible d'écrire au sujet de l'homosexualité masculine dans une société qui refusait d'admettre que celle-ci existait sur le sol britannique, et qui refusait de mettre un nom sur ces pratiques sexuelles ? En prenant trois cas distincts pour lesquels l'écriture du désir homosexuel masculin était central (la couverture médiatique des scandales liés à l'homosexualité, les écrits scientifiques, et les essais non publiés de John Symonds et d'Edward Carpenter), nous tenterons d'analyser comment ces écrits furent formulés, et ce qu'ils disent des différentes façons dont l'homosexualité était alors perçue.

Les figures de Symonds et de Carpenter sont centrales dans l'histoire de l'homosexualité masculine à cette époque : ces écrivains furent les premiers théoriciens sociologiques de l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne. Dans leurs essais, ils tentèrent de démontrer les aspects positifs que le désir homosexuel masculin (qu'ils ressentaient personnellement) pouvait apporter à la société, et avaient pris conscience que ce désir n'était pas une perversion ou un crime. La question de la prise de conscience et de l'affirmation du désir homosexuel masculin à la fin du XIXème siècle sera abordée dans une troisième et dernière partie. Cette affirmation se fit d'abord par la voie de la littérature : de nombreux textes littéraires de l'époque, tels que les poèmes de Walt Whitman, ou les écrits d'Oscar Wilde, abordaient et célébraient le désir homosexuel masculin. La figure d'Oscar Wilde, et ses fameux procès, participèrent également à une certaine prise de conscience de la prévalence de l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne. Cette prévalence était davantage visible dans les grandes villes, comme la capitale, qui abritait une véritable subculture homosexuelle qui subsistait depuis le XVIIIème siècle.

La question de la nomenclature, comme le démontre la partie sur l'écriture, est centrale dans ce mémoire. Dans *The Wilde Century*, Alan Sinfield dit préférer utiliser l'expression « *same-sex passion* » pour qualifier l'attirance et l'affection exprimée par les personnes homosexuelles avant 1900 dans son analyse.[9] En français, il n'existe pas d'autre traduction pour « *same-sex* » que l'adjectif « homosexuel ». Nous utiliserons donc cet adjectif faute de mieux, tout en gardant à l'esprit les défauts que ce terme comporte. Comme le précisait déjà John Symonds dans *A Problem in Modern Ethics*, le terme « *homosexual* » est issu d'une mauvaise combinaison entre un radical

9 Alan Sinfield, *The Wilde Century. Oscar Wilde, Effeminacy and the Queer Moment*, New York, Columbia University Press, 1994, (Between men-between women), p. 11.

d'origine latine (*sexualis*) et d'un préfixe d'origine grecque (*homo-*).[10] L'adjectif « homosexuel », ainsi que le nom « homosexualité », sont tous deux problématiques car ils réduisent les personnes attirées par d'autres personnes du même genre à leurs pratiques sexuelles, tandis que le sentiment amoureux, qui est bien entendu également une partie importante de cette attirance, est mis de côté. C'est pour cela que Sinfield préfère parler de passion. D'autres auteurs, comme Sean Brady, emploient également l'expression « *same-sex desire* », que nous emploierons aussi. En ce qui concerne les analyses de sources primaires, les termes renvoyant au pathologique ou négatifs issus des écrits scientifiques (« invertis », « perversion », « sens sexuel anormal »), seront mis entre guillemets, pour signifier que cette terminologie est aujourd'hui obsolète, et teintée d'homophobie. Le terme « inversion » lui-même exprime tout l'hétérocentrisme des scientifiques du XIX ème siècle, qui considéraient encore l'hétérosexualité comme la « normalité », et l'homosexualité, comme une anomalie. Enfin, le terme « camaraderie », bien que moins homophobe, sera également mis entre guillemets, car il ne fut employé que par des auteurs tels que Symonds, Carpenter ou Whitman.

10 John A. Symonds, *A Problem in Modern Ethics. Being an Inquiry Into the Phenomenon of Sexuel Inversion* , 1896, p. 44n.

Partie I
Les institutions contre l'homosexualité

A. Pourquoi l'homosexualité était-elle réprimée ?

1) Une remise en question du concept de masculinité

Dans une société patriarcale (société dans laquelle les hommes exercent une position de supériorité),[1] telle que la société victorienne ou encore la société occidentale actuelle, l'une des principales raisons pour lesquelles l'homosexualité masculine est rejetée ou réprimée est que cette dernière remet en question le concept de masculinité qui régit cette même société. La masculinité est, selon l'*Oxford English Dictionary*, « l'ensemble des qualités considérées comme caractéristiques des hommes »,[2] tandis que le *Trésor de la Langue Française* la définit ainsi : « Caractère masculin, ensemble des caractères spécifiques — ou considérés comme tels — de l'homme. »[3] Un mot, commun à ces deux définitions, retient notre attention : « considéré ». Le fait que des caractères soient « considérés » comme masculins suppose un jugement, une opinion. Une caractéristique n'est pas masculine par essence, mais elle est définie comme telle en fonction d'une société et d'une culture données.[4] La masculinité peut donc être considérée comme subjective. Ici, il s'agit bien de traiter la masculinité, et non pas la virilité. Il semble important de faire une distinction entre ces deux termes, aujourd'hui souvent confondus. Si nous avons défini la masculinité comme un ensemble de caractéristiques jugées comme typiques de l'homme, la virilité est, quant à elle, comme nous l'apprend Haude Rivoal, une caractéristique inhérente à la conception contemporaine de masculinité. La virilité désigne un certain nombre de valeurs morales, ainsi qu'une certaine « puissance sexuelle. »[5] Aujourd'hui, pour être considéré comme masculin, il faut être viril.

Si, dans notre société occidentale contemporaine, la masculinité se caractérise principalement par des caractéristiques physiques et comportementales (dont la virilité), les conceptions de masculinité et de féminité étaient différentes au XIX ème siècle. Alan Sinfield affirme l'idée selon

1 « a society or culture in which men tend to be in positions of authority and cultural values and norms are seen as favouring men. » "patriarchal, adj." *OED Online*, Oxford University Press, July 2018, www.oed.com/view/Entry/138861, consulté le 16 novembre 2018.

2 « the assemblage of quality regarded as characteristic of men », "masculinity, n." *OED Online*, Oxford University Press, July 2018, www.oed.com/view/Entry/114566, consulté le 30 octobre 2018.

3 « masculinité » *TLFi*, http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2974695870; consulté le 30 octobre 2018.

4 Pour davantage d'approfondissement sur ce large thème qu'est la masculinité, voir l'ouvrage de David D. Gilmore, *Manhood in the Making: Cultural Concepts of Masculinity*, New Haven, Yale University Press, 1990, dans lequel l'auteur compare les différentes conceptions de masculinité selon différentes cultures.

5 Haude Rivoal, « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 2017, vol. 2, no. 38, pp. 141-159, p. 144.

laquelle la masculinité, la féminité, mais aussi l'efféminement sont des constructions idéologiques.[6] La notion d'efféminement est en effet centrale dans la construction de l'homosexuel moderne : aujourd'hui, la figure de l'efféminé est étroitement liée à celle de l'homosexuel masculin. Selon Alan Sinfield, « l'efféminement est fondé sur la misogynie. Certaines manières et certains comportements sont stigmatisés car associés au "féminin", qui est perçu comme faible, incompétent et impropre au monde des affaires. »[7] Ainsi, au lieu de se révéler un être de raison, un homme efféminé est en proie « à la laxité et à la faiblesse ».[8] Selon Sinfield, cette idée d'efféminement comme aspect inhérent à l'homosexuel masculin apparut grâce à deux phénomènes. D'abord, elle fut développée par les sexologues du XIXème siècle, qui considéraient que l'homosexuel masculin était un vague mélange de féminité et de masculinité.[9] L'efféminement ne menacerait donc pas seulement la conception de masculinité à elle seule, mais le genre comme structure binaire, dans laquelle il n'existerait que le masculin d'un côté, et le féminin de l'autre, chacun avec ses propres caractéristiques.

L'autre phénomène fut la déchéance d'Oscar Wilde, suite à ses différents procès. Il s'agit là de l'affaire la plus célèbre de l'histoire de l'homosexualité dans la Grande-Bretagne du XIXème siècle.[10] Tout débuta lorsque l'écrivain poursuivit John Sholto Douglas, Marquis de Queensberry et père de Lord Alfred Douglas, amant de Wilde, pour diffamation. Depuis 1894, suite à des rumeurs concernant les fréquentations douteuses de Wilde, Queensberry avait fait tout son possible pour empêcher son fils de fréquenter Oscar Wilde, qu'il pensait être homosexuel. En février 1895, à l'*Albemarle club* — qu'Oscar Wilde, ainsi que sa femme Constance, fréquentaient — le marquis laissa un mot à l'intention de Wilde, sur lequel était écrit « À Oscar Wilde, poseur somdomite *(sic)* ».[11] C'en fut trop pour le dramaturge, qui décida de poursuivre le marquis pour diffamation. Pendant le procès, qui se déroula du 3 au 5 avril 1895, l'avocat de Queensberry, Edward Carson, fit subir un contre-interrogatoire à Oscar Wilde. En se basant sur les témoignages des jeunes connaissances de Wilde, ainsi que sur ses œuvres littéraires (notamment *Le Portrait de Dorian*

6 « I regard 'masculinity', 'femininity' and 'effeminacy' as ideological constructs, bearing no essential relations to the attributes of men and women. » Alan Sinfield, *The Wilde Century*, *op. cit.*, pp. 25-26.

7 « Effeminacy is founded in misogyny. Certain manners and behaviours are stigmatized by associating them with 'the feminine' — which is perceived as weak, ineffectual and unsuited for the world of affairs. », *Ibid.*, p. 26.

8 « laxity and weakness », *Ibid.*

9 *Ibid.*, p. 110.

10 Les informations à propos de l'affaire Oscar Wilde sont issues des transcriptions des différents procès ainsi que de l'article de Douglas Linder « The Trials of Oscar Wilde: An Account » disponible en ligne sur le site *Famous Trials*, http://www.famous-trials.com/wilde/327-home, consulté le 5 mai 2018.

11 « To Oscar Wilde, posing as a somdomite. » Traduction issue du livre d'Odon Vallet, *L'Affaire Oscar Wilde, ou du danger de laisser la justice mettre le nez dans nos draps*, Paris, Albin Michel, 1995.

Gray)[12], Carson réussit à prouver que le dramaturge devait être jugé pour outrage à la pudeur. Il mentionna plusieurs jeunes hommes, tous appartenant à la classe ouvrière, avec qui Wilde avait passé du temps, et avec qui il avait probablement eu des rapports sexuels. Certains d'entre eux — Charles Parker, Alfred Wood, et Edward Shelley — témoignèrent pendant le premier procès pénal, qui se tint du 26 avril au 1er mai 1895. Au total, Oscar Wilde et Alfred Taylor, l'homme qui présentait les jeunes hommes à Wilde, furent accusés d'avoir eu des relations homosexuelles avec vingt-cinq personnes. Cependant, Wilde fut acquitté de la plupart des chefs d'accusation, et donc relâché. Un deuxième procès pénal eut lieu entre les 20 et 25 mai 1895. Cette fois ci, on se focalisa sur les témoignages les plus solides, afin que Wilde et Taylor pussent assurément être condamnés à l'issue de ce deuxième procès. Le 25 mai, le juge rendit son délibéré et prononça la sentence : deux ans de travaux forcés pour Oscar Wilde et Alfred Taylor, soit la peine maximale prévue par la loi.

Selon Sinfield, avant 1895, l'efféminement n'était pas inhérent à l'homosexualité masculine. Elle n'y était même pas liée, d'ailleurs. Avant les procès d'Oscar Wilde, la tradition de travestissement chez les homosexuels restait marginale, et les prostitués exhibaient des carrures masculines.[13] Certains théoriciens de l'homosexualité, tels qu'Edward Carpenter, lui-même homosexuel, faisaient l'éloge de la masculinité, et rejetaient tout ce qui avait attrait à la féminité. L'efféminement n'était pas une caractéristique attirante pour les homosexuels. Il s'agissait plutôt, pour un homme, d'être trop émotionnel, de se lier d'amitié davantage avec les femmes, et de passer beaucoup de temps avec celles-ci.[14] Selon Sinfield, « Wilde avait adopté les manières et l'apparence de l'esthète efféminé en 1877. »[15] C'est donc en « esthète efféminé » qu'il se fit connaître au public dans les dernières décennies du XIXème siècle. Personne, alors, ne suspectait la nature de ses relations. Après les procès d'Oscar Wilde et le scandale médiatique qui s'ensuivit, les figures de l'efféminé et de l'homosexuel se confondirent à travers celle de Wilde.

Ainsi donc, l'efféminement comme caractéristique de l'homosexualité masculine est un aspect propre à la conception de l'homosexuel moderne, construite au XXème siècle. Si l'efféminement menaçait bien la construction binaire des genres masculin et féminin, il n'en était rien de l'homosexualité, qui, comme nous l'avons vu, était alors davantage liée à la masculinité.

12 Publié en 1890, *Le Portrait de Dorian Gray* relate le destin fantastique de Dorian Gray, un jeune homme d'une beauté sans pareille, et muse du peintre Basil Hallward. Par l'intermédiaire de ce dernier, Gray fait la connaissance Lord Henry Wotton, qui finit par corrompre le jeune garçon en le convainquant que la beauté et le plaisir sont les seules valeurs qui importent vraiment. Après quelque temps, et réalisant que, par rapport au portrait que Basil Hallward a fait de lui, sa propre beauté se dissipe, Dorian Gray désir que ce portrait porte les marques du temps à sa place, et que son propre visage reste jeune et beau à tout jamais. Ce vœu sera étrangement exaucé …

13 Alan Sinfield, *The Wilde Century*, *op. cit.*, p. 109.

14 *Ibid.*, p. 27.

15 « Wilde had adopted the manners and appearance of an effeminate aesthete in 1877. » *Ibid.*, p. 2.

Selon Sean Brady, le concept de masculinité chez les hommes de l'ère victorienne était inhérent à leurs situations socio-économiques. Pour être considéré comme entièrement masculin, un homme devait accomplir trois tâches : être marié, subvenir aux besoins de sa famille, et circuler librement entre sa maison (la sphère privée), son lieu de travail, la rue, et les différentes associations masculines (la sphère publique).[16] Par conséquent, un homme sans emploi, qui était donc dans l'incapacité de subvenir aux besoins économiques de sa famille, et qui n'avait donc pas de lieu de travail (ou de lieu public) dans lequel il pouvait interagir avec d'autres hommes, n'était pas considéré, dans la société victorienne, comme totalement masculin. À ces caractéristiques socio-économiques s'ajoutait celle de l'autorité. La figure du père et du mari autoritaire était sans doute centrale dans l'imaginaire social victorien. Mais l'autorité masculine pouvait aussi s'exercer en dehors de la sphère domestique. Un homme se devait de maintenir son autorité dans l'espace public (en l'exerçant, par exemple, sur d'autres hommes qui n'étaient pas considérés comme totalement masculins) pour que sa masculinité soit perçue, maintenue, et même, renforcée.[17] La construction de la masculinité comme statut social est étroitement liée aux changements des structures sociales qui s'opérèrent tout au long du XIXème siècle en Grande-Bretagne. Le XIXème siècle, suite à la révolution industrielle, vit la montée en puissance de la classe moyenne. Située entre la classe ouvrière et l'aristocratie, la classe moyenne comprenait, selon Monica Charlot, « le propriétaire d'usine et l'entrepreneur, mais aussi le médecin et l'homme de loi, le fonctionnaire et l'employé de bureau, les gros et les petits commerçants. »[18] Ce sont des individus qui travaillent pour vivre, mais, contrairement aux ouvriers, ils n'exercent pas de travaux manuels. La conception de la masculinité comme l'a défini Sean Brady est donc issue de la classe moyenne active, travailleuse, et non pas de l'aristocratie oisive. Un homme marié, travaillant pour subvenir aux besoins de sa femme et de ses enfants, et créant un lien social avec d'autres hommes sur son lieu de travail ou dans d'autres lieux publics, c'est là la définition de l'homme de la classe moyenne. Cet idéal masculin s'exporta ensuite chez les membres de la classe ouvrière, ou *working class*.

Ainsi donc, en quoi l'homosexualité masculine remettait-elle en question le concept de masculinité ? La nature non-reproductive des rapports sexuels entre deux hommes pourrait être évoquée : les homosexuels auraient été perçus comme non masculins car leur orientation sexuelle les empêchait de se marier et de former une famille. Les rapports homosexuels s'inscrivaient en effet en dehors du mariage, structure sociale qui assurait la pérennité d'une population puisque

16 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality in Britain, 1861-1913*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 1. Même si Sean Brady ne le précise pas dans son ouvrage, les associations masculines (ou clubs) réunissaient sans doute des hommes d'une même classe sociale (classe moyenne ou bourgeoisie).

17 *Ibid.*, p. 25.

18 Monica Charlot et Roland Marx, *La société victorienne*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 47.

c'était seulement à l'intérieur de cette structure que le rapport sexuel à but reproductif était permis. Cependant, il était courant pour des hommes homosexuels du XIXème siècle de se marier et d'avoir des enfants : Oscar Wilde, l'une des figures de l'homosexualité masculine du XIXème siècle Britannique, était marié à Constance Lloyd, et le couple eut deux enfants. La vie en couple entre deux personnes de même sexe, comme nous le rappelle Jeffrey Weeks, n'apparut que vers le dernier tiers du XXème siècle.[19]

La menace résidait plutôt dans les rapports sociaux que les hommes de la société victorienne entretenaient avec leurs familles, leurs collègues, leurs amis. Dans son ouvrage, Sean Brady cite des historiens de la masculinité tels que John Tosh, selon lesquels le concept même de masculinité au XIXème siècle reposait sur un équilibre instable. On exigeait des hommes qu'ils imposent leur autorité sur femmes et enfants d'un côté, mais qu'ils maintiennent une certaine égalité avec les autres hommes, de l'autre.[20] De plus, les différentes associations (ou clubs) dans lesquelles les hommes de la classe moyenne se réunissaient pouvaient aussi se révéler être des lieux propices au rapprochement, à la tentation. Par conséquent, que des hommes aient des relations sexuelles entre eux, c'est-à-dire, qu'il puisse y avoir d'autres formes de rapports que celui d'autorité dans la famille et de parité « chaste » dans l'espace public, menaçait cet équilibre.[21] C'est ainsi que l'homosexualité masculine défiait le statut social qu'était la masculinité à l'époque victorienne. Les angoisses liées à la perception de l'homosexualité n'étaient pas tant dues à l'aspect non-reproductif que le sexe entre deux hommes pouvait évoquer, mais bien à la construction d'un autre type de rapport social entre les hommes. Ces angoisses furent exprimées à l'égard des deux scandales liés à l'homosexualité les plus célèbres de la décennie 1890 : le scandale de Cleveland Street et l'affaire Oscar Wilde. À la fin de la série de procès qui conduisit à l'emprisonnement d'Oscar Wilde, Brady affirme que le dramaturge avait perdu sa masculinité : il fut emprisonné, ostracisé, et exilé, loin de sa femme et de

19 Jeffrey Weeks, *Sex, Politics and Society. The Regulation of Sexuality since 1800*, New York, Longman, 1981, p. 109. On peut noter cependant qu'Edward Carpenter, auteur de nombreux ouvrages sur l'homosexualité, vécut avec son amant George Merrill à partir de 1898 et jusqu'à la fin de ses jours, mais ce genre de cohabitation restait extrêmement marginale à l'époque.

20 Comme précisé dans la nbp 16, les hommes qui se réunissaient dans ces clubs appartenaient tous à la même classe sociale. Il est difficile d'imaginer, à cette époque, un propriétaire d'usine traitant un ouvrier comme son égal. Cependant, lorsque deux hommes d'une même classe qui remplissaient tous deux le cahier des charges de la masculinité se rencontraient, ceux-ci ne pouvaient exercer leur autorité l'un sur l'autre, d'où le choix, ici, du mot « égalité ».

21 « The inherent contradictions and instability of the often-stifling domesticity of home, its clash with the demands of the workplace, the temptations of all male association and the presentation of masculinity in the street, was held in a precarious balance. This makes it easier to understand why masculine insecurity had such wide social ramifications in this period. If it were widely discussed that men also had sex with other men, and that emotional, sexual and domestic alternatives could exist outside the family and chaste homosocial associations, then the structure of society in this period would have been shaken at its foundation. », Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, pp. 1-2.

ses enfants.[22] Cependant, les homosexuels impliqués dans les affaires de Cleveland Street et Oscar Wilde étaient davantage perçus comme des perturbateurs de l'ordre social que de la masculinité.

2) Une remise en question de l'ordre social

Les « *naughty nineties* » débutèrent par un scandale sexuel : l'affaire de Cleveland Street.[23] Pendant l'été 1889, Charles Swinscow, un jeune coursier travaillant pour le General Post Office, fut suspecté de vol étant donné le montant d'argent anormalement élevé qu'il transportait. Swinscow révéla que cet argent lui avait été donné après avoir eu des relations sexuelles avec des *gentlemen* dans une maison située au 19 Cleveland Street à Londres. D'autres coursiers furent ensuite interrogés, et révélèrent l'existence d'un réseau de prostitution masculine. Henry Newlove, un employé du General Post Office, recrutait de jeunes coursiers pour Charles Hammond, le propriétaire d'une maison close située au 19 Cleveland Street. Les jeunes hommes dénoncèrent également Georges Veck, le complice de Charles Hammond, qui avait l'étrange habitude de s'habiller en homme d'Église. Des membres de la haute société furent désignés comme clients de la maison de Cleveland Street, parmi lesquels Lord Arthur Somerset, qui faisait parti de l'entourage proche du Prince de Galles (le futur Édouard VII) et Henry Fitzroy, Comte de Euston. Seuls Henry Newlove et Georges Veck furent jugés. Le premier fut condamné à quatre mois de travaux forcés, et le second à neuf, tous deux pour outrage à la pudeur. Charles Hammond et Lord Arthur Somerset parvinrent à fuir le pays : Hammond rejoignit les États-Unis, tandis que Somerset finit sa vie en France, exilé de sa patrie, loin de sa famille et de ses amis. Edward Clarke, rédacteur en chef du *North London Press* fut poursuivi en justice pour diffamation par le Comte de Euston, après que le journal eut révélé l'identité de certains clients. Ce fut la seule procédure judiciaire liée à l'affaire de Cleveland Street à avoir été portée au tribunal. Aucun client ne fut inquiété, et les *telegraph boys* furent laissés libres.

La différence de classe sociale entre les coupables et les victimes fut l'un des points communs au scandale de Cleveland Street et à l'affaire Oscar Wilde. Dans l'affaire de Cleveland Street, nous l'avons vu, les prostitués recrutés par Henry Newlove étaient tous de jeunes coursiers, ayant entre 15 et 18 ans, et appartenant à la classe ouvrière, tandis que les clients de la maison close étaient tous des bourgeois, voire des aristocrates. Il en allait de même pour l'affaire Oscar Wilde. Alfred Taylor recrutait pour l'écrivain de jeunes hommes, tous appartenant à une classe inférieure à celle de

22 *Ibid.*, p. 41.

23 Les informations à propos du scandale de Cleveland Street sont issues de divers articles de journaux de l'époque ainsi que des travaux de Lesley Hall, *Sex Gender and Social Change in Britain since 1880*, Londres, Macmillan, 2000, et de Morris B. Kaplan, « Did "My Lord Gomorrah" Smile?: Homosexuality, Class and Prostitution in the Cleveland Street Affair. » dans ROBB George et Nancy Erber (éds.) *Disorder in the Court: Trials and Sexual Conflict at the Turn of the Centur*y, Londres, Macmillan, 1999.

Wilde. Le dramaturge aimait les inviter à dîner, leur offrir des cadeaux, ou les emmener en promenade. Dans *La société victorienne* décrite par Monica Charlot, « l'idée d'égalité est plus qu'étrangère à l'esprit anglais : elle le choque. » La société dans laquelle évoluaient Henry Newlove et Oscar Wilde était « un monde où l'inégalité […] était la chose la plus naturelle qu'il soit. »[24] Ainsi, franchir ces barrières sociales, et donc atteindre un semblant d'égalité le temps d'une promenade, d'une soirée, ou même d'un rapport sexuel, semblait incongru aux yeux des Britanniques de la société victorienne. Lors du procès pour diffamation, Oscar Wilde se vantait de « ne reconnaître aucune sorte de distinction sociale »[25] justifiant ainsi ses différentes escapades avec de jeunes membres de la classe ouvrière, et ce devant l'incompréhension de l'avocat de Queensberry qui se demandait avec étonnement quel plaisir une personne telle que Wilde trouvait en la compagnie « de palefreniers et de cochers ».[26]

Si l'importance des inégalités sociales et de leur permanence dans la société britannique fut fatale au sort du dramaturge, elle joua, en revanche, en la faveur de ses jeunes amants. Dans les deux affaires, les jeunes hommes issus de la classe ouvrière, que ce soient les *telegraph boys* du scandale de Cleveland Street ou les jeunes connaissances de Wilde, furent tous décrits et perçus comme des victimes, tandis que les membres des classes plus élevées impliqués dans les affaires étaient perçues comme des corrupteurs. Morris Kaplan, qui a consacré un chapitre sur le scandale de Cleveland Street dans *Disorder in the Court: Trials and Sexual Conflict at the Turn of the Century*, soutient que les *telegraph boys* soudoyés par Newlove étaient protégés de toute condamnation car leur appartenance à la classe ouvrière faisait d'eux des personnes dans le besoin, dans l'inconfort économique, et par conséquent, dans la nécessité de trouver d'autres sources de revenu que le General Post Office. Cependant, Kaplan nous apprend que les rapports de police décrivaient les coursiers comme bien moins sages et ingénus que l'on ne voulait le faire croire. Certains d'entre eux avouèrent avoir eu un rapport avec Newlove avant même d'être recrutés pour Cleveland Street, mais, contrairement à Veck et Newlove, aucun d'entre eux ne fut poursuivi.[27] Lors de son interrogatoire, Tickbroom, un autre coursier, avoua avoir « fait ce genre de chose avant même que Newlove ne [lui] parle. » tandis que Swinscow déclara : « J'ai été coupable de pratiques indécentes au Post Office avant de connaître Newlove. »[28] Six ans plus tard, le traitement de l'image

24 Monica Charlot et Roland Marx, *La société victorienne*, *op. cit.*, p. 45.

25 « I recognise no social distinction at all of any kind. », cité dans Douglas O. Linder, « Transcript of the Libel Trial Prosecuted by Oscar Wilde (April 3-5, 1895) », *Famous Trials*, http://www.famous-trials.com/wilde/330-libel, consulté le 9 Mars 2018.

26 « What enjoyment was it to you to entertain grooms and coachmen? », *Ibid.*

27 Kaplan, « Did "My Lord Gomorrah" Smile? », *op. cit.*, p. 86.

28 « I have done this sort of thing before Newlove spoke to me » ; « I have been guilty of indecent practices at the Post Office before I knew Newlove. » Cleveland Street Scandal: Regina v George Daniel Veck and Henry Horace

des « victimes » d'Oscar Wilde ne changea pas. Lors du premier procès criminel, l'un des amants de Wilde, Charles Parker, avoua que le dramaturge et lui-même avaient pratiqué la sodomie à plusieurs reprises, en précisant cependant que Wilde était dans la position « active ». À la question « Étiez-vous consentant ? » posée par C. F. Gill, Parker ne donna aucune réponse. Pourtant, au lieu de l'accuser, l'avocat insista sur le caractère économique de ses rapports avec Wilde. Il n'était pas exceptionnel que l'écrivain donne de l'argent ou des présents de valeur à ses jeunes amis — Parker évoqua des sommes allant jusqu'à £3, ainsi qu'une boîte à cigarettes et une bague en or.[29] Tout comme les *telegraph boys* de Cleveland Street, Charles Parker et les autres amants de Wilde étaient perçus comme des parias, obligés de se prostituer pour subvenir à leurs besoins (Parker était sans emploi au moment de sa rencontre avec Oscar Wilde).

Ici, l'on pourrait distinguer une certaine contradiction. D'un côté, Wilde choquait et intriguait l'opinion publique et les magistrats par son manque de reconnaissance des classes sociales, mais de l'autre, lui-même jouait de ces inégalités avec ses amants en les entretenant économiquement. Dans *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, Chris White souligne cette contradiction. Elle écrit :

> L'aspect douteux de la plupart des amitiés que Wilde entretenait avec des hommes provenait, aux yeux de la cour et des médias, des anxiétés liées aux classes sociales, d'un effondrement d'indispensables frontières. Mais l'attrait de ces jeunes hommes dépend précisément de leur infériorité, leur différence, leur altérité, puisqu'ils sont, par conséquent, plus séduisants.[30]

White évoque les rapports que Wilde entretenait avec ses jeunes amants : le dramaturge pouvait les appeler par leurs prénoms, mais eux ne l'appelaient jamais « Oscar ».[31] Contrairement à ce qu'affirmait le dramaturge, les inégalités entre lui-même et ses amants étaient bien maintenues, et c'est parce qu'elles existaient, parce que le jeu du pouvoir était possible, que Wilde prenait du plaisir à fréquenter ces jeunes hommes. Il en était de même pour les clients de la maison de Cleveland Street. Newlove ne recrutait pas des jeunes en difficulté économique seulement parce que ceux-ci seraient plus enclins à accepter n'importe quoi pour de l'argent. Leur appartenance à la classe sociale la plus inférieure était un attrait pour les clients de la maison close, qui étaient tous, nous l'avons dit, des bourgeois ou des aristocrates.

Newlove: transcript of trial at Central Criminal Court, 18 September 1889, DPP 1/95/3/4, National Archives, Kew, p. 10.

29 En 1894, un ouvrier londonien gagnait en moyenne 26 shilling par semaine, soit £1 et 6 pence. Source : Arthur L. Bowley, *Wages in the United Kingdom in the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1900, p. 60,

30 « The suspect nature of many of Wilde's friendships with men, in the eyes of the court and the media, is derived from anxieties about class, a breaking down of necessary boundaries. But the desirability of these young men is precisely dependent on them being inferior, different, other, since they are, as a result, sexier. » Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality. A Sourcebook*, London / New York, Routledge, 1999, p. 327.

31 *Ibid*.

Il est important de noter que, dans les deux affaires, au moins un membre de l'aristocratie britannique fut impliqué. Alan Sinfield souligne l'une des raisons pour lesquelles Lord Alfred Douglas ne fut jugé ni même accusé : « l'idée même de mettre au pilori le vrai aristocrate était si terrible que personne n'osait l'envisager (même pas Wilde). » [32] La noblesse britannique se devait bien sûr de préserver son image, mais cette impunité ne passa pas inaperçue, notamment pendant l'affaire de Cleveland Street qui suscita à l'époque beaucoup de ressentiment, puisque ni les clients ni le propriétaire de la maison close ne furent jugés et condamnés. Henry Newlove lui-même déclara à la police : « Je trouve cela très dur que je doive m'attirer des ennuis tandis que des hommes de haut rang sont autorisés à se balader en liberté ».[33] Les « hommes de haut rang » en question étaient (entre autres) le comte de Euston, fils du duc de Grafton, Lord Arthur Somerset, écuyer du prince de Galles, et même, selon certains dires, le prince Albert Victor, fils aîné du prince de Galles, et deuxième dans l'ordre de succession au trône d'Angleterre.[34] Très vite, on soupçonna les hautes autorités britanniques d'avoir couvert les aristocrates impliqués dans l'affaire. Le scandale devint presque une affaire d'État puisque plusieurs hauts fonctionnaires de l'État britannique, dont le Premier ministre Salisbury, intervinrent.[35] En décembre 1889, Arthur Newton, l'avocat de Lord Arthur Somerset, fut condamné pour obstruction à la justice : il avait interféré dans le cours de l'enquête sur le scandale. L'impunité de ces aristocrates dénote cette idée alors largement partagée selon laquelle les pratiques homosexuelles ne se perpétraient pas en Grande-Bretagne. On pouvait condamner un employé du General Post Office et son associé aux moeurs douteuses, ou bien un dramaturge irlandais excentrique et sulfureux, mais certainement pas les membres de la classe sociale la plus élevée, véritables représentants des valeurs de la société victorienne et de la grandeur de l'état britannique.

3) Une menace pour la jeunesse

En plus d'être issus des couches sociales les plus inférieures, les « victimes » d'Oscar Wilde ou des clients de Cleveland Street étaient tous âgés de 15 à 20 ans. Lors du procès pour diffamation,

32 « the idea of pillorying the real aristocrat was too awful for anyone to entertain (including Wilde). » Alan Sinfield, *The Wilde Century*, *op. cit.*, p. 123. Ici, Alan Sinfield oppose Lord Alfred Douglas, le « vrai aristocrate », à Oscar Wilde, qui se donnait des allures d'homme noble alors qu'il était issu d'une famille bourgeoise.

33 « I think it very hard that I should get into trouble while men in high position are allowed to walk about free. » Cité dans Morris Kaplan, « Did "My Lord Gomorrah" Smile? », *op. cit.*, p. 81.

34 Bien que, comme le démontrent les recherches de Morris Kaplan (p. 81), certains documents (notamment des lettres) prouvaient un certain lien entre le Prince Albert Victor et la maison de Cleveland Street, il n'existe aujourd'hui aucune étude affirmant la totale implication du Prince dans ce scandale. Nous nous contenterons donc de porter une réserve sur ces allégations.

35 Morris Kaplan, « Did "My Lord Gomorrah" Smile? », *op. cit.*, p. 82.

Oscar Wilde déclara apprécier « être en compagnie de personnes bien plus jeune que moi. » [36] Aux yeux des médias et des magistrats, l'âge des amants de Wilde et des prostitués de la maison de Cleveland Street n'était pas anodine ; il faisait écho aux cas, bien plus discrets, de relations homosexuelles chez les adolescents, notamment dans les *public schools*.

Les *public schools* étaient ces institutions d'enseignement secondaire dans lesquels les jeunes garçons des classes aisées, âgés environ de 12 à 18 ans, étaient formés, souvent loin de leurs familles. Ces écoles furent réformées dans les années 1840 dans un mouvement endigué par Thomas Arnold, directeur de l'école de Rugby de 1828 à 1841. Autrefois rustres, les élèves de ces établissements devinrent, grâce aux réformes de Thomas Arnold et de ses disciples, des *gentlemen* en puissance. Les *public schools* s'était transformées, au milieu du XIXème siècle, en de véritables centres de formation des futures membres de l'élite britannique, et faisaient la fierté de la nation. En 1864, la *Public School Commission* les définissait en ces termes :

> Ces écoles sont le principal vivier de nos hommes d'État ; l'exemple de ces hommes, retransmis par elles, sert à former les gens de toutes conditions qui font la société et qui, destinés à toutes sortes de professions et de carrières, y sont éduqués sur un pied d'égalité, y nouent des amitiés durables et y apprennent pour toujours une certaine façon de vivre ; bref ces écoles ont sans doute un rôle essentiel dans la formation du caractère du *gentleman* anglais.[37]

Difficile alors d'imaginer que des pratiques homosexuelles se perpétraient dans ces institutions, encore moins parmi les futurs hommes d'État britanniques. Et pourtant…

Dans le premier volume de ses *Studies in the Psychology of Sex* intitulé *Sexual Inversion* — la première étude de psychologie sur l'homosexualité écrite par un britannique — Havelock Ellis consacre une partie du troisième chapitre, qui porte sur l'homosexualité masculine, à la question des pratiques homosexuelles dans les *public schools*. Le sexologue veut déterminer si les expériences de ces adolescents dans ces écoles ont permis ou non le développement de leur homosexualité. Ellis exprime d'abord le regret que ce phénomène n'ait jamais été sujet à une enquête plus approfondie. Les médecins de ces écoles étaient en effet réticents à l'idée d'étudier de plus près des pratiques qu'ils considéraient certainement comme répugnantes, et préféraient étouffer les affaires.[38] En règle générale, les élèves qui importunaient leurs camarades de façon répétée et insistante étaient exclus de l'établissement sans raison apparente. Ainsi, Ellis relate l'expulsion soudaine de quinze élèves

36 « I delight the society of people much younger than myself. » cité dans Douglas O. Linder, « Transcript of the Libel Trial Prosecuted by Oscar Wilde (April 3-5,1895) », *Famous Trials*, http://www.famous-trials.com/wilde/330-libel, consulté le 9 Mars 2018.

37 *Public School Commission*, vol. 1, 1864, p. 56, cité et traduit par Monica Charlot dans *La société victorienne*, *op. cit.*, pp. 59-60.

38 Havelock, Ellis, *Studies in the Psychology of Sex. Sexual Inversion*, Philadelphie, The F. A. Davis Company, [1897] 1901, p. 45.

d'une célèbre école située non loin de Londres.[39] Puisque, en 1897, aucune étude sur le sujet n'avait été fournie en Grande-Bretagne, Ellis se contente de s'appuyer sur des écrits de l'allemand Alfred Hoche, à propos des pratiques homosexuelles dans les écoles allemandes. En décrivant ses propres souvenirs d'enfance, Hoche souligne le caractère chaste des relations que les jeunes garçons pouvaient avoir entre eux : il s'agissait davantage de flirt ou d'amour platonique. Ellis suppose alors que la plupart des relations homosexuelles dans les *public schools* britanniques devaient être de même nature, mais que la perception exagérée que l'on en avait les rendait plus vicieuses.[40]

Cependant, il arrivait malheureusement parfois que de jeunes garçons se montrent violents envers certains de leurs camarades, ou bien même que des adultes profitent de la naïveté des élèves. Ces aspects sont illustrés par le témoignage du Cas n°XIII.[41] Il s'agit d'un artiste, âgé de trente-quatre ans au moment du témoignage. Il se déclare « inverti » : c'est le terme utilisé par Ellis pour nommer les homosexuels. Ce sujet fut envoyé à l'âge de douze ans dans une *public school* sur les conseils de son médecin, consulté après que ses parents eurent découvert qu'il pratiquait la masturbation. C'est dans cette école qu'il eut ses premières expériences homosexuelles, avec le surveillant de l'internat, de trente-trois ans son aîné, et qui, selon ses dires, lui « montrait son penis lorsqu'il me réveillait le matin, et me masturba lorsque, un dimanche soir, il me donna un bain chaud. »[42] À l'âge de seize ans et demi, il fit la rencontre d'un jeune garçon, avec qui il vécu une amitié très forte, voire un amour platonique. Bien que ces deux jeunes hommes étaient fortement liés, leur relation restait chaste. Bien plus, il semblait qu'ils ne firent aucune connexion entre les histoires obscènes dont ils entendaient parler et que l'école réprimait fortement, et leurs propres sentiments.[43] Un jour, il apprit que quatre ou cinq élèves de l'école avait essayé de masturber de force son ami. Cette affaire, qui semblait une pratique courante dans les *public schools*, fut étouffée, et les élèves en question furent renvoyés sans raison apparente. Certains d'entre eux firent même « d'honorables carrières » par la suite.[44] Cet épisode mis fin à la relation entre les deux jeunes hommes, trop effrayés par ces événements pour manifester à nouveau leur rapprochement.

---

39 *Ibid*.

40 « It is probable that the homosexual relationships in English schools are, as a rule, not more vicious than those described by Hoche, but that the concealment in which they are wrapped leads to exaggeration. » *Ibid.*, p. 46.

41 Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, *op. cit*., pp. 71-76. La majeure partie de *Sexual Inversion* est construite sur des études de cas, numérotés et répertoriés selon le « type » d'homosexualité (ou inversion, si l'on veut employer le vocabulaire d'Ellis). Il s'agit simplement d'histoires d'invertis ayant accepté de témoigner anonymement.

42 « the dormitory servant, who showed me his penis when he woke me in the mornings, and masturbated me when he gave me my hot bath on a Saturday night. » *Ibid.*, p. 72.

43 « Any connections between our own emotions and the sexual morals of the school never occurred to us. » *Ibid.*, p. 73.

44 *Ibid.*, p. 74.

Ce témoignage corrobore l'idée d'Alfred Hoche selon laquelle les rapprochements entre jeunes garçons qui pouvaient avoir lieu dans les *public schools* s'avéraient le plus souvent platoniques. Cependant, ces écrits révèlent également des réalités beaucoup plus alarmantes. Le sujet évoque en effet deux relations homosexuelles, dont le consentement d'une des parties n'était pas exprimé : une entre lui-même et le surveillant, et l'autre, plus violente, entre son ami et le groupe d'élèves. La première, un homme de quarante-cinq ans pratiquant la masturbation sur un jeune garçon, serait définie aujourd'hui comme un abus sexuel sur mineur, et l'on aurait désigné le surveillant de l'internat comme un pédophile. Il n'était rien de tout cela à l'époque ; selon l' *Oxford English Dictionary*, l'apparition de l'adjectif « *paedophiliac* » remonte à l'année 1904.[45] La figure du pédophile s'est construite dans les années 1980 et 1990, alors que de plus en plus de cas abus sur mineurs furent révélés.[46]

La violence et l'absence de consentement n'étaient pas les principales raisons pour lesquelles les cas de rapports homosexuels dans les *public schools* étaient passés sous silence. Nous avons évoqué la position sociale des élèves de ces écoles : la plupart d'entre eux se destinaient à d'importantes carrières, et la société britannique ne pouvait réprimer l'homosexualité d'un côté, et, de l'autre, reconnaître que nombre de de ses futurs fonctionnaires pratiquaient des rapports homosexuels dans les écoles qui les formaient. La sexualité de ce que l'on appellerait aujourd'hui les adolescents, notamment à travers la masturbation, était sujette à débat. En 1897, Sylvanus Stall dédiait son ouvrage *What a Young Boy Ought to Know* à l'éducation sexuelle des jeunes garçons, et notamment à la problématique de la masturbation. Dès la dédicace, le ton est donné :

> Dédié aux milliers de garçons dont les honnêtes questionnements concernant l'origine de la vie et de l'être méritent une réponse sincère, intelligente et satisfaisante, qui les sauvera de l'ignorance, leur permettra d'échapper au vice, et les délivrera des péchés solitaires et sociaux.[47]

Le « péché solitaire » ne saurait être autre chose que la masturbation. Le livre est une retranscription d'une série de monologues à l'intention du jeune Harry, en réponse aux questions que celui-ci se posait sur les origines de la vie. Deux parties du livre (la deuxième et la troisième), sont dédiées à la question des « abus des organes reproductifs. »[48] Stall déconseillait fortement cette pratique en en indiquant les conséquences dans la troisième partie de son livre. Des problèmes de compréhension et une perte de la mémoire sont les premiers symptômes de la pratique de la masturbation. Après la

45 "paedophile | pedophile, adj. and n." *OED Online*, Oxford University Press, July 2018, www.oed.com/view/Entry/135967, consulté le 11 novembre 2018.

46 Lesley A. Hall, *Sex, Gender and Social Change in Britain since 1880*, Londres, Macmillan, 2000, p. 193.

47 « Dedicated to the thousands of boys whose honest inquiries concerning the origin of life and being deserve such a truthful, intelligent, and satisfactory answer as will save them from ignorance, enable them to avoid vice, and deliver them from solitary and social sins. »Sylvanus Stall, *What a Young Boy Ought to Know*, Philadelphie / Londres, The Vir Publishing Company, 1897.

48 « Part III. What are the Consequences in Boys of the Abuse of the Reproductive Organs. » *Ibid*., p. 8.

diminution des facultés mentales, apparait le déclin des facultés physiques : les yeux, la peau et les muscles se détériorent. Le sujet devient indolent. S'en suivent des maux de dos, de tête, des vertiges, des difficultés digestives, des palpitations. Enfin, tous ces signes portent à croire que le sujet aura des chances de mourir plus tôt que ses pairs.[49] Afin de contrer la pratique de la masturbation et les conséquences qui en découlent, Stall préconise une propreté de l'esprit et du corps. L'esprit, par la lecture de la Bible et d'autres ouvrages conseillés par l'auteur ; le corps, au moyen de bains réguliers.[50]

À travers *What a Young Boy Ought to Know*, Sylvanus Stall prétendait répondre aux besoins d'information et d'éducation à la sexualité qui se faisaient de plus en plus vifs en cette fin de XIXème siècle, un besoin qui était déjà formulé par le Cas n° XIII dans *Sexual Inversion* : « Ce dont j'avais réellement besoin […] était une petite aide opportune quant aux problèmes de la sexualité, mais aucun d'entre nous ne put bénéficier de cela, et chacun dut établir pour lui-même ses propres principes de conduite. »[51] Il ne fait aucun doute qu'après les scandales de Cleveland Street et d'Oscar Wilde, tous deux impliquant de jeunes garçons, et les cas de pratiques homosexuelles — consenties ou non — dans les *publics schools*, le besoin d'instaurer une ligne de conduite concernant les habitudes sexuelles des jeunes se faisait ressentir. Cependant, comme l'indique Sean Brady, aucune étude britannique de l'époque n'établit de lien de cause à effet entre la pratique de la masturbation chez les jeunes garçons, et l'homosexualité masculine. Si la masturbation chez les garçons était, à la fin du XIXème siècle, une pratique reconnue et étudiée par les scientifiques (il n'était pas rare, comme l'indique le témoignage du Cas n°XIII, que des parents et des jeunes garçons consultent leur médecin de famille à ce sujet), il n'en était rien pour l'homosexualité masculine, qui restait tabou même dans le milieu médical et scientifique.[52] Pour preuve, le deuxième volume de *Studies in the Psychology of Sex* fut censuré en Grande-Bretagne, et ce fut aux États-Unis qu'Havelock Ellis publia ses suivantes études.

L'expérience sexuelle que le Cas n°XIII eut avec le surveillant d'internat n'était pas un cas isolé. Durant la dernière décennie du XIXème siècle, parmi les cas d'homosexualité reportés par la presse, comme l'illustrent les affaires de Cleveland Street et d'Oscar Wilde, beaucoup de jeunes garçons, souvent mineurs, étaient impliqués. Ce phénomène s'ajoutait aux différentes campagnes de protection des mineures, provoquées par la publication dans la *Pall Mall Gazette* en juillet 1885 du

49 *Ibid.*, pp. 104-105.

50 *Ibid.*, pp. 120-124

51 « What I really needed […] was a little timely help over the sexual problems, but this we none of us got, and each had to work out his own principle of conduct for himself. » Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, *op. cit.*, p. 72.

52 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 39.

rapport du journaliste W. T. Stead concernant la prostitution et le trafic de jeunes filles en Grande-Bretagne, « The Maiden Tribute of Modern Babylon ». Ainsi, à partir de 1885, le gouvernement Britannique se donna comme mission la protection des jeunes filles, mais aussi, selon Sean Brady, des jeunes garçons (même si aucun texte ne le stipulait) : les magistrats auraient été plus laxistes lorsqu'un jeune garçon était impliqué dans un « crime contre nature ».[53] Afin d'assurer la protection des mineures, le Criminal Law Amendment Act fut votée en août 1885. En plus d'élever la majorité sexuelle de 13 à 16 ans pour les jeunes filles, cette loi pénalisa toute manifestation d'homosexualité masculine en introduisant, dans sa onzième clause, le crime de *gross indecency*, outrage à la pudeur.

B. Comment l'homosexualité était-elle réprimée ?

1) La loi avant 1885

La onzième clause de la Criminal Law Amendment Act, autrement appelée « amendement Labouchère », est l'un des moments clés dans la legislation contre l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne. Mais cet amendement, nous le verrons, ne peut être considéré ni comme le point de départ de la législation criminalisant l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne, ni comme un signe de son intensification. Comment, donc, l'homosexualité masculine était-elle réprimée, en termes législatifs et judiciaires, avant et après l'amendement Labouchère ?

La loi de référence selon laquelle l'homosexualité masculine était règlementée en Grande-Bretagne était le Buggery Act, et ce jusqu'au Sexual Offences Act de 1967, qui dépénalisa les relations homosexuelles dans la sphère privée.[54] Votée sous le règne de Henri VIII en 1533, le Buggery Act faisait de tout acte de pénétration anale un crime passible de la peine de mort. Cette loi s'inscrivait dans le contexte de la Réforme endiguée par le roi Henri VIII, qui voulait soumettre la loi ecclésiastique à l'État anglais. La sodomie n'était pas initialement définie comme un acte homosexuel, puisque la loi condamnait toute pénétration anale, que ce soit entre un homme et une femme, deux hommes, ou bien un homme et un animal (bien que, dans ce cas, le terme de « bestialité », plutôt que celui de sodomie, soit plus approprié.) Dans tous les cas, l'acte condamnait la pénétration anale commise par un homme. L'acte de sodomie commença à être considéré comme une pratique sexuelle propre aux homosexuels à partir du XVIIIème siècle, au moment où les catégories de genre se construisirent. C'est là, selon Cocks, que le genre homme et le genre femme tels que nous les connaissons encore aujourd'hui, chacun avec son rôle social et ses comportements

53 *Ibid.*, p. 107.

54 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.,* p. 17 ; Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit*., p. 97.

propres, se développèrent.[55] Ainsi, à partir du XVIIIème siècle, ce fut l'acte de sodomie entre hommes qui connut le plus de poursuites judiciaires. Cependant, Cocks signale qu'il n'y avait pas, de la part du corps judiciaire de l'époque, de volonté de poursuivre les hommes pratiquant la sodomie comme un groupe, mais plutôt comme une série de crimes sans lien apparent.[56] Selon Jeffrey Weeks, le premier tiers du XIXème siècle vit une augmentation dans les poursuites judiciaires contre les actes de sodomie, et, avec elle, l'apparition de la figure du sodomite. Pendant cette période, une cinquantaine d'hommes furent pendus en Angleterre, le point culminant de ces poursuites se situant durant l'année 1806, pendant laquelle il y eut plus d'exécutions pour sodomie que pour meurtre.[57]

La sodomie était le seul « crime contre nature » clairement défini par la loi. Il s'agissait, à partir de 1533, de toutes pénétrations anales perpétrées par un homme. À partir de 1781, la loi se précisa : il fallait que l'éjaculation ait eu lieu pour que l'acte soit véritablement considéré comme sodomie. Cette loi fut abrogée en 1828, en même temps que le Buggery Act, par l'Offences Against the Person Act.[58] Celle-ci maintint cependant la peine de mort pour tous ceux qui pratiqueraient la sodomie sur un homme, une femme, ou un animal. C'est seulement en 1861 que l'acte de sodomie devint passible d'une peine d'emprisonnement, de dix ans minimum, lorsque l'Offences Against the Person Act révoqua la peine de mort. Depuis 1807, la loi exigeait que les témoignages prouvant qu'un acte de sodomie avait eu lieu soient corroborés par un tiers n'ayant pas pris parti à l'acte.[59] Si les deux parties accusées d'avoir commis l'acte de sodomie se déclaraient consentants au moment des faits, cela faisait d'eux des complices, et, par conséquent, rendait leurs témoignages non valables. Étant donné qu'il était moins fréquent qu'un témoin compétent corrobore une accusation de sodomie lorsque l'acte s'était perpétré en privé, il devint plus facile de poursuivre et de condamner ceux ayant pratiqué la sodomie dans un lieu public.[60] S'il y avait assez de preuves pour démontrer qu'un crime contre nature avait eu lieu, mais si les preuves étaient insuffisantes pour prouver que les accusés avaient également pratiqué la sodomie, alors ceux-ci pouvaient être poursuivis pour « *conspiracy to commit sodomy* » (que nous pourrons traduire par « intention de commettre l'acte de sodomie ») qui condamnait quiconque essayait de commettre le crime de sodomie d'une peine de servitude pénale d'un délai maximal de dix ans et minimal de trois ans, ou

55 *Ibid.*, p. 18.

56 *Ibid.*, p. 19.

57 Jeffrey Weeks, *Sex, Politics, and Society*, *op. cit.*, p. 100.

58 Harry Cocks, *Nameless Offences, op. cit.,* p. 32.

59 *Ibid.*, p. 34.

60 *Ibid.*, p. 35.

bien d'une peine d'emprisonnement d'une durée maximale de deux ans.[61] Entre 1781 et 1828, les sanctions pour intention de commettre l'acte de sodomie pouvaient être appliquées lorsqu'une pénétration anale avait été perpétrée, mais sans éjaculation, ou bien, après 1828, lorsque certains magistrats préféraient ne pas prononcer la sentence capitale.[62]

Puisque l'homosexualité masculine ne se limitait, et ne se limite pas à la sodomie, il y eut, tout au long du XIXème siècle, plusieurs façons de nommer un homosexuel ou de désigner l'homosexualité en dehors des termes « *sodomy* » ou « *buggery* ». Nous avons déjà évoqué le terme « sodomite », adressé aux hommes accusés d'un tel crime et, dans la majorité des cas, avant 1861, condamnés à la pendaison. Être appelé un « sodomite » au XIXème siècle était insultant : rappelons que c'est suite à la note « À Oscar Wilde, poseur sodomite », que le célèbre dramaturge poursuivit son détracteur, Lord Queensberry (qui, d'ailleurs, avait mal orthographié le terme en écriant « *somdomite* »)[63] pour diffamation. La sodomie était considérée comme étant un « *unnatural crime* », un crime contre nature. Les expressions « *unnatural crime* » ou « *unnatural misdemeanour* » (délit mineur contre nature) étaient utilisées indifféremment depuis le XVIIIème siècle comme des termes englobant tout acte indécent entre deux hommes, consentants ou non. Cependant, un crime contre nature pouvait également caractériser, en plus de rapports sexuels entre deux hommes, la bestialité (c'est-à-dire, un rapport sexuel entre un homme et un animal) ou bien l'utilisation de méthodes contraceptives.[64] En revanche, on ne pouvait pas être inculpé pour « crime contre nature » ou « délit mineur contre nature » ; il s'agissait seulement d'une expression employée par les hommes politiques ou les journalistes pour nommer l'indicible. Avant 1885, quand un ou plusieurs hommes étaient accusés d'avoir commis un « crime contre nature », ceux-ci étaient plus susceptibles d'être poursuivis pour « *indecent assault* » (attentat à la pudeur), ce qui était considéré comme un délit mineur. En théorie, le terme « *indecent assault* » désignait « des avances ou des actes pour lesquels le consentement était apparemment refusé », comme le mot « *assault* » le suggère.[65] Dans la pratique, cependant, ce terme était utilisé lorsque l'acte de sodomie était suspecté mais ne pouvait être prouvé, ou pour condamner d'autres formes de pratiques sexuelles entre deux hommes, telles que la masturbation ou la fellation. Les termes de « *conspiracy to commit sodomy* »

61 « Whosoever shall attempt to commit the said abominable Crime, or shall be guilty of any assault to commit the same, […] shall be guilty of a Misdemeanour, and being convicted thereof shall be liable, at the Discretion of the Court, to be kept in Penal Servitude for any Term not exceeding Ten Years and not less than Three Years, or to be imprisoned for any Term not exceeding Two Years, with or without Hard Labour. » Offences Against the Person Act, 1861, p. 833.

62 Harry Cocks, *Nameless Offences, op. cit.* p. 33.

63 Jeffrey Weeks, Sex Politics, and Society, *op. cit.*, p. 100.

64 *Ibid*.

65 « advances or acts where consent was ostensibly withheld » Harry Cocks, *Nameless Offences, op. cit.*, p. 25.

et « *indecent assault* » étaient synonymes, puisqu'ils étaient tous deux employés lorsque des relations homosexuelles consentantes ou des tentatives à la perpétration de la sodomie étaient jugées.[66] Lorsque des actes indécents étaient commis dans l'espace public, on pouvait être poursuivi pour « *indecent exposure* » (exhibition sexuelle), et, lorsqu'un homme faisait des avances à un autre homme, il pouvait être poursuivi pour « *inciting and soliciting* » (racolage).

Tous ces crimes ou crimes mineurs dont les homosexuels du dix-neuvième siècle étaient susceptibles d'être accusés pouvaient s'appliquer également à des personnes hétérosexuelles, en théorie. Dans leurs applications, nous l'avons vu, ces crimes (en particulier ceux de sodomie et intention de commettre l'acte de sodomie) ciblaient les rapports homosexuels en particulier. Cela étant dit, il n'y avait pas, avant 1885, de loi dédiée à l'interdiction des rapports homosexuels.

2) L'amendement Labouchère

En 1885, le parlementaire Henry Labouchère introduisit le terme de « *gross indecency* » (outrage à la pudeur), dans le célèbre amendement Labouchère. Henry Labouchère était un Libéral, que Sean Brady décrit comme un dissident et un « *backbencher* ».[67] Son amendement s'inscrivait en réalité dans une loi qui avait peu à voir avec l'homosexualité masculine. La Criminal Law Amendment Act, votée le 14 août 1885, était une loi visant avant tout à protéger les femmes et les jeunes filles de Grande-Bretagne. Le texte était en débat entre la Chambre des Lords et la Chambre des Communes depuis 1882, lorsque les Lords commandèrent une enquête sur la prostitution infantile et le trafic de jeune fille en Grande-Bretagne. En juillet 1885, alors que la loi n'en était toujours qu'au stade de projet, le journaliste W. T. Stead publia dans la *Pall Mall Gazette* un reportage inquiétant sur la prostitution infantile en Grande-Bretagne, « The Maiden Tribute of Modern Babylon ».[68] C'est en véritable investigateur que Stead entreprit d'étudier les réseaux de prostitution de la ville de Londres, afin de sensibiliser l'opinion publique sur la nécessité qu'une loi comme la Criminal Law Amendment Bill soit votée et ratifiée. Pour l'écriture de « The Maiden Tribute of Modern Babylon », W. T. Stead se mit dans la peau d'un client souhaitant acheter la virginité d'une jeune fille de treize ans. Ce genre de transaction était, selon l'une des sources du journaliste, monnaie courante à l'époque. Cette même source révéla que certaines vierges étaient enlevées puis revendues à des maisons clauses du Continent. Stead révéla à quel point il était facile pour un homme assez fortuné de se procurer une jeune vierge pour la somme de £5. « The Maiden Tribute » causa beaucoup d'agitation, notamment auprès des militant.e.s du *social purity movement*,

66 *Ibid.*, p. 25.

67 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 92.

68 L'article de W. T. Stead est disponible sur le site web *W. T. Stead Ressource Site*, https://www.attackingthedevil.co.uk/pmg/tribute/mt1.php, consulté le 21 novembre 2018.

qui, depuis les Contagious Diseases Acts, luttaient contre les « maux du système sexuel actuel, symbolisé par le deux poids deux mesures qui autorisait des peccadilles sexuelles aux hommes et punissait le moindre écart de la chasteté chez les femmes.»[69] Les Contagious Diseases Acts s'inscrivaient dans cette logique deux poids deux mesures. Ces séries de loi, votées en 1864, 1866 et 1869, jouaient en la défaveur des prostituées qui, après une série d'épidémies de maladies vénériennes auprès des soldats britanniques, se virent obligées de passer des examens médicaux réguliers, et emprisonnées dans des *Lock Hospitals* si elles s'avéraient malades. Les prostituées étaient ainsi perçues comme porteuses de ces maladies, tandis que les soldats n'en étaient que les victimes.[70]

Avec la parution de « The Maiden Tribute of Modern Babylon », il était dorénavant confirmé que les jeunes filles de la classe ouvrière étaient les proies de riches hommes aux moeurs vicieuses, certains qu'ils pouvaient se soigner d'une maladie vénérienne en ayant un rapport sexuel avec une vierge.[71] Une fois « souillées », ces jeunes filles ne parvenaient pas à trouver de situation honorable, et finissaient souvent par entamer une carrière dans la prostitution, tandis que les hommes les ayant maltraitées s'en trouvaient impunis. Ici encore, le *social purity movement* dénonçait le deux poids deux mesures. Les agissements décrits dans « The Maiden Tribute » ne sont pas sans rappeler certains comportements des accusés des affaires de Cleveland Street et Oscar Wilde : l'attirance d'un adulte de classe aisée pour un.e jeune de classe ouvrière. Ces aspects n'étaient pas seulement limités aux rapports homosexuels.

En juillet 1885, le Parlement n'eut d'autre choix que de voter le Criminal Law Amendment Act au plus vite, et, le 14 août 1885, la loi fut votée. Celle-ci éleva la majorité sexuelle de 13 à 16 ans pour les jeunes filles, et rendit la gestion de maisons closes illégale. Le 6 août 1885, soit huit jours avant le vote du Criminal Law Amendment Act, Henry Labouchère proposa à la Chambre des Communes une clause criminalisant tout rapport homosexuel. Cette proposition causa peu — ou pas — de débat au sein du Parlement, et le texte originalement écrit par Labouchère connut peu de changement. Cela était dû, selon F. B. Smith, que Sean Brady cite dans *Masculinity and Male Homosexuality in Britain*, à l'heure tardive de la séance pendant laquelle le texte de Labouchère fut proposé, dans une Chambre des Communes presque vide.[72] Seul le délai de la peine

69 « The social purity movement […] had developed an articulate attack on what it saw as the evils of the existing sexual system, embodied in the double moral standard which permitted sexual peccadillos to men, while punishing the slightest deviation from chastity in women. » (ma traduction) Lesley A. Hall, Sex, Gender and Social Change, *op. cit.*, p. 31.

70 Lesley A. Hall, *Sex, Gender and Social Change*, *op. cit.*, pp. 22-23.

71 *Ibid.*, p. 38.

72 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 92.

d'emprisonnement, initialement d'une durée maximale d'un an, fut élevé à deux ans. Ce fut Sir Henry James, le procureur général, qui proposa cette mesure restrictive. Après ces quelques délibérations, l'amendement Labouchère fut ajouté au texte de loi comme suit :

> Tout individu de sexe masculin qui, en public ou en privé, perpètre, ou est complice de la perpétration de, ou obtient, ou essaie d'obtenir par tout individu de sexe masculin la perpétration de, tout acte d'outrage à la pudeur avec un autre individu de sexe masculin, sera coupable d'un délit mineur, et, étant reconnu coupable d'une telle infraction, sera passible, à la discrétion du tribunal, d'une peine d'emprisonnement d'un délai maximal de deux ans, avec ou sans travaux forcés.[73]

Si l'on prend en compte le contexte du passage du Criminal Law Amendment Act, l'amendement Labouchère, tel qu'il fut introduit dans le texte de loi, semble incongru. Les raisons pour lesquelles Labouchère légiféra sur l'homosexualité masculine sont nombreuses, et varient d'un historien à l'autre. Labouchère justifia l'insertion d'une clause condamnant tout acte homosexuel entre deux hommes le jour même de l'ajout de l'amendement au texte de loi. Selon le parlementaire, à ce jour, une personne ne pouvait être condamnée seulement s'il avait perpétré de tels actes sur un garçon âgé de moins de 13 ans, le but d'un tel amendement étant que la loi puisse être également appliquée lorsque des garçons âgés de plus de 13 ans étaient concernés.[74] Cette explication rejoint la volonté des parlementaires d'élever la majorité sexuelle des jeunes filles de 13 à 16 ans par le Criminal Law Amendment Act. Plus tard, en février 1890, quelques mois après que l'affaire de Cleveland Street eut éclaté au grand jour, Henry Labouchère revint sur les raisons qui le motivèrent à légiférer contre l'homosexualité masculine. « Avant 1885 » dit-il au Parlement le 28 février 1890, « la loi était insuffisante pour se charger de cela [l'homosexualité masculine], car le délit devait être prouvé par un complice, et bien d'autres délits de même nature n'étaient absolument pas considérés comme des crimes. »[75] Cependant, nous l'avons vu, il était possible avant 1885 de se faire arrêter pour un quelconque rapport homosexuel, notamment grâce aux délits d'attentat à la pudeur ou de conspiration en vue de se livrer à la sodomie. L'explication de Labouchère relève, selon Harry Cocks, d'une confusion concernant la règlementation de

73 « Any male person who, in public or private, commits, or is a party to the commission of, or procures, or attempts to procure the commission by any male person of, any act of gross indecency with an other male person, shall be guilty of a misdemeanour, and being convicted thereof, shall be liable at the discretion of the Court to be imprisoned for any term not exceeding two years, with or without hard labour. » Clause 11 du Criminal Law Amendment Act 1885, p. 6.

74 « That was his Amendment, and the meaning of it was that at present any person on whom an assault of the kind here dealt with was committed must be under the age of 13, and the object with which he had brought forward this clause was to make the law applicable to any person, whether under the age of 13 or over that age. » Henry Labouchère, Criminal Law Amendment Bill, House of Commons Debates, 6 août 1885, vol. 300, cc1397, Hansard, http://hansard.millbanksystems.com/commons/1885/aug/06/consideration, consulté le 22 novembre 2018.

75 « Before 1885 the law was insufficient to deal with it, because the offence had to be proved by an accessory, and many other offences very much of the same nature were not regarded as crimes at all. » Henry Labouchère, Vote on Account, House of Commons Debates, 28 février 1890, vol. 341, cc1534-1550, Hansard, http://hansard.millbanksystems.com/commons/1890/feb/28/vote-on-account, consulté le 22 novembre 2018.

l'homosexualité masculine avant 1885.[76] Selon Jeffrey Weeks, l'amendement Labouchère s'inscrivait dans le contexte plus vaste du *social purity movement*. Il s'agissait alors de condamner une lubricité masculine décadente et incontrôlée, dont la prostitution et l'homosexualité masculine étaient les symptômes. Weeks constate que l'homosexualité masculine était, à partir des années 1880, « liées aux activités de ceux qui corrompaient les jeunes filles. »[77] Cette explication justifie donc l'insertion d'une telle clause dans la Criminal Law Amendment Act. Ed Cohen s'inscrit dans le même argumentaire de Weeks. L'auteur de *Talk on the Wilde Side* rappelle que, bien que l'intitulé du Criminal Law Amendment Act ait pour principal sujet les femmes et les jeunes filles, c'est bien sur la sexualité masculine qu'elle légiférait.[78] Dans une société pour laquelle la seule forme possible et acceptable d'actes sexuels était l'hétérosexualité, protéger les femmes et les jeunes filles signifiait surtout règlementer les comportements sexuels des hommes.

Sean Brady, en revanche, ne cautionne pas les versions de Weeks et de Cohen. En s'appuyant sur le l'article de F. B. Smith, « Labouchere's Amendment to the Criminal Law Amendment Bill » (1976),[79] Brady rappelle que les militant.e.s du *social purity mouvement* n'avaient en aucun cas appelé à légiférer contre l'homosexualité masculine. Il ajoute ensuite que Labouchère n'avait démontré aucune sympathie à l'égard du *social purity movement*, et qu'il avait, à plusieurs reprises, tenté de saborder le projet de loi. L'introduction de la onzième clause pourrait être, selon Brady, l'une de ces tentatives.[80] Le gouvernement n'était pas, en 1885, enclin à légiférer contre l'homosexualité. Selon Brady, pendant la période de 1870 à 1889, l'administration britannique considérait comme secrètes un certain nombre de questions, dont l'homosexualité faisait vraisemblablement partie, tout en n'officialisant pas cette attitude de dissimulation. C'est seulement en 1889, avec l'apparition du Official Secrets Act, qui rendit illégale la diffusion d'informations tenues secrètes, que cela fut officialisé.[81] Toujours en citant F. B. Smith, Brady évoque le contexte socio-politique tendu dans lequel le Criminal Law Amendment Act s'inscrivait : les parlementaires étaient sommés de faire passer la loi élevant la majorité sexuelle des jeunes filles avant les élections

76 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 17.

77 « In the debates before the 1885 Criminal Law Amendment Act was rushed through Parliament, male homosexual behaviour was quite clearly linked with the activities of those who corrupted young girls. » Jeffrey Weeks, *Sex, Politics, and Society*, p. 106.

78 Ed Cohen, *Talk on the Wilde Side: Toward a Genealogy of a Discourse on Male Sexualities*, Londres / New York, Routledge, 1993, p. 72.

79 F. B. Smith, « Labouchere's Amendment to the Criminal Law Amendment Bill », *Historical Studies*, vol. 17, no. 67, 1976.

80 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 92.

81 *Ibid.*, p. 91.

générales de novembre et décembre 1885. Ainsi, il y a fort à parier que, dans des conditions plus paisibles, l'amendement Labouchère n'aurait jamais été introduit dans le texte de loi.[82]

La première application de la loi se fit en 1889, lors des condamnations pour outrage à la pudeur de George Veck et Henry Newlove dans le contexte du scandale de Cleveland Street. Tous deux furent condamnés à quelques mois de travaux forcés. Un autre exemple, beaucoup plus célèbre, est la condamnation d'Oscar Wilde en mai 1895. Le dramaturge fut condamné à une peine de deux ans d'emprisonnement avec travaux forcés — la peine maximale — qu'il purgea à la prison de Reading, dans le Berkshire. Ces deux cas sont les plus connus et les plus commentés par les historiens, mais ils diffèrent sur un point en particulier : le délai de la peine d'emprisonnement. Si pour Veck et Newlove, les juges semblent avoir été cléments, il n'en n'est pas de même pour Oscar Wilde, pour qui la sentence fut sévère, et les conséquences de sa condamnation d'autant plus dramatiques : après être sorti de prison, Wilde, qui dut mettre fin à sa carrière pourtant florissante à l'aube des années 1890, s'exila en France, où il finit ses jours, loin de ses proches. Ainsi, peut-on affirmer que l'amendement Labouchère consistait en une loi plus restrictive quant aux relations homosexuelles ?

3) Interpréter les effets de l'amendement Labouchère

L'amendement Labouchère introduisit en 1885 un nouveau type de crime dans la législation de l'homosexualité masculine : l'outrage à la pudeur, qui punissait tout rapprochement d'ordre sexuel entre deux hommes. Ed Cohen considère cet amendement comme une rupture dans la législation sur l'homosexualité. Le Criminal Law Amendment Act devint, par le biais de sa onzième clause, « l'occasion de reclassifier le statut juridique des rapports sexuels entre hommes pour la première fois depuis que l'on fit de la "sodomie" une infraction civile en Grande-Bretagne en 1533. »[83] Selon Ed Cohen, le terme de « *gross indecency* » décrit dans l'amendement Labouchère était, contrairement à l'acte de sodomie décrit dans le Buggery Act de 1533, exempt de toute connotation religieuse.[84] Les rapports sexuels entre hommes n'étaient plus pénalisés parce que la loi de Dieu jetait l'opprobre sur la sodomie, mais parce qu'il était indécent à l'égard de la société que deux hommes puissent avoir des relations sexuelles. En s'appuyant sur les travaux de Jeffrey Weeks,[85] Ed Cohen affirme que l'amendement Labouchère, en criminalisant tous types de rapports

82 *Ibid.*, p. 92.

83 « [The Criminal Law Amendment Act] also became the occasion for reclassifying the legal status of sexual acts between men for the first time since "sodomy" was made a civil offense in Britain in 1533. » Ed Cohen, *Talk on the Wilde Side*, *op. cit.*, p. 72.

84 *Ibid.*, p. 118.

85 Notamment Jeffrey Weeks, *Coming Out: Homosexual Politics in Britain, from the Nineteenth Century to the Present*, Londres , Quartet, 1977.

sexuels entre hommes, remplaça l'ancienne législation qui, quant à elle, ne criminalisait qu'un seul type de pratique sexuelle. Cette loi créa par la suite une « définition légale du comportement individuel *masculin* qui causa la spécification d'une "classe" de coupables. »[86] Si l'on s'en tient rigoureusement aux textes de loi, le Buggery Act de 1533 ne pénalisait en effet qu'une seule pratique sexuelle — attribuée par la suite aux homosexuels, mais qui n'était pas, au XVI ème siècle, une pratique décrite comme exclusive à ceux-ci — tandis qu'en 1885, l'amendement Labouchère criminalisa tous rapports sexuels entre hommes. Le terme de « *gross indecency* » était, comme l'indique Lesley Hall, une expression extrêmement vague.[87] Celui-ci ne bénéficia pas, comme pour la sodomie, de définition précise. En réalité, l'amendement Labouchère ne remplaça ni ne révoqua le Buggery Act. L'expression « *gross indecency* » désignait n'importe quel acte ou même comportement dénotant un quelconque penchant homosexuel, excepté la sodomie, qui était toujours considérée comme un crime passible d'une peine d'emprisonnement de dix ans minimum, et qui resta, longtemps après 1885, la loi de référence selon laquelle les relations homosexuelles étaient poursuivies. En réaction à la théorie de Cohen, Sean Brady affirme que la clause ne créa pas une nouvelle « classe » d'hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes, mais permit, en s'ajoutant à la loi sur la sodomie, la poursuite d'une série de pratiques sexuelles, « de la pénétration anale d'autres hommes (et la bestialité et la pénétration de femmes) à la masturbation mutuelle entre hommes. »[88] En d'autres termes, la Clause 11 du Criminal Law Amendment Act ne fit qu'élargir les possibilités de règlementation des activités sexuelles masculines. Néanmoins, Labouchère parvint, d'une certaine façon, à réduire la large nomenclature utilisée avant 1885 pour désigner les actes homosexuels autres que la sodomie (*indecent assault*, *indecent exposure*, *conspiracy to commit sodomy*, etc.), à un seul et même terme.

En pratique, la règlementation de l'homosexualité ne connut pas de changement drastique après 1885. Pour introduire son chapitre « Prosecuting the 'Unnatural Crime' », Harry Cocks relate le cas du révérend Wallace Olive, qui, en 1858, avait tenté un rapprochement avec un jeune agriculteur de 20 ans, Fred Larner. Le révérend s'était d'abord fait passer pour un certain James Smith, et, après une brève correspondance, s'était invité dans la demeure de Larner, qui vivait avec sa mère. Les deux hommes couchèrent dans la même chambre (ce qui ne sembla pas inconvenant

86 « The criminalisation of same-sex practices between men generally, "in public or private," therefore superseded the earlier legal injunction against a specific kind of act ("sodomy"), creating a legal definition of individual *male* behavior that led to the specification of a "class" of offenders » Ed Cohen, *Talk on the Wilde Side*, *op. cit.*, p. 93.

87 Lesley A. Hall, *Sex, Gender and Social Change*, *op. cit.*, p. 39.

88 « In 1885, British legislation did not create a specified legal category of a 'class' or type of men who would have sex with other men. Instead, legislation criminalised, through the Buggery laws and Clause 11 in combination, a cascade of sexual acts perpetrated by any man, ranging from anal penetration of other males (and bestiality and the anal penetration of women) to mutual masturbation between males. » Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 97.

pour Larner ni pour sa mère). C'est durant cette nuit que Olive se montra insistant, essayant de séduire un Fred Larner plutôt récalcitrant. Le révérend fut arrêté quelques jours après cet épisode, lorsqu'une tierce personne signala la présence de cet étrange personnage aux autorités.[89] Cette affaire révèle, selon Cocks, qu'il était possible, même avant 1885, de poursuivre en justice des relations homosexuelles ou des tentatives de relations homosexuelles perpétrées dans la sphère privée.[90] Étant donné qu'il est précisé dans l'amendement Labouchère que l'acte d'outrage à la pudeur entre deux hommes était considéré comme un délit mineur « en public ou en privé », il est souvent admis qu'il était légal, avant 1885, de perpétrer de tels actes dans la sphère privée. Cette croyance relève également, toujours selon Cocks, de la loi selon laquelle un témoin compétent devait corroborer une accusation de sodomie, ce qui rendait plus difficile la poursuite judiciaire d'actes de sodomie perpétrés dans la sphère privée.[91]

Ce que les historiens s'accordent à dire, cependant, c'est que l'amendement Labouchère marqua un tournant en ce qu'elle permit une pénalisation de l'homosexualité moins sévère que celle prévue par l'Offences Against the Person Act de 1861, c'est-à-dire, une peine de prison de dix ans à la perpétuité. À partir de la fin des années 1880, lorsque l'amendement Labouchère commença à être appliqué par les magistrats, le délit d'outrage à la pudeur permit de condamner des relations homosexuelles autres que la sodomie, ou bien les tentatives de commettre le crime de sodomie.[92] Ainsi, l'introduction de l'amendement Labouchère dans la loi britannique marque « un éloignement des peines sévères issues d'un régime légal antérieur durant lequel la sodomie était passible de la peine de mort. »[93] Même si l'amendement n'apporta pas de grands changements dans la façon dont étaient jugés les actes homosexuels, son introduction dans la loi indique également que les institutions politiques britanniques étaient conscientes de la présence d'homosexuels dans le pays (contrairement à ce qui se disait à l'époque). Comme nous l'avons mentionné plus haut, Sean Brady considère l'amendement comme une « rupture » du secret administratif britannique.[94] Ainsi, Henry Labouchère aurait, même non intentionnellement, reconnu l'existence de pratiques homosexuelles en Grande-Bretagne : en 1892, le délit de « *gross indecency* » fut ajouté aux statistiques publiques.

---

89 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, pp. 15-16.

90 *Ibid.*, p. 17.

91 *Ibid.*, p. 37.

92 « Acts of mutual masturbation and other forms of male on male sexual intimacy not amounting to anal penetration or its attempts were, by 1888, penalised more leniently using Clause 11 of the Criminal Law Amendment Act. » Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 106.

93 « Labouchere's amendment represented a move away from the harsh penalties of an earlier legal regime in which sodomy had been punishable by law » Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 31.

94 « Henry Labouchere's Amendent […] is best understood as a 'leak' or a breach of a generally understood administrative secrecy. » Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 91.

La société dans laquelle évoluaient des personnages tels que Henry Newlove, George Veck ou Oscar Wilde était une société qui donnait beaucoup d'importance à la hiérarchie sociale, une société dans laquelle chaque individu avait une place : l'ouvrier, l'aristocrate, la femme bourgeoise, l'homme bourgeois. C'est par ce dernier que se définit la notion de masculinité comme statut social. Un homme devait pouvoir circuler librement dans l'espace public (contrairement à la femme, assignée à la sphère privée), subvenir aux besoins économiques de sa famille, exercer son autorité sur femme et enfants, et maintenir un rapport de « parité chaste » avec ses pairs. C'était également une société régie par des valeurs morales instaurées par la classe moyenne. Ainsi, certains individus tels que les homosexuels masculins ou les prostituées, étaient en dehors de la « société victorienne ». Les unes, car elles entretenaient des relations sexuelles avec plusieurs hommes en dehors de la sphère privée et de la structure du mariage ; les autres, car, en ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes — leurs pairs — ils brisaient l'équilibre instable des rapports sociaux entre hommes, que la masculinité comme structure sociale déterminait. De plus, à travers les cas de la maison close de Cleveland Street et d'Oscar Wilde, l'homosexualité masculine et la prostitution — qui remettait en cause la hiérarchie sociale, en permettant l'union d'une personne de classe moyenne à haute avec celle d'une personne en situation précaire — vinrent à se confondre, et se définirent, comme l'affirme Jeffrey Weeks, comme deux symptômes d'une décadence morale masculine. La question de la protection des jeunes filles de la classe ouvrière britannique contre le spectre de la prostitution s'était articulée comme un combat que le *social purity movement* avait endossé dans les années 1880. En plus d'une remise en question des valeurs victoriennes qu'étaient l'ordre social et la masculinité, l'homosexualité masculine figurait, à la fin du XIX ème siècle, comme une menace pour la jeunesse, qu'elle soit bourgeoise (comme dans le cas des pensionnaires des *public schools)* ou prolétaire (comme Charles Parker ou Charles Swinson).

L'homosexualité s'inscrivait bien, en cette fin de siècle, dans le cadre d'une « crise des valeurs victoriennes ».[95] C'est dans ce contexte critique que les parlementaires, sous le gouvernement conservateur de Salisbury, en vinrent à légiférer contre la prostitution, et, dans le même temps, contre tous rapports sexuels entre deux hommes. C'est ainsi qu'en 1885, le parlementaire Libéral Henry Labouchère interdit « en public ou en privé […] tout acte d'outrage à la pudeur » entre deux hommes. Les raisons de l'introduction de cet amendement et les effets qui en découlèrent sont aujourd'hui encore sujets à controverse. Certains historiens, comme Jeffrey Weeks, affirment que l'amendement s'inscrivait dans un combat plus large contre la lubricité masculine. D'autres, comme Sean Brady, soutiennent que Labouchère n'avait cure des combats portés par le

95 François Bédarida, *La société anglaise, op. cit.*, p. 141.

social purity movement, et qu'il n'avait d'autre idée que de saborder la Criminal Law Amendment Bill. Si les uns considèrent, comme Ed Cohen, que l'amendement constitua une rupture dans la législation contre l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne car il permit la création d'une « classe » de coupables, les autres, comme Harry Cocks, démontrent qu'il était tout à fait possible, même avant 1885, de poursuivre en justice une personne ayant perpétré ou ayant tenté de perpétrer une relation homosexuelle, que ce soit dans la sphère publique ou dans la sphère privée. L'amendement Labouchère ne fut d'ailleurs appliquée par les magistrats qu'à partir de la fin des années 1880.

Néanmoins, les historiens s'accordent à dire que l'amendement Labouchère permit une pénalisation moins sévère de l'homosexualité masculine. Elle permit également une reconnaissance, même involontaire, de la part des instituons politiques britanniques, de l'existence et de la pratique des relations homosexuelles en Grande-Bretagne. Comme le soutient Sean Brady, l'homosexualité était un sujet tenu secret par l'administration britannique, sur lequel il ne fallait en aucun cas échanger. Les rapports homosexuels masculins étaient, de la chambre des internats des *public schools* jusqu'aux plus hautes instances de l'administration britannique, tabous. Ainsi, l'amendement Labouchère ne donna pas seulement lieu à une pénalisation moins sévère des crimes liés à l'homosexualité masculine, mais son introduction dans la loi britannique permit d'ouvrir le débat. Avec la Clause 11 du Criminal Law Amendment Act et, par la suite, les scandales de Cleveland Street et d'Oscar Wilde, le sujet de l'homosexualité masculine était porté sur la place publique. Encore fallait-il pouvoir trouver les mots pour définir l'indicible. Ainsi, comment l'homosexualité masculine était-elle nommée, dite, écrite durant les « *naughty nineties* » ?

Partie II
Écrire l'homosexualité

« Il ne fait aucun doute que, pendant ces dernières années, une certaine infraction — je ne lui donnerai pas de nom — est devenue bien plus courante qu'elle ne l'était auparavant. »[1] Ces mots furent prononcés par Henry Labouchère, le 28 février 1890, alors que les parlementaires de la Chambre des Communes s'étaient réunis pour voter la loi de finances de l'État britannique. Labouchère avait pris la parole en accusant « certains dignitaires, dont les salaires sont inclus dans [le budget] » d'avoir « conspiré dans le but de contrecarrer le cours de la justice ».[2] Le monologue qui s'ensuivit fut l'occasion pour le parlementaire d'exprimer son point de vue au sujet de l'homosexualité masculine.

Ainsi, à l'instar de la sodomie durant les siècles précédents, l'homosexualité masculine était devenue l'infraction sans nom, l'innommable délit, l'indicible crime : la nommer se révélait être un défi. Cependant, à une époque où la presse s'imposait comme seule source d'information pour certains citoyens, où les scientifiques européens se penchaient de plus en plus sur la question de l'homosexualité, et où certains auteurs affirmaient leur identité en tant qu'hommes homosexuels, dire, écrire et nommer l'homosexualité masculine était un point crucial dans la construction des perceptions de l'homosexualité et, par conséquent, d'une identité homosexuelle propre à la fin du XIXème siècle britannique.

A. Écrire le « crime sans nom »[3] dans la presse

1) La couverture médiatique des scandales liés à l'homosexualité

Dans la presse, les seuls événements qui poussaient les journalistes à aborder le sujet de l'homosexualité masculine étaient les scandales sexuels et les affaires judiciaires. Les articles consacrés à ces scandales s'inscrivaient dans un contexte de mutation journalistique propre à la fin du XIXème siècle. Avec l'apparition du *new journalism*, le journalisme britannique connut un

1 « There is no doubt that of late years a certain offence—I will not give it a name—has become more rife than it ever was before. » Henry Labouchère, Vote on Account, House of Commons Debates, 28 février 1890, vol. 341, cc1534, Hansard, http://hansard.millbanksystems.com/commons/1890/feb/28/vote-on-account, consulté le 11 février 2018.

2 « certain official persons, whose salaries are included in it, have conspired together to defeat the course of justice. » *Ibid*. Le parlementaire faisait référence au scandale de Cleveland Street, durant lequel certains membres de l'aristocratie britannique furent accusés de relations homosexuelles avec de jeunes prostitués dans une maison située au 19 Cleveland Street, à Londres. Ce que déplorait Labouchère était qu'aucun des clients de la maison close ne fût inquiété, et que le propriétaire, Charles Hammond, et l'un des clients, Lord Arthur Somerset, parvinrent à fuir la Grande-Bretagne. Cette impunité résultait, selon l'accusateur Henry Labouchère, d'une conspiration des hautes instances de l'État britannique.

3 « Unspeakable crime », *Reynolds's Newspaper*, 24 novembre 1889, p. 5. Cet article datant de novembre 1889 couvrait le scandale de Cleveland Street, au moment où le comte de Euston intenta un procès pour diffamation à la rédaction du *North London Press*. Il va sans dire que le « crime sans nom » ici mentionné se réfère aux rapports homosexuels pratiqués dans la maison de Cleveland Street.

tournant à partir des années 1880. Véritable détracteur de cette nouvelle forme, l'écrivain Matthew Arnold fut le premier à employer l'expression « *new journalism* » dans le journal *Nineteenth Century.*[4] Kate Jackson définit ainsi le *new journalism* selon Arnold : « un "ton populaire", un style rédactionnel excessivement dramatique, un manque de responsabilité éditoriale et la recherche évidente du profit. »[5] À cette définition quelque peu négative s'opposait celle de W. T. Stead, rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette*, et défenseur d'un journalisme populaire et démocratique, par lequel chaque rédacteur en chef pouvait « informer et représenter le public, mener des missions sociales, exposer les abus, juger les griefs et réparer l'injustice ».[6] Stead était en effet connu pour ses techniques rédactionnelles et d'investigation innovantes, notamment par les enquêtes qu'il mena pour son article « The Maiden Tribute of Modern Babylone » sur la prostitution de mineures en Grande-Bretagne. Inspiré du journalisme américain, le *new journalism* comptait beaucoup sur des « innovations visuelles » rendues possibles par de nouvelles techniques d'impression. Dans le contenu, il mit de côté les affaires politiques et parlementaires pour davantage s'intéresser « au sport, au crime, aux potins, et aux affaires sexuelles. »[7]

La quête du sensationnel, mise en exergue par le « style excessivement dramatique » dénoncé par Matthew Arnold, était l'une des caractéristiques majeures de cette nouvelle forme de journalisme propre au fin-de-siècle britannique. Dans *Talk on the Wilde Side: Towards a Genealogy of a Discourse on Male Sexualities*, Ed Cohen souligne l'aspect dramatique, voir même, mélodramatique,[8] des articles de presse dédiés à la couverture du premier procès d'Oscar Wilde, aussi bien dans le style de rédaction que dans les gros titres, qu'il compare à des « affiches d'un théâtre du West End ou [au] résumé d'un roman à sensation ».[9] Selon Cohen, les journalistes et éditorialistes du *new journalism* mirent l'emphase sur l'aspect narratif des articles, « afin

4 Matthew Arnold, « Up to Easter », *Nineteenth Century*, mai 1887, pp. 629-643.

5 « a 'popular tone', an excessively dramatic reporting style, a lack of editorial responsibility and the transparent pursuit of profit. » Kate Jackson, *George Newnes and the New Journalism in Britain, 1880-1910: Culture and Profit*, Aldershot / Burlington, Ashgate, 2001 (The Nineteenth Century Series), p. 43.

6 « Through his paper, the editor could inform and represent the public, conduct social missions, expose abuses, judge grievances and right wrong. » *Ibid.*

7 « [New Journalism] was heavily influenced by American journalism. And it was increasingly dependent on visual innovation, featuring novelties of typography and make-up: banner headlines, news and parliamentary reports spread across unbroken columns; attractive display advertising; and a range of illustrations, some of them produced by new techniques. Late nineteenth-century journals featured a brighter, clearer style of writing, devoted less space to leaders and cultivated a more standardised style of reporting news, influenced by news agencies such as Reuters. In content, there was a shift from parliamentary and political news to sport, crime, gossip and sexual matters. », *Ibid.*, p. 44.

8 « the form that this journalistic rearticulation took was often "dramatic" — or indeed, "melodramatic." » Ed Cohen, *Talk on the Wilde Side: Towards a Genealogy of a Discourse on Male Sexualities*, London and New York: Routledge, 1993, p. 130.

9 « the playbills of a West End theater or the chapter summaries of a sensation novel » *Ibid.*, p. 131.

d'augmenter le nombre de tirages » et de « créer un lien émotionnel avec les lecteurs ».[10] À travers le style narratif et dramatique des articles, mais également par leurs récurrences dans les journaux, ces affaires se transformèrent peu à peu en de véritables romans-feuilletons. C'est ainsi que, le 20 novembre 1889, la *Pall Mall Gazette* introduisit un nouvel épisode dans la série de l'affaire de Cleveland Street : « L'odieux scandale qui, depuis la fin du mois de septembre, a empli Londres de vils commérages, se poursuivra vraisemblablement en audience publique ».[11] Le 13 avril 1895, alors que le procès pour diffamation intenté par Oscar Wilde s'acheva sur la relaxe du Marquis de Queensberry, la couverture du *Illustrated Police News* narrait en images et en mots la fin de ce procès et l'arrestation du dramaturge.[12] Dès la première page, le titre, « L'affaire Wilde v Queensberry, et comment elle se conclut »[13] annonce la narration mise en oeuvre par le journal, à la fois sur la couverture et à la troisième page. Les illustrations de la couverture résument les moments clés du procès, du contre-interrogatoire mené par Edward Carson, à l'emprisonnement d'Oscar Wilde, en passant par le témoignage de Charles Parker. L'aspect dramatique est amené par les poses et expressions des personnages dessinés : le doigt accusateur d'Edward Carson, et un Wilde affligé, d'abord au moment de son arrestation, ensuite sur le banc des accusés de Bow Street, puis abattu dans la cellule de prison, assis, la tête dans les mains. À la troisième page, le journal titre « L'affaire Queensberry-Wilde. Dernier jour. Une fin sensationnelle. »[14] Si le premier sous-titre, « Dernier jour », sert de marqueur temporel à la diégèse de l'article (le lecteur sait qu'il s'agit du dernier jour du procès intenté par Oscar Wilde début avril 1895), le deuxième, « Une fin sensationnelle », insiste sur l'aspect extraordinaire du dénouement de ce procès, et attise la curiosité du lecteur. Mais au-delà de l'aspect sensationnaliste des articles de presse couvrant les scandales, quelles pouvaient être l'attitude, ou les attitudes, de la presse à l'égard de ces scandales? Quel(s) discours les journalistes portaient-ils sur l'homosexualité ?

La plupart des articles consacrés aux scandales se contentaient de publier une narration des procédures juridiques. Les journaux rendaient compte des crimes et/ou délits reprochés, des arrestations, et des procès qui s'ensuivaient, s'il y en avait. Le 30 novembre 1889, le *Illustrated Police News* publia un article intitulé « Scandale supposé dans le West End », consacré au procès

10 « After the 1880s […] the emergence of a distinctly different kind of journalism […] foregrounded the significance of "telling a story" in order to increase newspaper circulations. As epitomised by William Stead's editorship of the *Pall Mall Gazette*, the new styles sought to establish an emotional relationship to the audience […]." *Ibid.*, pp. 130-131.

11 « The foul scandal which has filled London with purulent gossip since the end of September seems likely now to come into open court. » « The Scandal of Cleveland Street", *Pall Mall Gazette*, 20 novembre 1889, p. 6.

12 *Illustrated Police News*, 13 April 1895, p.1, voir Annexe 1.

13 « The Wilde v. Queensberry Case and how it ended », *Ibid.*

14 « The Queensberry-Wilde case. Concluding day. Sensational finish. », *Ibid.*, p. 3.

pour diffamation que le comte de Euston intenta à Ernest Parke, rédacteur en chef du *North London Press,* à la suite du scandale de Cleveland Street.[15] Cet article ne se composait que de la transcription du procès. Huit ans plus tard, les journaux régionaux du Yorkshire procédèrent de la même façon pour l'affaire de Batley Carr en 1897.[16] Les faits furent, là encore, brièvement décrits, tandis que l'on mit l'accent sur le procès et les éventuelles dépositions des accusés.

Dans *Nameless Offences*, Harry Cocks précise que le fait même d'aborder le sujet de l'homosexualité — même indirectement, comme ce fut le cas pour les articles de presse mentionnés précédemment — constituait une tentative de corruption des moeurs.[17] Certains allaient même jusqu'à considérer les journaux responsables de la décadence morale en Grande-Bretagne, car ceux-ci, en exposant les scandales et les affaires judiciaires liés à l'homosexualité, contribuaient à faire connaître au grand nombre un crime auquel personne n'aurait pensé s'il n'avait pas été rendu public.[18] La presse était également soumise à l'Obscene Publications Act de 1857, qui interdisait tous textes et images considérés comme obscènes.[19] Cependant, ceci n'empêcha pas la presse d'exposer les scandales, ni même, parfois, de donner un avis sur la question de l'homosexualité. Ainsi, il arrivait que certains journaux publient, à la suite des descriptions des procédures judiciaires, un court texte moralisateur à l'égard des comportements des accusés. Un article du *Dundee Courier* datant du 19 décembre 1889 décrivait George Veck en ces termes :

> N'importe qui lisant les preuves [indiquant la culpabilité de George Veck d'actes d'outrage à la pudeur] […] regretterait seulement que la loi n'autorise pas qu'un tel misérable soit fouetté publiquement, puis enfermé dans une cellule sombre pour le reste de sa vie. […] De nombreux meurtriers condamnés à la pendaison étaient de respectables citoyens en comparaison.[20]

---

15 « Alleged Scandals in the West End », *Illustrated Police News*, 30 novembre 1889, p. 2.

16 Au matin du 15 août 1897, un raid policier interrompit une orgie dans une maison située à Batley Carr, près de Dewsbury dans le Yorkshire. Douze hommes, âgés de 17 à 54 ans, furent poursuivis pour outrage à la pudeur : Thomas Brown (54 ans, ouvrier et occupant de la maison dans laquelle l'orgie eut lieu), Richard Hemingway (21 ans, ouvrier), Walter Johnson (21 ans, ouvrier), Ernest Waterhouse (23 ans, ouvrier), William Kilroy (28 ans, ouvrier), Jesse Hirst (20 ans, mineur), Henry Crosse (51 ans, peintre), Walter Ripley (21 ans, employé dans une épicerie), Josiah Longley (19 ans, ouvrier), Arthur Senior (35 ans, marchand de lait), James Wilson (29 ans, ouvrier), et John Pyrah (17 ans, mineur). Brown, Hemingway, Johnson et Waterhouse furent reconnus coupables pour intention de commettre l'acte de sodomie, et écopèrent respectivement de 6 ans, 3 ans, 4 ans, et 3 ans de servitude pénale. Hirst, Crosse, Longley, et Wilson furent reconnus coupables d'actes d'outrage à la pudeur, et écopèrent respectivement de 8 mois, 20 mois, 12 mois et 9 mois de servitude pénale. Pyrah fut reconnu non-coupable, et Kilroy fut jugé dans l'incapacité de se défendre après qu'un médecin eut attesté de sa démence. Sources : 'A Police Raid at Dewsbury. Serious Charges Against a Number of Men', *Bradford Daily Telegraph*, 18 août 1897, p. 3 ; 'The Batley Carr Case', *Bradford Daily Telegraph*, 17 décembre 1897, p. 3 ; 'The Batley Carr Raid: Verdict and Sentences', *Yorkshire Post*, 17 décembre 1897, p. 4.

17 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 78.

18 *Ibid.*, p. 86.

19 *Ibid.*, p. 81.

20 « Any one reading the evidence […] would only regret that the law does not allow such a wretch to be publicly flogged, and then put into a dark cell for the rest of his life. […] Many murderers who have been hanged were respectable citizens in comparison with him. » « The London Scandal », *Dundee Courier*, 19 décembre 1889, p. 6.

Six ans plus tard, le 5 avril 1895, soit le dernier jour du premier procès d'Oscar Wilde, le *Evening News* décrivit les accusations portées par Edward Carson à l'égard du dramaturge comme « un épouvantable nocturne de terribles soupçons, quelque chose de monstrueux, seulement décrit à demi-mot, mais complètement terrible ».[21]

En publiant des articles consacrés aux scandales sexuels, et plus particulièrement ceux liés à l'homosexualité, la presse britannique de la fin du XIX ème siècle dut faire face à une problématique : mettre des mots sur l'homosexualité masculine. Si l'on reprend l'idée exprimée par Labouchère le 28 février 1890, nommer l'homosexualité revenait à nommer l'innommable. Comment, donc, les journalistes de l'époque victorienne parvenaient-ils à relever ce défi sans tomber dans l'obscène ?

2) Nommer l'homosexuel et l'homosexualité dans la presse

La construction d'un discours sur l'homosexualité masculine dans la presse britannique de la fin du XIX ème siècle reposait, selon Harry Cocks, sur un dilemme : « [faire référence] au désir homosexuel », et dans le même temps, « [essayer] de couvrir toute trace de son existence par la circonlocution et la dérobade ».[22] Cette idée fut également exprimée par le *Dundee Courier* en 1889 : « Le sujet est des plus infects. Il est impossible de l'aborder dans la presse, excepté de façon indirecte ».[23] La périphrase fut en effet massivement employée par les journalistes pour nommer le crime sans nom. Le *London Daily News* décrivit la note que le marquis de Queensberry avait adressée à Wilde à l'Albemarle Club comme contenant « des mots suggérant que M. Wilde était coupable d'une propension à un crime grave ».[24] Après le deuxième procès d'Oscar Wilde, le *Edinburgh Evening News* écrivit qu'Alfred Taylor pouvait avoir « commis certains actes avec Charles Parker et William Parker ».[25] Dans un autre contexte, la *Pall Mall Gazette* fit référence aux rapports homosexuels perpétrés dans la maison de Cleveland Street comme des « délits similaires à ceux ayant conduit aux procès de French et Cornwall à Dublin ».[26]

---

21 « Mr. Carson went on to paint a horrid nocturne of terrible suggestions, a thing of blackness, only half defined, but wholly horrible. » Cité dans Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, p. 53.

22 « The dilemma of the press was therefore crucial in creating a form of discourse which simultaneously referred to homosexual desire, and tried to cover all traces of its existence with circumlocution and evasion. » Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 78.

23 « The subject is a most unsavoury one. It is impossible to enter into it in the press, except indirectly. » « The London Scandal », *Dundee Courier*, *op. cit*.

24 « The card […] [contained] words suggesting that Mr. Wilde was guilty of an inclination to a grave crime. » « Mr. Oscar Wilde's Action for Libel », *London Daily News*, 4 avril 1895, p. 2.

25 « Taylor committed certain acts with Charles Parker and William Parker. » « The Trial of Oscar Wilde. The Summing Up », *Edinburgh Evening News*, 1er mai 1895, p. 5.

26 « offences similar to those which led to the Cornwall-French trials in Dublin » « The Scandal of Cleveland Street », *Pall Mall Gazette*, *op. cit.* Le scandale du Château de Dublin défraya la chronique en 1884, en plein débat sur le Home Rule. Tout débuta en 1883, lorsque Tim Healy, un journaliste du *United Ireland*, un journal nationaliste, publia un article diffamatoire à l'encontre de Gustavus Cornwall, secrétaire du General Post Office de Dublin,

Une des manières les plus récurrentes de périphraser le désir homosexuel dans les journaux britanniques était l'utilisation du champ lexical judiciaire. L'homosexualité était souvent évoquée par référence à la loi, ou bien, comme dans l'exemple de la *Pall Mall Gazette*, à des affaires judiciaires passées. Ici encore, les références étaient plus ou moins précises. Dans un premier cas, la nature du délit était indiquée (autant que possible) dans les articles. Nombreux sont les articles de presse à mentionner le délit d'outrage à la pudeur (« *gross indecency* »), notamment dans la deuxième partie des « *naughty nineties* ».[27] Certains journaux se contentaient de ne faire référence qu'au Criminal Law Amendment Act, comme dans un article de la *Croydon Guardian and Surrey County Gazette*, selon lequel Oscar Wilde était inculpé « d'infractions en vertu du Criminal Law Amendment Act ».[28] Dans ce cas, les journaux faisaient appel aux connaissances des lecteurs, car une personne ne sachant pas à quoi le Criminal Law Amendment Act ou l'expression « *gross indecency* » faisaient référence ne pouvait comprendre les tenants et aboutissants du scandale ou de l'affaire judiciaire en question. Mais il arrivait également que les journaux se contentent d'indiquer qu'il ne s'agissait que d'un délit ou d'un crime, sans le nommer précisément. Dans le cadre du scandal de Cleveland Street, le *Belfast News-Letter* mentionna que « l'écrit diffamatoire accusait Lord Euston d'avoir commis un crime »,[29] et, en 1895, selon le *London Evening Standard*, Wilde était accusé d'avoir commis « certains délits ».[30]

Une autre façon de nommer l'homosexualité dans les journaux était l'utilisation, parfois redondante, d'adjectifs péjoratifs. Le *Belfast News-Letter* qualifia l'affaire de Cleveland Street comme « un scandale incroyablement répugnant »,[31] le *Edinburgh Evening News* déclara que Wilde était inculpé « d'actes indécents »,[32] et le *Worcestershire Chronicle* du 21 novembre 1896 qualifia

---

James Ellis French, chef de la Police royale irlandaise, ainsi que d'autres membres de l'administration du Château de Dublin, alors siège du pouvoir britannique en Irlande. Dans son article, Healy laissait entendre que ces hommes avaient des tendances homosexuelles. French et Cornwall poursuivirent le *United Ireland* pour diffamation. Le rédacteur en chef du journal, William O'Brien, parvint à réunir vingt-deux témoins, ce qui valut à French et Cornwall d'être mis en examen pour sodomie, intention de commettre l'acte de sodomie, et autres délits. Par manque de témoins recevables, Cornwall fut acquitté. En revanche, French écopa de deux ans de travaux forcés. Source : Earls, Averill, « Queer Politics: The Dublin Castle Scandal of 1884 » , *Dig: A History Podcast*, https://digpodcast.org/2018/07/22/dublin-castle-scandal/, consulté le 3 mars 2019.

27 Cela était probablement dû à l'importante couverture médiatique des procès d'Oscar Wilde, qui permit au grand public de connaître la définition du crime de « *gross indecency* ».

28 « The re-trial of Oscar Wilde for offences under the Criminal Law Amendment Act commenced at the Old Bailey […] » « Wilde and Taylor Trial », *Croydon Guardian and Surrey County Gazette*, 25 mai 1895, p. 2.

29 « Mr. G. Lewis said the libel charged Lord Euston with having committed a felony. », « The Charge of Libel on Lord Euston », *Belfast News-Letter*, 27 novembre 1889, p. 5.

30 « The trial of Oscar Wilde, 40, author, on an indictment charging him with certain misdemeanours, was resumed on Saturday. », « Central Criminal Court: The Trial of Oscar Wilde », *London Evening Standard*, 27 mai 1895, p. 3.

31 « an indescribably loathsome scandal », « The Charge of Libel on Lord Euston », *Belfast News-Letter*, *op. cit.*

32 « The Trial of Oscar Wilde. The Summing Up. », *Edinburgh Evening News*, *op. cit.*

d' « affaire répugnante » une affaire d'outrage à la pudeur qui eut lieu à Kidderminster.[33] Selon Ed Cohen, l'utilisation de ces adjectifs péjoratifs était une façon pour les journalistes de ne pas se référer positivement aux accusations des prévenus. Selon l'auteur de *Talk on the Wilde Side*, des adjectifs comme « immoral », « contre nature », « indécent » ou « peu recommandable » étaient fréquemment utilisés dans les articles de presse ayant couvert le premier procès d'Oscar Wilde. Ces termes, ajoute-t-il, sont à l'opposé de la définition de l'homme britannique de classe moyenne, incarné ici par le marquis de Queensberry. Par conséquent, définir Wilde comme étant « indécent » ou « contre nature » allait au-delà du jugement moral : cela créait un nouveau discours selon lequel l'homosexuel était le contre-exemple de ce que la société britannique avait de plus honorable.[34]

Sean Brady et Harry Cocks indiquent tous deux que la presse s'appliquait à marginaliser les accusés de crimes homosexuels, car faire d'eux des membres à part entière de la société britannique « menacerait l'ordre ».[35] Les adjectifs négatifs n'étaient donc pas seulement une façon pour les journaux de signaler aux lecteurs leur rejet de l'homosexualité masculine, mais contribuaient à mettre les homosexuels à distance de la société britannique. La fictionalisation des scandales homosexuels propre au *new journalism* peut également être considérée comme un autre moyen de marginaliser les homosexuels. En présentant ces scandales comme des histoires tirées de pièces ou de romans, la presse dépeignait les accusés comme des personnages fictifs, hors du temps et de l'espace, et donc, hors de la société britannique. De plus, cette fictionalisation pouvait questionner la véracité des sentiments amoureux ou des attirances sexuelles que les coupables avaient ressentis et exprimés au moment des faits.

Petit à petit, toutes ces expressions négatives ou appartenant au champ lexical judiciaire vinrent à qualifier un seul et même phénomène. Selon Harry Cocks, il y eut alors un glissement sémantique des termes et expressions utilisées dans la presse et les textes de loi pour qualifier les actes homosexuels. Par exemple, l'expression « crime infâme » (« *infamous crime* »), qui qualifiait originellement un crime qui empêchait celui ou celle l'ayant commis de témoigner en cour d'assises, finit par être utilisée uniquement pour désigner l'homosexualité masculine.[36] Il en allait de même pour l'expression « *unnatural crime* », qui pouvait dénommer toute relation sexuelle n'aboutissant pas à la procréation (comme le sexe oral par exemple). Cocks insiste sur le fait que ces termes ou expressions étaient utilisés avant et au cours du XIXème siècle dans d'autres

33 « A Disgusting Case from Kidderminster », *Worcestershire Chronicle*, 21 novembre 1896, p. 3.

34 Ed Cohen, *Talk on the Wilde Side*, op. cit., p. 144.

35 « the 'filthy' men involved in sexual acts with each other had to be regarded as aberrant and rare ; to do otherwise would threaten order. » Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, op. cit., p. 53. ; Harry Cocks, *Nameless Offences*, op. cit., p. 78.

36 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 85.

circonstances que la qualification de l'homosexualité, mais que leurs sens et leurs emplois changèrent vers la fin du XIXème siècle. Ainsi, la presse participa à la création d'un nouveau vocabulaire que l'on pouvait employer dans le discours public sans crainte de censure et qui qualifiait les crimes homosexuels, et donc, par extension, l'homosexualité.

Malgré la censure imposée à la fois par la loi et par la société, les journaux parvinrent, malgré eux, à esquisser un discours sur l'homosexualité masculine. L'aspect théâtral, narratif, sensationnel et même fictionnel des articles de presse contribuait, une fois encore, à véhiculer un certain nombre d'idées reçues : l'homosexualité masculine n'était pas une pratique récurrente en Grande-Bretagne, et les prévenus de crimes homosexuels, étant marginaux, ne faisaient pas complètement partie de la société britannique. Ainsi, l'image de l'homosexuel dépeinte par les journaux britanniques suivait le discours officiel selon lequel l'homosexualité était une aberration à éradiquer de Grande-Bretagne, discours que le corps médical britannique, par son absence d'études et de connaissances de l'homosexualité, confirmait également. Ainsi, alors que la sexologie prenait de plus en plus d'importance en Europe, les scientifiques britanniques se heurtaient au caractère innommable de l'homosexualité en Grande-Bretagne.

B. Les écrits de la *scientia sexualis*[37] : de la psychiatrie à la psychologie

C'est à la fin du XIXème siècle, selon Jeffrey Weeks, que « les catégories morales anciennes et indifférenciées du péché, de la débauche et de l'excès » furent remplacées par les « nouvelles catégories médicales et psychologiques qu'étaient la dépravation, le trouble mental et la maladie. »[38] Les études scientifiques de la sexualité, que Foucault nomme *scientia sexualis* dans le premier volume de l'*Histoire de la sexualité*, apparurent de façon prégnante dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle. Pour Foucault comme pour Weeks, sinon la montée, du moins l'apparition de cette nouvelle approche de la sexualité à cette période précise s'explique par le besoin d'une hygiène sexuelle généralisée, provoqué par un souci de plus en plus croissant pour les maladies vénériennes.[39] Les questions raciales, amenées par la colonisation, prenaient de plus en plus d'ampleur, puisque c'est également à cette même époque que des disciplines telles que la

37 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Éditions Gallimard, (1976) 2005, p. 69.

38 « We can discern the supplanting of the old, undifferentiated, moral categories of sin, debauchery and excess, by the new medical and psychological categories of degeneracy, mental illness, and disease. » Jeffrey Weeks, *Sex, Politics, and Society*, *op. cit.*, p. 144.

39 *Ibid*. p. 145 ; Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, op. cit., p. 73.

phrénologie venaient « [justifier] le racisme d'État ».[40] Ainsi, plus que jamais, l'autre, qu'il soit d'ethnie ou de sexualité différente, était devenu l'objet d'études scientifiques.

Au XIXème siècle, les scientifiques européens se penchaient de plus en plus sur la question de « l'inversion sexuelle ». Parmi eux, le premier à avoir employé le terme « homosexualité » dans ses études, le psychiatre austro-allemand Richard Von Krafft-Ebing, écrivit en 1886 son ouvrage *Psychopathia Sexualis*, traduit en anglais en 1892, et, en 1891, un psychiatre allemand nommé Albert Moll publia *Die Konträre Sexualempfindung* (Le sentiment sexuel contraire). Cet ouvrage inspira très largement une autre figure emblématique de la sexologie : le britannique Havelock Ellis. Malgré tout, les approches des trois scientifiques, et donc, leurs façons d'écrire et de définir l'homosexualité, différaient.

1) Les prédécesseurs allemands de Havelock Ellis : Richard von Krafft-Ebing et Albert Moll

En Grande-Bretagne, c'est Havelock Ellis et John Addington Symonds qui ouvrirent le bal des études scientifiques dédiées à l'homosexualité en 1897, avec la publication de *Sexual Inversion*, le deuxième volume de la série *Studies in Psychology of Sex*, qu'Ellis poursuivit par la suite aux États-Unis.[41] Bien que *Sexual Inversion* fut une collaboration entre deux auteurs de formations différentes (l'un était médecin, l'autre écrivain), la portée de l'ouvrage est presque exclusivement scientifique.[42] Ellis ne fut pourtant pas le premier à se pencher sur la question de l'homosexualité : bien des médecins européens écrivirent dès les années 1870 des articles, études et ouvrages sur le sujet de « l'inversion sexuelle ». Dans le deuxième chapitre de son étude, Ellis liste les différents scientifiques européens et leurs théories sur l'homosexualité. Ceux-ci sont majoritairement originaires de l'empire Allemand (Ulrichs, Whestpal, Moll, Casper et Krafft-Ebing), d'Italie (Lombroso, Ritti, Tamasia, Mantegazza) et de France (Magnan, Charcot, Lacassagne, Legludic, Chevalier, Féré, Raffalovich). Ellis cite également les auteurs étasuniens Hammond, Kiernan et Lydston. Mais les deux auteurs les plus importants aux yeux de Havelock Ellis sont Richard von Krafft-Ebing, auteur de *Psychopathia Sexualis, mit Besonderer Berücksichtigung der Konträren Sexualempfindung* (1886), et Albert Moll, qui publia *Die Konträre Sexualempfindung* en 1891.[43]

40 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, op. cit., p. 73.

41 Bien que le nom d'Ellis apparaisse en premier sur l'ouvrage, l'initiative d'une étude britannique dédiée à l'homosexualité était celle de Symonds, qui sollicita la collaboration de Havelock Ellis afin de donner une légitimité scientifique à leur étude.

42 Le nom de Symonds n'apparaît d'ailleurs plus sur la seconde édition de 1901.

43 Le sous-titre de *Psychopathia Sexualis* fut traduit en anglais par « *with especial references to Contrary Sexual Instinct* » (traduction de C. G. Chaddock) et en français par « *avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle* » (traduction de E. Laurent et S. Csapo). La traduction de l'ouvrage de Moll fut publiée en 1897 en langue française, sous le titre *Les perversions de l'instinct génital. Étude sur l'inversion sexuelle basée sur des documents officiels*

Havelock Ellis décrit l'étude de Krafft-Ebing comme « l'ouvrage le plus connu sur le sujet, et la principale réserve de faits ».[44] *Psychopathia Sexualis* fut publié dans sa langue originale (l'allemand) en 1886. Il fallut attendre 1892 et la traduction du scientifique américain Charles G. Chaddock pour que l'ouvrage soit accessible au lectorat britannique. L'étude connut un franc succès : en 1901, elle en était à sa onzième édition.[45] L'ouvrage de Krafft-Ebing s'adresse aux « hommes qui tiennent à faire des études approfondies sur les sciences naturelles et la jurisprudence »,[46] car, selon son auteur, l'étude des pathologies sexuelles était une affaire « d'utilité publique » et intéressait « particulièrement la magistrature ».[47] Krafft-Ebing avait en effet pour objectif de faire connaître au corps médical et juridique européen les perversions, fétichismes et autres « psycho-pathologies sexuelles » afin que celles-ci soient plus justement jugées par la loi.[48]

Psychopathia Sexualis marque un tournant dans l'histoire de l'étude de l'homosexualité en ce que la thématique y occupe une place importante, soit presque la moitié du troisième chapitre dédié à la description des psychopathies sexuelles, et près du quart du cinquième chapitre, consacré à l'aspect médico-légal. Krafft-Ebing définit le « sens homosexuel » en tant que « sens sexuel faible ou nul pour l'autre sexe et remplacé par un penchant sexuel pour le même sexe »,[49] et en propose une classification. Le scientifique distingue plusieurs types de « sens homosexuels », classés en deux groupes : la manifestation acquise (soit, un être né hétérosexuel mais qui ressent une ou plusieurs attirances pour le même sexe à un moment donné de sa vie) et la manifestation congénitale (sens homosexuel comme sens sexuel inné).[50] Chacun de ces groupes est ensuite décliné en quatre sous-catégories (ou « degrés ») chacune illustrée par des études de cas.[51]

Le premier degré de la manifestation acquise est une « inversion simple du sens sexuel », qui s'exprime lorsqu'un individu considéré comme hétérosexuel ressent une attirance exceptionnelle pour une personne du même sexe.[52] Le deuxième degré, nommé « *eviratio et defeminatio* » (soit émasculation et déféminisation), indique une transformation profonde du caractère de l'individu.

(traduction des Docteurs Packet et Romme).

44 « the best-known work on this subject and the chief storehouse of fact ». Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, op. cit., p. 36.

45 *Ibid.*

46 Krafft-Ebing, Richard (von), *Psychopathia sexualis, avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*, Paris, Georges Carré, [1886] 1895, (Traduit de l'allemand par Émile Laurent et Sigismond Csapo), p. viii.

47 *Ibid.*, p. vii.

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*, p. 243.

50 *Ibid.*, p. 240.

51 Voir Annexe 2.

52 Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis*, *op. cit.*, p. 251.

Ainsi, dans sa vie quotidienne, mais surtout, dans sa vie intime, les caractères masculins d'un homme se changeront en caractères féminins, et inversement. Le troisième degré de la manifestation acquise est une étape de « transition vers la *metamorphosis sexualis paranoïca* », tandis que le quatrième degré est la « *metamorphosis sexualis paranoïca* » accomplie, qui est considérée par Krafft-Ebing comme une psychopathie dérivée de la paranoïa, par laquelle l'individu en question est convaincu que ses parties génitales ont subi une transformation vers l'autre sexe. L'étape de transition ne s'agit donc que du sentiment pour un homme d'être une femme (ou inversement) sans que celui-ci ait l'impression que ses parties génitales correspondent à son genre. Ces deux derniers degrés sont pour Krafft-Ebing le résultat d'une neurasthénie sévère.[53]

Les causes de la manifestation acquise selon Krafft-Ebing sont diverses. Il peut s'agir simplement d'« obstacles » aux rapports hétérosexuels : la personne en question, ne devant fréquenter que des personnes du même sexe (dans une prison, un internat, etc.), est ainsi contrainte à satisfaire ses pulsions sexuelles avec celles-ci.[54] La pratique de la masturbation (chez les hommes comme chez les femmes) est également retenue comme étant une des causes principales de développement du « sens homosexuel » et la disparition du « sens sexuel normal ». Ainsi, selon Krafft-Ebing, « rien n'est aussi capable de troubler la source des sentiments nobles et idéaux que fait naitre le sentiment sexuel avec son développement normal, que l'onanisme pratiqué de bonne heure : il peut même la faire tarir complètement. »[55]

En ce qui concerne la manifestation congénitale, son premier degré est nommé par Krafft-Ebing comme un « hermaphrodisme psychosexuel » ou « hermaphrodisme psychique » : l'individu ressent principalement de l'attirance pour les personnes de son sexe, mais peut également être attiré par des personnes de l'autre sexe. Le deuxième degré de la manifestation congénitale est tout simplement l'homosexualité, pour laquelle l'individu est uniquement attiré par une personne du même sexe. Notons ici la différence entre les termes « sens homosexuel », qui rassemble toutes formes d'attirance vers les personnes du même sexe, que ce sens soit acquis ou inné, et « homosexualité » qui n'est qu'une des sous-catégories du premier. Krafft-Ebing utilise également le terme « uraniste » (*urning* en allemand, *uranian* en anglais) comme synonyme d' « homosexuel ».[56]

53 *Ibid.*, p. 266.

54 *Ibid.*, p. 247.

55 *Ibid.*, p. 248.

56 Ce terme, utilisé dans les travaux de l'allemand Karl-Heinrich Ulrichs dans les années 1860, fait référence à un épithète utilisé dans la mythologie grecque pour désigner Aphrodite, la déesse de l'amour. Aphrodite Urania (venant d'Uranus), désigne ainsi l'amour céleste, spirituel, par opposition à l'Aphrodite Pandemos, incarnation de l'amour vulgaire, terrestre. Sources : "Uranian, adj.1 and n.2." *OED Online*, Oxford University Press, March 2019, www.oed.com/view/Entry/220339, consulté le 1er mai 2019 ; "uranian" (adj.), *Online Etymology Dictionary*,

Pour le troisième degré, appelé « effémination et viraginité », l'état psychique de l'individu est altéré afin de correspondre « au sentiment sexuel anormal », tandis que pour le quatrième degré, « androgynie et gynandrie », c'est, en plus de l'état psychique, la forme du corps qui se rapproche du « sentiment sexuel anormal ».[57]

Bien que Krafft-Ebing n'ait distingué aucune cause précise au « sens homosexuel », qu'il soit acquis ou congénital, le scientifique souligne tout de même que la plupart des cas exposés dans son ouvrage présentent des « tares névropathiques de plusieurs sortes » qui peuvent « être mises en corrélation avec des conditions dégénératives héréditaires ».[58] En d'autres termes, il y aurait, chez les personnes homosexuelles, une prédisposition neurologique héréditaire.

Dans *Sexual Inversion*, Havelock Ellis souligne l'aspect très clinique de l'étude de Krafft-Ebing. Ellis oppose à l'étude de Krafft-Ebing celle d'Albert Moll, *Die Konträre Sexualempfindung*, car celle-ci ne se limite pas à une présentation purement scientifique de ce que Moll appelle « l'inversion sexuelle », mais cherche des causes à ce phénomène. Ainsi, avant d'aborder la question de l'inversion d'un point de vue purement scientifique et médical, Moll établit une analyse historique, puis sociologique de ce phénomène. C'est seulement à la suite de ces analyses que l'auteur essaie d'abord d'établir une corrélation entre les différentes formes de perversion sexuelle (masochisme, fétichisme, …) et « l'inversion sexuelle », puis de trouver une cause à celle-ci. Selon Moll, la principale cause de « l'inversion », qu'elle soit congénitale ou acquise, c'est une « surcharge nerveuse ou psychique, autrement dit de dégénérescence du système nerveux central ».[59]

Dans le septième chapitre de son étude, Moll remet en question la théorie de Krafft-Ebing selon laquelle l'inversion sexuelle peut être acquise. Selon l'auteur de *Die Konträre Sexualempfindung*, les manifestations acquises de l'inversion sexuelle sont très rares, et ce que Krafft-Ebing considère comme tel n'est que « l'hermaphrodisme psycho-sexuel ».[60] Ainsi, Moll ne reconnaît dans le classement de Krafft-Ebing que l'hermaphrodisme psycho-sexuel et l'homosexualité, soit les deux premiers degrés de la manifestation congénitale.

Les études d'Albert Moll et de Richard von Krafft-Ebing ont en commun certaines conclusions quant aux causes de l'inversion : les deux scientifiques s'accordent à dire qu'une certaine fragilité psychique et nerveuse peut en partie expliquer le phénomène de l'inversion. Cependant, en rejetant la classification proposée par Krafft-Ebing, Moll s'écarte de l'aspect

---

https://www.etymonline.com/search?q=uranian&ref=searchbar_searchhint, consulté le consulté le 1er mai 2019.

57 Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis*, *op. cit.*, p. 294.

58 *Ibid.*, p. 246.

59 Albert Moll, *Les perversions de l'instinct génital. Étude sur l'inversion sexuelle basée sur des documents officiels*, Paris, Georges Carré, [1891] 1897, (Traduit de l'allemand par les Docteurs Pactet et Romme), p. 200.

60 *Ibid.*, p. 196.

purement médical de l'analyse et propose ainsi une étude plus axée sur la psychologie des invertis, ce que Havelock Ellis salue dans *Sexual Inversion*.[61]

2) L'étude scientifique de l'homosexualité en Grande-Bretagne avant *Sexual Inversion*

Dans la préface de la première édition de *Sexual Inversion*, Havelock Ellis déplore le manque d'études psychologiques sur l'homosexualité en Grande-Bretagne, en déclarant : « avant que mes premiers cas furent publiés, aucune étude britannique sans lien avec un asile ou une prison ne fut écrite. »[62] Le traitement scientifique de l'homosexualité en Grande-Bretagne était en effet bien différent des études sur l'inversion sexuelle dans les pays du Continent. L'historien Ivan Crozier distingue trois branches de la médecine ayant réalisé des études sur l'homosexualité au XIX ème siècle en Grande-Bretagne : la médecine légiste, la vénérologie et la psychologie.[63] Selon Crozier, l'étude scientifique de l'homosexualité en Grande-Bretagne était avant tout étroitement liée à la loi. Le but pour les scientifiques était alors de prouver qu'un acte homosexuel (principalement la sodomie) avait eu lieu.[64] Les frères Beck (John et Theodric) et Alfred Taylor furent les premiers scientifiques à publier des études médico-légales liées à l'homosexualité. Les premiers publièrent *Elements of Medical Jurisprudence* en 1825, tandis que le second écrivit *A Manual of Medical Jurisprudence* en 1836. Ce fut probablement sur ces deux ouvrages que se basèrent les médecins légistes employés pour l'affaire Regina v. Boulton and Park. En 1871, Ernest Boulton et Frederick Park, deux travestis qui se faisaient appeler respectivement Stella et Fanny, furent arrêtés à Londres et poursuivis pour intention de commettre l'acte de sodomie. L'enjeu pour les les magistrats était alors de prouver qu'ils avaient subi une pénétration anale, mais, par manque de connaissance du sujet, aucun des sept médecins légistes nommés pour l'enquête ne put conclure si Boulton et Park avaient commis l'outrage en question. Cette affaire révéla au grand jour l'ignorance des médecins britanniques quant à l'homosexualité en général, et plus particulièrement concernant la sodomie, puisqu'aux yeux des magistrats et des médecins légistes, le travestisme était forcément synonyme de sexe anal. Cette ignorance, qui contrastait avec le savoir des scientifiques continentaux, traduisait l'idée, selon

61 Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, *op. cit.*, p. 39.

62 « before my first cases were published not a single British case, unconnected with the asylum or the prison, had ever been recorded. » *Ibid.*, p. v.

63 Ivan Crozier, « The Medical Construction of Homosexuality and its Relation to the Law in Nineteenth Century England », *Medical History*, 2001, vol. 45, n°1, pp. 61-82, p. 81.

64 *Ibid.*, p. 66.

Brady et Crozier, que la sodomie était un acte qui pouvait se perpétrer en empire Allemand ou en France, mais pas en Grande-Bretagne.[65]

La deuxième médecine par laquelle les études sur l'homosexualité étaient réalisées en Grande-Bretagne, toujours selon Crozier, était la vénérologie, représentée par le vénérologue William Acton.[66] Nous l'avons vu, l'intérêt et l'inquiétude à l'encontre des maladies vénériennes grandissait au XIXème siècle. Dans *A practical treatise on diseases of the urinary and generative organs (in both sexes)*, Acton affirme le risque de transmission de certaines MST, telles que la blennorragie, par voie anale, mais réfute la théorie, alors répandue parmi les médecins de l'époque, d'une transmission par voie orale.[67] Mais Acton était surtout connu dans le milieu médical pour avoir fourni des méthodes qui permirent ensuite aux médecins légistes d'établir si un accusé avait subi une pénétration anale.[68] Ainsi, la vénérologie, tout comme la médecine légiste, était, du moins en ce qui concernait l'homosexualité, également mise au service de la loi.

La psychologie, en revanche, était beaucoup plus axée sur la compréhension du phénomène de l'homosexualité, non plus seulement dans sa dimension strictement physiologique mais aussi dans son aspect psychique. Cet angle d'étude de l'homosexualité n'entra en jeu que dans les dernières décennies du XIXème siècle. En 1884, George Savage publia le cas d'un homosexuel dans le *Journal of Mental Science*, affirmant que le sujet n'avait aucune incapacité intellectuelle.[69] En 1883 et 1891, John Addington Symonds écrivit les deux tomes de *Studies in Sexual Inversion : A Problem in Greek Ethics*, et *A Problem in Modern Ethics*.[70] Puis, l'écrivain collabora avec Havelock Ellis dans l'écriture de *Sexual Inversion*.

3) L'homosexualité sous l'angle de la psychologie : l'étude de Havelock Ellis et de John A. Symonds dans *Sexual Inversion* (1897)

Sexual Inversion est divisé en sept chapitres. Ellis relate dans un premier chapitre introductif un bref historique de l'homosexualité, tandis que dans le deuxième chapitre, nous l'avons vu, l'auteur rappelle les différents scientifiques s'étant penchés sur la question. Les deux chapitres suivants sont consacrés respectivement à l'homosexualité chez les hommes et l'homosexualité chez

65 *Ibid.*, p. 70 ; Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 26.

66 Ivan Crozier, « The Medical Construction of Homosexuality », *op. cit.*, p. 74.

67 *Ibid.*

68 *Ibid.*, p. 75.

69 *Ibid.*, p. 77.

70 Les deux ouvrages ne sont pas des études scientifiques à proprement parler, puisque John A. Symonds n'avait aucune formation dans ce domaine. Toutefois, Crozier les inclut dans les études psychologiques de l'homosexualité, en ce que Symonds proposait une réflexion psychologique (en plus de sa réflexion historique et sociale) du phénomène de « l'inversion ».

les femmes. C'est dans ces deux chapitres que Havelock Ellis et John A. Symonds exposent leurs études de cas, une méthode abondamment employée par Krafft-Ebing, mais que Moll avait mise de côté dans son ouvrage. Au total, quarante-deux cas sont présentés par Ellis et Symonds.[71]

Bien que les présentations des cas diffèrent toutes en contenu et en longueur, l'on peut s'apercevoir qu'Ellis suit toujours peu ou prou le même schéma. L'âge et la nationalité du sujet sont d'abord toujours mentionnés, puis il est indiqué si le sujet ou un membre de sa famille a ou avait des antécédents psychiatriques ou des maladies physiques. Cet aspect est presque toujours mentionné. Selon William Fize, cette étape permettait à Ellis et Symonds de prouver que la plupart des sujets ne présentaient pas de troubles mentaux, s'opposant ainsi aux théories des psychiatres de l'époque.[72] Cependant, cette démarche s'alignait malgré tout sur celle de Krafft-Ebing, qui, avant Ellis et Symonds, présentait ses sujets en affirmant que l'homosexualité était une psychopathie. De plus, c'est en employant le vocabulaire de la psychiatrie qu'Ellis analyse les deux premiers cas d'inversion masculine présentés dans son ouvrage : « Le caractère du premier cas est légèrement névrotique, et il y a dans le second un degré élevé de faiblesse générale et d'hyperesthésie sans aucun doute morbide. Dans les deux cas l'inversion semble acquise ».[73] L'un des objectifs d'Ellis est en effet de déterminer pour chaque cas s'il s'agit d' « inversion » acquise ou congénitale. L'auteur de *Sexual Inversion* s'accorde avec Albert Moll pour dire que les cas d' « inversion » acquise sont rares et difficiles à déterminer, même si Ellis parvient à en présenter quelques cas. Afin de déterminer si l' « inversion » chez un sujet est acquise ou congénitale, Ellis procède à une analyse des circonstances dans lesquelles le sujet a ressenti pour la première fois une attirance vers une personne du même genre.

Un autre élément précisé par Ellis dans la présentation des sujets est la pratique de la masturbation. Sean Brady souligne que les scientifiques britanniques ne faisaient pas de lien de cause à effet entre la l'onanisme et l'homosexualité, contrairement aux scientifiques du Continent.[74] Cela était sans doute dû au manque d'intérêt que les scientifiques britanniques portaient sur le sujet de l'homosexualité. Une autre explication serait que la masturbation chez les adolescents britanniques était un phénomène bien connu des praticiens : il était alors courant que des

71 Étant donné qu'aucun exemplaire de la première édition de 1897 n'a pu être trouvé, nous étudierons ici la deuxième édition datant de 1901. Il est donc tout à fait possible que le nombre de cas dans la première édition eût été inférieur.

72 William Fize, « Havelock Ellis et John A. Symonds, *Sexual Inversion*, science et savoir résistant », Homosexualité et résistances en Grande-Bretagne, journée d'étude co-organisée par John Mullen (Université de Rouen) et Florence Binard (Université Paris Diderot), 18 Mars 2019, Université Paris Diderot.

73 « The first case is slightly neurotic in character, in the second there is a high degree of general feebleness and hyperesthesia which is distinctly morbid ; in both the inversion seems to be acquired. » Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, *op. cit.*, pp. 52-53.

74 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 39.

adolescents, particulièrement de classes moyenne et bourgeoises, consultent leurs médecins (le plus souvent sur initiative des parents) pour trouver des remèdes contre la masturbation. Par conséquent, penser cette pratique comme une cause possible de l'homosexualité serait revenu à considérer que la plupart des adolescents britanniques de classe bourgeoise étaient potentiellement homosexuels. Ellis, quant à lui, ne s'attarde pas sur la question, mais établit tout de même un lien entre onanisme et homosexualité en précisant si le sujet s'adonnait à cette pratique.

La classification que propose Havelock Ellis s'apparente à celle d'Albert Moll. L'auteur de *Sexual Inversion* ne distingue que deux types d' « inversion » : l' « inversion simple », soit « tous ces individus qui sont attirés sexuellement seulement par leur propre sexe », et l' « hermaphrodisme psycho-sexuel », soit « ceux qui sont attirés par les deux sexes. »[75] Tout comme Albert Moll, Ellis considère que l'homosexualité est principalement un phénomène congénital.

Deux éléments distinguent cependant *Sexual Inversion* des précédents travaux de Moll et de Krafft-Ebing : la collaboration entre deux auteurs de formations différentes, et la nationalité de ces auteurs, des cas présentés, et de l'ouvrage en général. Nous l'avons dit, *Sexual Inversion* est le premier ouvrage britannique à étudier l'homosexualité sous l'angle de la psychologie. C'est également la première étude présentant un panel varié de sujets, tous d'origine britannique. Selon William Fize, qui, dans une communication intitulée « Havelock Ellis et John A. Symonds, *Sexual Inversion*, science et savoir résistant » considère l'étude d'Ellis et Symonds comme une forme de résistance. *Sexual Inversion* put « donner la voix » aux homosexuels britanniques de l'époque, ce qui contredisait l'idée selon laquelle l'homosexualité était marginale dans les Îles Britanniques, mais très répandue sur le Continent.[76] Au contraire, Ellis et Symonds affirment bien que l'homosexualité est loin d'être marginale en Grande-Bretagne. Dans la conclusion, ils écrivent : « En Angleterre, la loi est extrêmement sévère, pourtant […] l'homosexualité y est au moins aussi fréquente que sur le Continent. Certains diraient qu'elle l'est davantage. »[77] Ellis et Symonds concluent leur ouvrage en indiquant quelles devraient être, selon eux, les attitudes à adopter à l'égard des personnes homosexuelles. Les auteurs prônent la dépénalisation de l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne, notamment par les abrogations de la loi anti-sodomie et de l'amendement Labouchère. Cependant, malgré les aspects sociologiques abordés dans l'ouvrage, et bien que Symonds critiquât les perceptions et les définitions de l'homosexualité comme une

75 « I do not propose to adopt any more complex classification than the clinical distinction between simple inversion and psychosexual hermaphroditism […] the first class including all those individuals who are sexually attracted only to their own sex, the second class those who are attracted to both sexes. » Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, *op. cit.*, p. 51.

76 William Fize, « Havelock Ellis et John A. Symonds, *Sexual Inversion*, science et savoir résistant », *op. cit.*

77 « In England, the law is exceptionally severe; yet […] homosexuality is fully as prevalent as on the Continent; some would say that it is more so. » Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, *op. cit.*, p. 212.

psychopathie,[78] Ellis ne réussit pas à se détacher totalement des écrits de Moll et de Krafft-Ebing. William Fize souligna que le scientifique emploie le même vocabulaire psychiatrique (et parfois même pathologisant) comme « instinct sexuel anormal », « perversité homosexuelle », ou encore « inversion sexuelle », pour qualifier l'homosexualité.[79] Ainsi, les nombreuses similitudes entre *Sexual Inversion* et les études de Moll et Krafft-Ebing (la classification, le vocabulaire psychiatrique, etc.) véhiculent l'idée que l'homosexualité était vue et définie par Ellis comme une anomalie ; le terme « inversion » lui-même indique une forme de déviation de ce que serait la sexualité « normale » selon Ellis.

En Octobre 1898, George Bedborough, l'un des seuls éditeurs britanniques à avoir publié l'étude de Symonds et Ellis, se vit condamné à une amende de £100 car l'ouvrage tomba sous l'Obscene Publications Act. Le juge avait alors refusé l'argument avancé par Bedborough, qui insista sur la valeur scientifique de *Sexual Inversion*. Selon Sean Brady, l'ouvrage ne créa pas autant d'indignation en Allemagne et aux États-Unis, car l'idée d'homosexualité comme pathologie ou anomalie y était acceptée. Brady avance que la théorie de l' « inversion » était un concept propre au Continent et aux États-Unis (Ellis ne cite d'ailleurs aucun théoricien de l' « inversion » qui ne soit pas originaire de ces ères géographiques). En Grande-Bretagne, au contraire, toute mention, aussi péjorative qu'elle soit, d'une sexualité entre hommes était prohibée.[80]

Néanmoins, à la suite de cette condamnation, le *British Medical Journal* publia un article dans lequel ses auteurs contestaient les arguments du juge. Le *BMJ* déclare que « la question […] est extrêmement déplaisante, mais c'est l'un de ces sujets désagréables que les membres du corps médical devraient connaître quelque peu ».[81] Preuve en est que le corps médical britannique était, en 1898, prêt à entamer davantage de recherches scientifiques sur le sujet, mais se heurtait toujours au refus des institutions britanniques à reconnaître l'homosexualité comme orientation sexuelle courante en Grande-Bretagne. Ainsi, afin d'écrire et d'apporter une réflexion au sujet de l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne, il fallait soit, comme le cas des articles journalistiques, contourner l'Obscene Publications Act en se référant à l'homosexualité seulement de façon indirecte, soit accepter la censure et emprunter la voie de la publication privée, comme ce fut le cas de John. A. Symonds et Edward Carpenter.

---

78 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 189.

79 « abnormal sexual instinct » Havelock Ellis, *Sexual Inversion, op. cit.*, p. v. ; « homosexual perversity » *Ibid.*, p. 193.

80 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 155.

81 « The subject […] is extremely disagreeable, but is one of those unpleasant matters with which members of the medical profession should have some acquaintance. », « Medico-Legal », *The British Medical Journal*, vol. 2, no. 1975 (Nov. 5, 1898), pp. 1466-1467, p. 1466.

C. Pamphlets et essais : les écrits censurés de John A. Symonds et d'Edward Carpenter

1) L'analyse sociologique et historique de John A. Symonds dans *A Problem in Modern Ethics* (1896)

Né à Bristol le 5 octobre 1840 d'un père médecin, John Addington Symonds était un écrivain, poète et critique littéraire notoire en son temps. Il fut élevé principalement par son père, car sa mère mourut lorsqu'il avait 4 ans. Élève à Harrow School (Londres), puis étudiant à Balliol College (Oxford), deux établissements accueillaient les futurs membres de l'élite britannique, Symonds devint professeur à Magdalen College (Oxford) en 1862. En 1864, il se maria avec Catharine North, avec qui il eut quatre filles. Après avoir été impliqué dans une enquête à Magdalen,[82] il déménagea en Suisse à la fin des années 1870, et ne retourna que très rarement en Angleterre par la suite. C'est loin de son pays natal, selon Sean Brady, que Symonds connut ses premiers rapports homosexuels. Ses relations étaient jusque là restées platoniques.[83]

En 1873, Symonds écrivit *A Problem in Greek Ethics*, sa première étude sur l'homosexualité. L'auteur revient sur les pratiques homosexuelles en Grèce antique, en s'appuyant sur des écrits philosophiques et littéraires tels que *Le Banquet* de Platon, dans lequel le philosophe aborde le sujet de la pédérastie.[84] Dans cet ouvrage, Symonds utilise les termes « *uranian* » et « *Greek love* » comme deux façons de désigner l'homosexualité. Ces deux termes font référence à la civilisation grecque. Brady souligne que Symonds fut le premier à utiliser l'exemple de la pédérastie dans la société grecque pour critiquer les attitudes contemporaines envers l'homosexualité.[85] L'ouvrage fut publié à titre privé en 1883.

C'est seulement après l'écriture de *A Problem in Greek Ethics* que Symonds découvrit les écrits des scientifiques continentaux au sujet de « l'inversion sexuelle ». L'écrivain désira alors apporter sa contribution, et écrivit *A Problem in Modern Ethics* en 1890. Si l'on en croit sa dédicace, l'étude concerne en particulier les domaines de la psychologie médicale et de la médecine

82 En 1862, Symonds s'était lié d'amitié avec G. H. Shorting, étudiant à Balliol. Shorting était également homosexuel, mais, contrairement à Symonds, il ne s'empêchait pas d'assouvir ses désirs, et harcela un choriste de l'université de Magdalen. Dans le cadre d'une enquête interne, les correspondances entre Symonds et Shorting furent examinées. Bien que Symonds fût innocenté, cet épisode l'affecta au point de prendre la décision de quitter son poste à Magdalen, puis la Grande-Bretagne. Source : Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 172.

83 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 185.

84 John A. Symonds, *A Problem in Greek Ethics. Being an Inquiry Into the Phenomenon of Sexual Inversion*, 1883, pp. 31-32.

85 « Symonds […] was the first of his generation to use, albeit clandestinely, the Greek paradigm to criticise modern attitudes to sexuality between men. », Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 180.

légiste.[86] Dans cet ouvrage publié en 1891 (toujours à titre privé), Symonds commence par proposer une réflexion sur la position de la religion chrétienne quant à l'homosexualité masculine, puis sur les idées reçues et les croyances générales erronées envers les homosexuels, avant de se pencher sur les différents écrits du XIXème siècle au sujet l'homosexualité masculine : des ouvrages « pornographiques et descriptifs » (F. Carlier), « médico-légaux » (A. Tardieu), « médico-psychologiques » (P. Moreau, B. Tarnowsky, R. von Krafft-Ebing, C. Lombroso), « historiques et anthropologiques » (M. H. E. Meier, J. Symonds, J. Rosenbaum, A. Bastian, H. Spencer, R. Burton, P. Mantegazza), « polémiques » (K. H. Ulrichs) et « idéalistes » (W. Whitman).[87] Enfin, Symonds conclut *A Problem in Modern Ethics* par des « propositions quant au sujet de l'inversion sexuelle au regard de la loi et de l'éducation ».[88]

Dans le cinquième chapitre, l'auteur est amené à établir une critique des théories psychiatriques de l'inversion, notamment celle de Richard von Krafft-Ebing. Contrairement à Havelock Ellis, qui saluait l'étude de Krafft-Ebing, ne lui reprochant que son aspect très psychiatrique du fait de la classification et de la pathologisation de l'homosexualité, Symonds discrédite plusieurs aspects de la théorie du psychiatre austro-allemand. Selon Krafft-Ebing, le « sens sexuel contraire » apparaissait de façon latente chez des hommes ayant une prédisposition neurologique héréditaire, et pouvait se manifester lorsque ces hommes pratiquaient fréquemment la masturbation. Symonds rejette la corrélation entre l'homosexualité masculine et la masturbation, avançant que nombreux adolescents pratiquaient l'onanisme sans pour autant manifester par la suite une attirance pour les hommes. Ce fut le cas, ajoute-t-il, de Jean-Jacques Rousseau « qui avait véritablement en horreur le plaisir homosexuel », ou de Jean-Jacques Bouchard, qui, même lorsqu'il était impuissant, assouvissait ses « dégoutantes extravangances » auprès de femmes.[89] Plus contemporaine à Symonds, la pratique de la masturbation (pas seulement solitaire) dans les *public schools* britanniques du dix-neuvième siècle était très courante. L'auteur en fut lui-même témoin à Harrow.[90] Néanmoins, parmi ces nombreux pratiquants de l'onanisme, très peu se découvraient une attirance pour les hommes à l'âge adulte.[91] La théorie de Krafft-Ebing, continue Symonds, est

86 « Addressed especially to medical psychologists and jurists. », John A. Symonds, *A Problem in Modern Ethics. Being an Inquiry Into the Phenomenon of Sexual Inversion*, 1896, p. iii.

87 L'analyse de Symonds dépasse donc le domaine de la médecine légale et psychologique, puisque l'œuvre de Walt Whitman est presque exclusivement littéraire. Par la suite, John Symonds dédia au poète américain et à son œuvre un ouvrage, *Walt Whitman. A study*, publié en 1893.

88 « Suggestions on the subject of sexual inversion in relation to the law and education », John A. Symonds, *A Problem in Modern Ethics*, *op. cit.*, p. 131.

89 « J. J. Rousseau, for example, who evinced a perfect horror of homosexual indulgence, and J. J. Bouchard, whose disgusting excentricities were directed toward females even in the period of total impotence. » *Ibid*., p. 46.

90 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, pp. 162-163.

91 Voir à ce propos, dans la première partie de ce mémoire, « A. 3) Une menace pour la jeunesse ».

construite de telle sorte que l'on ne peut la remettre en question : « Si l'on fait remarquer qu'un grand pourcentage d'hommes ayant pratiqué la masturbation pendant leur adolescence n'acquièrent pas l'inversion sexuelle, il [Krafft-Ebing] répondrait que ceux-ci n'étaient pas atteints d'une pathologie héréditaire ».[92] La question de l'hérédité comme critère nécessaire à l'apparition d'un sentiment homosexuel pose problème à Symonds. Selon l'auteur, cette théorie n'apporte pas davantage d'explication au phénomène de « l'inversion » : au contraire, c'est une manière de repousser le problème. « À quel moment de l'histoire du monde » s'interroge-t-il, « l'attirance morbide fut-elle acquise ? »[93] Symonds avance que, en outre, si la théorie de l'hérédité était valide, un très grand nombre de personnes aurait hérité d'au moins une petite partie de cette prédisposition neurologique, et si ce fut le cas, toutes ces personnes pourraient potentiellement être « inverties ».[94]

Le seul aspect positif que Symonds retient des écrits de Krafft-Ebing et de ses confrères, est que ceux-ci considèrent les « invertis » comme innocents des crimes qui leur sont reprochés.[95] Selon Krafft-Ebing, les « invertis » ne sont pas des libertins dépravés, mais des malades, dénués de toute responsabilité. Cette idée de dépénalisation de l'homosexualité, qui fut reprise dans *Sexual Inversion*, apparaît dans le dixième chapitre de *A Problem in Modern Ethics*, dans lequel Symonds expose ses quatorze « propositions quant au sujet de l'inversion sexuelle au regard de la loi et de l'éducation ». Ces propositions sont davantage des points récapitulatifs des principales idées exprimées dans l'ouvrage que de vraies suggestions. Symonds commence par évoquer les origines chrétiennes de la criminalisation de l'homosexualité, basée sur des croyances et des idées reçues.[96] Ensuite, l'auteur rappelle que « l'inversion » est, le plus souvent, innée, et que, par conséquent, elle ne se choisit pas. De plus, les études scientifiques ont prouvé que l'homosexualité ne pose pas plus de dangers que l'hétérosexualité. De ces deux points, deux conclusions se dégagent : premièrement, la loi britannique constitue une atteinte à la liberté individuelle, et, deuxièmement, les punitions infligées aux homosexuels sont disproportionnées.[97] Ensuite, Symonds bat en brèche les idées reçues, en assurant d'abord que l'homosexualité ne représente pas un risque pour la croissance démographique,[98] puis que la dépénalisation de l'homosexualité n'entraînera pas une augmentation

92 « It must be observed, in criticising Krafft-Ebing's, theory, that it is so constructed as to render controversy almost impossible. If we point out that a large percentage of males who practice onanism in their adolescence do not acquire sexual inversion, he will answer that these were not tainted with hereditary disease. » John A. Symonds, *A Problem in Modern Ethics*, *op. cit.*, p. 46.

93 « At what point of the world's history was the morbid taste acquired? », *Ibid.*, pp. 47-48.

94 *Ibid.*, p. 49.

95 *Ibid.*, p. 61.

96 *Ibid.*, p. 131.

97 *Ibid.*, p. 132.

98 *Ibid.*

drastique de celle-ci.[99] L'auteur considère les législations française et italienne comme des exemples de tolérance envers les « invertis », puisque ni le Code Napoléon, ni le *Codice Penale* (Code Pénal) ne pénalisaient l'homosexualité.[100] La loi britannique, en revanche, était si sévère, selon Symonds, qu'elle était presque impossible à mettre en œuvre. Cette même loi, avance Symonds, était en contradiction avec l'éducation dispensée dans les écoles britanniques, où l'on enseignait les littératures grecque et latine (qui, selon l'auteur, mettaient en avant la pédérastie), et où les rapports sexuels entre jeunes garçons n'étaient pas rares.[101] La seule suggestion que Symonds propose apparaît dans le quatorzième et dernier point : l'auteur appelle à modifier la législation britannique quant aux rapports sexuels entre hommes, que ce soit la loi anti-sodomie ou l'amendement Labouchère.[102]

Bien que Symonds critique l'aspect classificatoire de *Psychopathia Sexualis*, dans l'épilogue de *A Problem in Modern Ethics*, l'auteur n'en propose pas moins ses propres catégories des différentes manifestations de l'homosexualité masculine. La première manifestation résulte de l'isolement des hommes d'autres femmes, et d'une « abstinence forcée » des rapports hétérosexuels que cet isolement provoque (comme les prisons ou les internats par exemple).[103] La deuxième catégorie est celle de la curiosité et des moeurs légères : certains hommes s'engageraient dans des relations homosexuelles seulement par libertinage. La troisième manifestation, que Symonds appelle « morbidité marquée » (« *pronounced morbidity* »), se rapproche étrangement des théories psychiatriques. Elle concerne les personnes souffrant de troubles psychiatriques et neurologiques héréditaires, et qui, par conséquent, s'abaissent à toutes sortes de perversion. La quatrième catégorie est certainement celle à laquelle Symonds s'identifie, puisqu'elle est décrite comme étant « une préférence innée et instinctive pour le sexe masculin, et une indifférence pour le sexe féminin. »[104] Elle concerne ce que Symonds appelle les *urnings*, des hommes seulement attirés par les hommes, sains d'esprit, et ne présentant aucune perversion.[105] Enfin, l'auteur rassemble, dans une cinquième et dernière catégorie, les civilisations ayant intégré dans leurs sociétés une sexualité entre hommes.

L'on distingue dans *A Problem in Modern Ethics* une certaine ambivalence. D'un côté, Symonds y critique ouvertement la théorie, exposée par Krafft-Ebing, du rôle de l'hérédité dans

99 *Ibid.*, p. 133.

100 *Ibid.*

101 *Ibid.*, p. 134.

102 *Ibid.*, p. 135.

103 « Forced abstinence from intercourses with females », *Ibid.*, p. 126. Cette catégorie est aussi distinguée par Krafft-Ebing comme une cause de la manifestation acquise du « sens homosexuel »

104 « Inborn, indistinctive preference for the male and indifference for the female sex », *Ibid.*

105 *Ibid.*, p. 127.

l'origine de « l'inversion », ainsi que ses nombreuses classifications. De l'autre, cependant, Symonds propose sa propre classification. Cette ambivalence se mesure également par la question de la terminologie. Nombreux étaient les termes utilisés par les théoriciens de « l'inversion » pour désigner celle-ci. Dans l'introduction de *A Problem in Modern Ethics*, Symonds déclare que le sentiment qu'il ressentait lui-même envers d'autres hommes méritait bien un nom, mais qu'il ne pouvait en trouver un « qui ne saurait souiller cet ouvrage ».[106] Krafft-Ebing employait volontiers le terme « homosexuel », que Symonds désapprouve cependant (bien qu'il en reconnaisse l'utilité) car il s'agit d'un mot « hybride » composé d'un suffixe d'origine grec (homo-) et d'un radical d'origine latin (sexuel). Symonds propose de remplacer le terme homosexuel soit par l'adjectif « unisexuel », soit par le terme « *homogenic* », qui apparaît également dans le titre d'un essai d'Edward Carpenter, *Homogenic Love and Its Place in a Free Society*.[107] L'auteur de *A Problem in Modern Ethics* emploie également le terme allemand « *urning* », utilisé avant lui par Karl Heinrich Ulrichs. Cependant, malgré sa critique de la théorie et du vocabulaire de Krafft-Ebing, Symonds ne s'empêche pas d'employer à son tour des termes renvoyant au pathologique, comme « morbidité marquée », ou « attirance morbide ».

L'ambivalence de *A Problem in Modern Ethics* peut s'expliquer de la sorte : dans sa classification, l'auteur fait bien la distinction entre la manifestation « morbide » et celle des *urnings*. Il n'est pas impossible que Symonds ait considéré cette dernière comme une manifestation plus spirituelle, plus pure, et tandis que la première serait une simple expression de la perversité d'un individu. Rappelons que la plupart des histoires que Symonds connut avec des hommes étaient platoniques, puisque l'écrivain ne vécut des rapports sexuels avec des hommes qu'à partir du moment où s'installa sur le Continent, c'est-à-dire, durant la dernière décennie de sa vie. De plus, Symonds ne devait pas être insensible aux écrits des psychiatres et des sexologues de son siècle qui, selon Foucault, se référaient surtout aux « aberrations, perversions, bizarreries exceptionnelles, annulations pathologiques, exaspérations morbides » du sexe.[108] Cela ne concernait pas seulement les activités sexuelles entre personnes du même sexe, mais toute autre forme de perversions, telles que le fétichisme ou le masochisme par exemple. Sean Brady souligne que la biographie de l'auteur a son importance dans la compréhension de *A Problem in Modern Ethics* : au moment de son écriture, Symonds avait déjà quitté la Grande-Bretagne depuis une dizaine d'années. Il vivait sur le

106 « Surely it deserves a name. Yet I can hardly find a name which will not seem to soil this paper. », *Ibid*., p. 3.

107 *Ibid*., p. 44n ; Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, *op. cit.*, p. 1n1. Il m'a été difficile de trouver une traduction française pour *homogenic*. L'OED indique que ce terme vient du grec ὁμογενής, homogenes, « de la même sorte » (« *of the same kind* ») auquel s'ajoute le suffixe -ic. "homogenic, adj.1." *OED Online*, Oxford University Press, March 2019, www.oed.com/view/Entry/88048, consulté le 6 mai 2019.

108 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, *op. cit.*, p. 72.

Continent, fréquentait des personnes non britanniques, et lisait des écrits des scientifiques européens. Ainsi donc, « l'œuvre de Symonds, bien qu'écrite en anglais, s'appréhende plutôt dans le contexte d'un discours continental sur le sujet » de l'homosexualité.[109]

Au début des années 1890, John Symonds commença sa collaboration avec Havelock Ellis pour l'écriture de *Sexual Inversion*. L'écrivain souhaitait apporter une légitimité scientifique à ses écrits en collaborant avec un médecin britannique. Dans une lettre adressée à Edward Carpenter datant du 29 décembre 1892, il écrivit : « J'ai besoin de quelqu'un de réputé dans le domaine de la médecine avec qui collaborer. Seul, je ne ferais que peu d'effet : l'effet d'un excentrique ».[110] Malheureusement, Symonds mourut à Rome le 19 avril 1893, trois ans avant la première publication de *Sexual Inversion*. Ses écrits sur l'homosexualité ne furent pas l'objet de publications publiques de son vivant, contrairement aux travaux de son contemporain, Edward Carpenter.[111]

2) Les travaux d'Edward Carpenter

Également issu d'une famille bourgeoise, Edward Carpenter naquit à Hove, dans le Sussex, en 1844. Après avoir été scolarisé à Brighton College, Carpenter poursuivit ses études à Trinity Hall, Cambridge. Par la suite, il entra dans les ordres, mais se défroqua quelques années plus tard, en 1874. Engagé politiquement dans les luttes socialistes, Carpenter s'isola des membres de la classe moyenne supérieure pour aller vivre, à partir de 1874, parmi les ouvriers du Derbyshire. En 1883, il écrivit *Towards Democracy*, un « poème très influent […] qui prédit un millenium socialiste ».[112] La même année, Carpenter s'installa à Millthorpe, une ferme située non loin de Sheffield. Sean Brady compare l'isolation de Carpenter à celle de Symonds en avançant que les deux écrivains tentèrent de s'éloigner d'une société hostile à leur orientation sexuelle.[113]

En 1891, Carpenter fit un voyage à Ceylan, où, selon Sean Brady, il connut un véritable « éveil spirituel » ainsi qu'un « épanouissement sexuel ».[114] À son retour, l'écrivain entama une relation avec George Merrill, un ouvrier de Sheffield. Les deux amants s'installèrent à Millthorpe en 1898, malgré l'incompréhension de l'entourage de Carpenter. Comme le souligne Jeffrey Weeks, ce ne fut qu'à partir de la deuxième moitié du XXème siècle que des couples purent commencer à

109 « Symonds' work, although written in English, is best understood in the context of Continental discourse on the subject. », Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 187.

110 « I need somebody of medical importance to collaborate with. Alone, I could make but little effect — the effect of an eccentric. », cité dans Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, p. 92.

111 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 159.

112 « a highly influential poem […] that predicted a socialist millenium », *Ibid.*, p. 195.

113 *Ibid.*, p. 194.

114 *Ibid.*, p. 198.

vivre ouvertement leur homosexualité.[115] À l'époque de Carpenter, la plupart des hommes homosexuels se mariaient à des femmes et fondaient une famille.

C'est par le biais de Havelock Ellis et de sa femme Edith Lees que Carpenter fit la rencontre de John Addington Symonds. Après la mort de ce dernier en 1893, Carpenter collabora avec Ellis dans l'élaboration de *Sexual Inversion* en traduisant pour le médecin des écrits des scientifiques continentaux, mais sans pour autant prendre part à la rédaction de l'ouvrage.[116] En 1894, fort de ses nombreux voyages en Europe et à Ceylan, ainsi que de sa rencontre avec Symonds et de sa collaboration avec Ellis, Edward Carpenter écrivit en 1894 son premier essai sur la question de l'homosexualité masculine : *Homogenic Love, and Its Place in a Free Society*.

Tout comme Symonds, Carpenter s'appuie, dans *Homogenic Love*, sur des écrits antérieurs ou contemporains. Il trace d'abord un historique des pratiques homosexuelles en Grèce antique, en Polynésie, parmi les anciennes tribus africaines et indiennes, puis dans le Moyen-Âge et la Renaissance occidentales, et enfin, au XIXème siècle. Carpenter revient également sur les écrits scientifiques de son temps, et cite Moll, Krafft-Ebing, Moreau, Lombroso, Tarnowski, et Mantegazza comme les principaux théoriciens de « l'inversion ». De ces écrits scientifiques, Carpenter tire trois conclusions : premièrement, « l'inversion sexuelle » est principalement congénitale, et, par conséquent, impossible à éliminer. Deuxièmement, le nombre « d'invertis » est bien plus grand que ce que l'on imagine (et bien plus grand que ce que les institutions britanniques étaient prêtes à admettre). Le troisième et dernier point insiste sur une idée que Symonds s'évertua également à mettre en avant dans ses écrits, à savoir que les homosexuels ne sont pas anormaux : « les individus affectés par l'inversion […] ne sont pas, après tout, différents du reste des hommes ou des femmes […]. Aucun lien avec une particulière conformation ou malformation physique n'a encore été découvert, ni avec une quelconque maladie physique ou mentale ».[117] Carpenter réfute la théorie de Krafft-Ebing quant aux faiblesses nerveuses des « invertis ». Néanmoins, l'écrivain salue les progrès scientifiques, qui permirent de « libérer le sujet de beaucoup d'incompréhension, et de le rendre plus ouvert qu'auparavant ».[118]

Homogenic Love est également un véritable éloge de l'amour. Dans son essai, Carpenter se fait critique du mariage, seule institution dans laquelle les sociétés occidentales (et en particulier, la

115 Jeffrey Weeks, *Sex, Politics and Society*, *op. cit.*, p. 110.

116 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 202.

117 « the individuals affected with inversion […] do not after all differ from the rest of mankind, or womankind […] No congenital association with any particular physical conformation or malformation has yet been discovered; nor with any distinct disease of body or mind. » Edward Carpenter, *Homogenic Love, and Its Place in a Free Society*, 1894, cité dans Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, pp. 130-131.

118 « the work that Science has practically done has been to […] to leave the whole subject freed from a great deal of misunderstanding, and much more open than before. », *Ibid.*, p. 135.

société victorienne) autorisaient l'expression du sentiment amoureux. Carpenter considère que « la vie spirituelle et hautement héroïque » d'un pays n'est possible sans l'approbation du désir homosexuel.[119] Ainsi, la loi britannique, cet « assommoir maladroit »,[120] va à l'encontre de tous les bienfaits que l'amour homosexuel pourrait apporter à la société. Carpenter reproche à l'amendement Labouchère de condamner toutes formes de rapports physiques entre deux hommes, et donc, d'entraver, sans en comprendre les tenants et aboutissants, l'expression d'un sentiment qu'il considère comme pur et bénéfique.

L'essai fut publié à titre privé en 1894, puis publiquement en 1906 dans une édition de *Love's Coming of Age,* et, en 1908, Carpenter publia une version modifiée de *Homogenic Love* dans son ouvrage *The Intermediate Sex*,[121] un recueil de quatre essais que Carpenter écrivit durant les années 1890, et que Sean Brady définit comme « un extraordinaire et […] excentrique plaidoyer » en faveur de l'homosexualité.[122] Ce fut également, toujours d'après l'auteur de *Masculinity and Male Homosexuality*, le premier ouvrage publié publiquement en Grande-Bretagne qui traitait de la sexualité entre hommes.

Dans le premier essai éponyme, Edward Carpenter propose une définition de ce qu'il appelle « le sexe intermédiaire ». Carpenter définit les personnes homosexuelles comme des individus « occupant une position intermédiaire entre les deux sexes ».[123] Cette nouvelle expression dénommant l'homosexualité est basée sur la théorie de Karl Heinrich Ulrichs, selon lequel un homme homosexuel aurait une âme de femme emprisonnée dans un corps d'homme, tandis qu'une femme homosexuelle aurait une âme d'homme emprisonnée dans un corps de femme.[124] L'auteur emprunte également le vocabulaire d'Ulrichs, à savoir, le terme « *urning* ». Si Carpenter n'adhère pas à cette théorie, il reconnaît néanmoins que les travaux d'Ulrichs furent les premiers de leur temps à reconnaître l'homosexualité et à essayer d'en donner une explication.[125] La définition de Carpenter, cependant, semble tout de même imprégnée de la théorie d'Ulrichs. L'auteur prête aux hommes homosexuels toutes les caractéristiques considérées alors comme féminines : leur caractère

119 « It may indeed be doubted whether the higher heroic and spiritual life of a nation is ever quite possible without the sanction of this attachement in its institutions. », *Ibid.*, p. 141.

120 « clumsy bludgeon of the statute-book », *Ibid.*, p. 144.

121 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 202.

122 « *The Intermediate Sex* is an extraordinary and rather eccentric apologia for sexuality between men and between women. », *Ibid.*, p. 203

123 « persons occupying an intermediate position between the two sexes », Edward Carpenter, *The Intermediate Sex. A Study of Some Transitional Types of Men and Women*, Londres, George Allen and Unwin LTD, [1908] 1909, p. 9.

124 « while belonging distinctly to one sex as far as their bodies are concerned, they may be said to belong *mentally* and *emotionally* to the other », *Ibid.*, p. 19.

125 *Ibid.*, p. 20.

est doux et émotif, et leur esprit intuitif, plus enclin aux arts.[126] Les femmes homosexuelles, quant à elles, expriment des caractéristiques masculines : elles sont « fougueuses, actives, courageuses et sincères », et d'un esprit « plus logique, scientifique et précis que les femmes ordinaires ».[127] Carpenter distingue deux types « d'intermédiaires » : l'extrême et le normal. Dans la première classe, les caractéristiques féminines et masculines des « intermédiaires » hommes et femmes sont poussées à l'extrême, si bien que celles-ci ne se limitent pas au caractère, mais affectent également l'apparence physique. Ainsi, l'homme « intermédiaire extrême » n'est pas musclé mais souple, imberbe, pourvu de larges hanches et d'une voix aigüe,[128] tandis que la femme « intermédiaire extrême » est musclée et pourvue d'une voix grave.[129] Ces descriptions du type extrême du « sexe intermédiaire » ne sont pas sans rappeler deux sous-catégories distinguées par Krafft-Ebing, à savoir l'effémination et la viraginité, (altération de l'état psychique de « l'inverti ») ainsi que l'androgynie et la gynandrie (altération de l'état physique, qui se rapproche alors du « sentiment sexuel anormal »). Ce n'est pas la première fois que les écrits Carpenter se rapprochent de ceux de Krafft-Ebing : Sean Brady souligne que l'auteur de *The Intermediate Sex* ne rechigne pas à employer le terme « homosexuel », contrairement à Symonds. Cependant, selon Brady, Carpenter n'utilise pas le terme de la même façon que Krafft-Ebing. La classe des « homosexuels » du psychiatre est appelée « *urnings* » par Carpenter. Ce dernier utilise le terme « homosexuel » seulement pour dénommer la sexualité entre personne du même genre, et non pas une « classe » d'individus.[130]

D'après Sean Brady, si les écrits de Symonds expriment le souhait de pouvoir vivre dans une société dans laquelle les hommes peuvent entretenir des relations sexuelles avec d'autres hommes, Carpenter, influencé par ses inclinations socialistes, va plus loin, et imagine « une communauté d'hommes différents, séparés du reste de la masculinité britannique ».[131] Cette communauté outrepasserait les divisions sociales, puisque l'homosexualité masculine serait « un lien qui, par la compulsion la plus passionnée et la plus tenace, pourrait réunir des membres de classes

126 *Ibid.*, p. 27.

127 « while the female is just the opposite, fiery, active, bold and truthful » ; « the mind of the latter is more logical, scientific, and precise than usual with the normal woman. » *Ibid.*

128 *Ibid.*, p. 30.

129 *Ibid.*, p. 31.

130 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 203.

131 « Carpenter, on the other hand, visualised a community of men, separate and separated from the rest of British masculinity. », *Ibid.*, p. 202.

différentes ».[132] Cette idée est incarnée dans un autre vocable employé par Carpenter pour désigner l'homosexualité masculine : « *comradeship* » (« camaraderie »).

Dans le quatrième et dernier essai de *The Intermediate Sex*, intitulé « The Place of the Uranian in Society », Carpenter s'évertue à démontrer la supériorité de cette communauté. Tout d'abord, bien que les « uranistes » ne soient pas compétents dans les domaines de la guerre ou de la politique, ceux-ci seraient tout de même bénéfiques à la société par leur aptitude à résoudre des problèmes émotionnels, car « les uranistes, au cours de leurs propres vies, placent l'amour avant toute chose ».[133] Carpenter semble fantasmer une société dans laquelle l'amour (qu'il soit homosexuel ou hétérosexuel) viendrait au-devant de tout autre principe, et dans laquelle, par conséquent, le rôle des « uranistes » serait crucial. Selon l'auteur, une telle société, celle des « uranistes » eux-mêmes, existait alors déjà « sous la surface de la société » britannique.[134] Selon Carpenter, la liberté de s'unir et de se séparer à sa guise est si importante que l'institution du mariage, telle qu'elle existait dans la Grande-Bretagne du XIXème siècle, y perd tout son sens.[135] De la même manière, le sentiment de jalousie au sein des couples « uranistes » est moins important.[136] Carpenter va jusqu'à déclarer qu'une société libre comme celle des « uranistes » conduirait à la suppression de la prostitution.[137] Pour toutes ces raisons, l'auteur considère les homosexuels comme supérieurs aux « hommes normaux ».[138]

Carpenter et Symonds expriment tous deux dans leurs écrits une vision de l'amour entre hommes comme pure, presque asexuelle. Tous deux font une distinction entre ce qu'Ulrichs appelle les « *urnings* », à savoir des hommes ou des femmes qui ressentent un sentiment fort, une attirance (innée) profonde pour le même genre, et les individus qui connaissent des rapports homosexuels seulement pour assouvir une curiosité charnelle. Selon Sean Brady, c'est parce que le désir homosexuel présenté dans *The Intermediate Sex* était dénué de toute sexualité que l'ouvrage ne fut pas censuré en 1908.[139]

---

132 « a bond which by the most passionate and lasting compulsion may draw members of the different classes together », Edward Carpenter, *Homogenic Love, and Its Place in a Free Society*, 1894, cité dans Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, p. 142.

133 « For that the Urnings in their own lives put love before everything else », Edward Carpenter, *The Intermediate Sex*, *op. cit*., p. 123.

134 « their alliances and friendships are carried on beneath the surface of society », *Ibid.*

135 *Ibid.*, p. 126.

136 *Ibid.*, p. 125.

137 *Ibid.*, p. 127.

138 *Ibid.*, p. 128.

139 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 205.

Dès lors que nommer l'homosexualité et les rapports sexuels entre hommes était encore difficile dans les années 1890, écrire à propos d'un tel sujet, que ce soit à des fins journalistiques, sociales ou scientifiques, se révélait être un véritable défi. Les journalistes et rédacteurs en chef des journaux redoublaient d'efforts pour pouvoir faire la couverture médiatique des scandales sexuels sans être censurés. Ceux-ci utilisaient des circonlocutions ou autres périphrases afin de nommer le « crime sans nom » de façon indirecte. De plus, l'aspect fictionnel du style narratif des articles dédiés aux scandales sexuels traduisait l'idée selon laquelle l'homosexualité n'était pas une réalité en Grande-Bretagne.

D'autre part, les scientifiques britanniques et leurs écrits se trouvaient limités par l'institution. Si les lois et les sociétés des pays du Continent n'interdisaient pas la publication d'études scientifiques sur l'homosexualité, on ne pouvait pas en dire autant pour la société victorienne. Les seules études britanniques sur la question de l'homosexualité masculine qui ne furent pas censurées étaient étroitement liées à la loi : elles n'existaient que pour aider les médecins légistes à estimer si un homme avait subi une pénétration anale. Néanmoins, le savoir des médecins légistes britanniques sur la question était extrêmement insuffisant, ce qui, une nouvelle fois, renforçait l'idée selon laquelle l'homosexualité n'était pas fréquente en Grande-Bretagne. Écrire ouvertement sur le sujet de l'homosexualité masculine, c'était se confronter à la censure. Ellis ne put jamais publier *Sexual Inversion* en Grande-Bretagne, et les essais de John Addington Symonds et d'Edward Carpenter furent presque tous l'objet de publications privées. Seul *The Intermediate Sex* fut publié publiquement en 1908.

Des nombreux écrits sur l'homosexualité masculine qui nous sont parvenus émane un vocabulaire très varié. Les différents moyens de nommer l'homosexualité masculine indiquent les nombreuses façons de percevoir celle-ci : quelque chose d'abject ou de criminel dans les journaux, une pathologie psychique ou psychologique dans les écrits scientifiques, ou bien une classe particulière (voire supérieure) d'individus dans les essais de Symonds et de Carpenter. Ainsi, ces écrits participaient, directement ou non, à une définition de l'homosexualité. Définir l'homosexualité était principalement la mission de Carpenter et Symonds, qui, dans leurs essais, tentèrent d'expliquer, loin des préjugés, ce sentiment qu'eux-mêmes ressentaient, et d'en affirmer l'existence et la prévalence en Grande-Bretagne. Bien que le lectorat de tels auteurs fût peu abondant, leurs essais participèrent au début de la formation d'une identité homosexuelle dans la Grande-Bretagne des « *naughty nineties* ».

Partie III
Les prémices d’une construction identitaire

Dans son *Histoire de la Sexualité*, Michel Foucault affirme que le XIXème siècle vit le remplacement de la figure du sodomite par celle de l'homosexuel. Si le premier venait à déterminer une personne ayant perpétré un crime particulier, le second, lui, indiquait plutôt un type de personne, une classe. Selon Foucault, si « le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce ».[1] Cette idée se reflète à un certain degré dans les écrits de Symonds et de Carpenter, puisque les deux auteurs distinguent les relations sexuelles entre hommes pratiquées par curiosité, perversion, ou isolement de la femme, à « l'amour uraniste », un sentiment noble, pure et fort qu'un homme ressent envers un autre homme, ou une femme envers une autre femme. De cet amour sont issus les « uranistes » ou « *urnings* », présentés dans les travaux des deux écrivains comme des êtres à part, voire même supérieurs.

Ces idées restent bien sûre celles d'une élite littéraire : elles ne sont pas partagées, ni même conceptualisées, par la plupart des homosexuels de l'époque, qu'ils soient de classe élevée ou ouvrière. Néanmoins, il ne serait pas inconvenable d'affirmer que les théories de Symonds et de Carpenter marquent les prémices d'une construction identitaire homosexuelle, qui fut mise à l'œuvre plus tard, au court du XXème siècle. Ce sentiment s'exprima d'abord à travers l'élite littéraire britannique. C'est par l'intermédiaire de l'art et de la littérature que des auteurs tels que Walt Whitman ou Oscar Wilde exprimaient le désir homosexuel. Nous n'étudierons pas ici l'aspect de l'homosexualité des œuvres de Whitman et de Wilde dans une perspective littéraire, mais plut ôt la manière dont elles furent perçues et reçues par le lectorat britannique. *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde fut utilisé lors du procès pour diffamation comme preuve des prétendues déviances du dramaturge. La figure d'Oscar Wilde, et le retentissant scandale qui l'accompagna en 1895, constitua à la fois l'exemple de ce que la société victorienne abhorrait, et le premier visage de l'homosexuel moderne en Grande-Bretagne.[2] Enfin, la communauté homosexuelle masculine se manifestait également par une subculture présente exclusivement dans les zones urbaines, et en particulier, Londres. Si cette subculture existait depuis le XVIIIème siècle, c'est bien durant les « *naughty nineties* » qu'elle se révéla au public à travers les différents scandales sexuels.

1 Michel Foucault, *Histoire de la Sexualité*, *op. cit.*, p. 59. Foucault utilise le terme « espèce » en se replaçant dans le contexte du XIXème siècle et de l'apparition des (très) nombreuses études sur les perversions sexuelles de l'époque. Il ne s'agit donc pas ici d'affirmer que les homosexuels sont par essence une classe ou une « espèce » à part, mais plutôt, à l'instar de Foucault, d'essayer de se replacer dans ce contexte d'établissement des premières définitions de ce qu'était la perversion, l'anormalité ou l'inacceptable en termes de sexualité.

2 Lesley Hall, *Sex, Gender and Social Change in Britain*, *op. cit.*, p. 54.

A. L'élite littéraire des « *naughty nineties* »

1) Les effets de la « *Whitmania* »[3]

Walt Whitman est un poète américain né à West Hills (New-York) en 1819, et mort à Camden (New Jersey) en 1892, et dont l'œuvre la plus célèbre est *Leaves of Grass*, un recueil de poèmes publié en 1855. De tous les auteurs que Symonds et Carpenter étudièrent et commentèrent dans leurs essais, Walt Whitman est bien le moins scientifique. Néanmoins, ses écrits jouèrent un rôle considérable dans la révélation de l'homosexualité chez certains lecteurs, notamment en Grande-Bretagne. Carpenter écrivit dans *Some Friends of Walt Whitman: A Study in Sex*, que « des milliers de personnes considèrent que la lecture des poèmes de Whitman a marqué une *nouvelle ère* dans leurs vies ».[4] Pour Symonds comme pour Carpenter, c'est l'ensemble de poèmes « Calamus » qui exprime le mieux la « camaraderie masculine », ce lien fort et constant entre deux hommes. Les deux écrivains citent, parmi d'autres, le poème « Terre, mon image », comme preuve de l'expression du désir homosexuel masculin par Whitman :

> Terre, mon image,
> Tu me sembles si froide, si lointaine en ta volumineuse sphère,
> Or vois-tu, je soupçonne quelque chose d'autre ;
> Je soupçonne en toi une sauvagerie ne demandant qu'à exploser,
> Car un athlète m'aime et je l'aime,
> Et mon amour pour lui renferme une telle violence sauvage tout près d'exploser,
> Que je n'ose pas l'écrire, même dans ces pages-ci.[5]

Le titre de l'ensemble de poèmes dédiés à la « camaraderie » fait référence à l'acore odorant (*calamus*, en anglais), une plante aquatique semblable au roseau. Ce symbole ne fut certainement pas choisi au hasard. Selon Symonds, Whitman opta pour l'acore odorant à cause de sa « timidité, son parfum aromatique, et sa distance vis-à-vis des choses manifestes du monde ».[6] Symonds se garde toutefois de mentionner l'aspect phallique du spadice de la plante, qui en est sa caractéristique première. L'auteur tenait probablement à ce que la relation de « camaraderie » décrite par Whitman reste basée sur un sentiment élevé, pure. À ce propos, il écrit : « En la compagnie de Walt Whitman, nous sommes bien loin de Gibbon et Carlier, de Tardieux et Casper-Liman, de Krafft-Ebing et

---

3 Cette expression trouve son origine dans *Studies in Prose and Poetry* d'Algernon Swinburne, qui titra ainsi l'un des essais publiés dans l'ouvrage. Source : Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, p. 351n184.

4 « thousands of people date from their first reading of [Whitman's poems] *a new era* in their lives », cité dans Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, pp. 227-228.

5 Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, tome I, Paris, Grasset, 1989 (Traduit de l'anglais par Jacques Darras) (Collections « Cahiers Rouges »).

6 « He has chosen these "emblematic and capricious blades" because of their shyness, their aromatic perfume, their aloofness from the patent life of the world. » John A. Symonds, *A Problem in Modern Ethics*, *op. cit.*, p. 120.

Ulrichs ».[7] Symonds affirme cependant que la « camaraderie » de Whitman n'est pas dénuée de tout rapport physique. Les amants épris ressentent ainsi « un plaisir honnête à ce que leurs mains se touchent, à ce que leurs lèvres se rencontrent, à passer des heures dans l'intimité, à avoir un contact personnel étroit ».[8]

Carpenter, quant à lui, avait une lecture plus politique et sociale des poèmes de Whitman. Ce que l'auteur de *Homogenic Love* retient davantage de « Calamus », c'est la fonction sociale que Whitman donne à la « camaraderie ». Comme Carpenter, Whitman espérait, par ce sentiment fort et unique, unir les hommes du monde entier. Cette idée était partagée également par le Eagle Street College, un groupe de lecture des écrits de Walt Whitman du Lancashire. Ses membres se réunissaient au 14 Eagle Street, à Bolton, dans la demeure de J. W. Wallace, un assistant d'architecte, surnommé « le Maître ».[9] Le Eagle Street College comprenait également John Johnston, médecin généraliste, Fred Wild, William Ferguson, Samuel Hodgkinson, Thomas Shorrock, Richard Greenhalgh, Charles Sixsmith, Will Atkinson, Walt Hawkins, entrepreneurs dans le textile, Frederic Hutton, homme d'Église, et Wentworth Dixon, avocat. Le groupe commença à se réunir de façon régulière à partir de 1885, pour débattre de philosophie, de littérature, et d'autres sujets que les membres désiraient aborder. Ceux-ci dévouaient néanmoins une admiration et une passion pour les écrits de Walt Whitman : ils se retrouvaient chaque année pour célébrer son anniversaire, et établirent une correspondance avec le poète.[10] Comme Carpenter, les membres du Eagle Street College pensaient que les leaders du parti Travailliste naissant, avec qui ils étaient en contact, pourraient s'inspirer des théories de Whitman.[11] Selon Cocks, ils « voyaient dans les écrits [de Whitman] les bases d'un nouvel ordre social qui serait fondé sur l'harmonie entre les classes, et qui reposerait sur le principe d'un "amour confraternel" transcendent et ineffable ».[12]

Il semble important de souligner que le poète américain ne fut pas, contrairement à Symonds et Carpenter, un apologiste assumé du désir homosexuel masculin. C'est d'ailleurs en affirmant cela que Symonds introduit son chapitre « Literature—Idealistic » dans *A Problem in Modern Ethics*.[13]

---

7 « In the company of Walt Whitman, we are very far away from Gibbon and Carlier, from Tardieux and Casper-Liman, from Krafft-Ebing and Ulrichs. » *Ibid.*, pp. 122-123.

8 « a love that finds honest delight in hand-touch, meeting lips, hours of privacy, close personal contact. » Ibid., p. 123.

9 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 161.

10 Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, p. 218.

11 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 162.

12 « They formed a particular attachment to Whitman because they saw in his writings the basis of a new social order which could be founded on harmony between the classes and based on the idea of a transcendent and ineffable 'comrade love'. » *Ibid.*, p. 159.

13 « [Walt Whitman] has nothing to do with anomalous, abnormal, vicious, or diseased forms of the emotion which males entertain for males. » John A. Symonds, *A Problem in Modern Ethics*, *op. cit.*, p. 115.

Whitman renia en bloc toute allégation et théorie sur le sujet. En 1890, Symonds écrivit au poète en lui exposant son interprétation du « Calamus ». La réponse de Whitman fut sans appel :

> Je trouve terrible que la partie du "Calamus" ait pu permettre les théories dont vous faites allusion. J'espère volontiers que ces pages ne seront pas mentionnées pour affirmer la crédibilité de ces déductions morbides, elles-mêmes gratuites, et dans le même temps, inimaginables et indésirables, que je renie et qui semblent maudites.[14]

Symonds explique cette réaction par le fait que Whitman n'avait pas « pris en compte le phénomène de l'instinct anormal ».[15] Autrement dit, la « camaraderie masculine » dont Whitman faisait l'éloge dans ses poèmes était délestée de tout son aspect sexuel, si bien que lorsque Symonds proposa sa théorie selon laquelle il existerait un lien entre les poèmes du « Calamus » et ce qu'il venait de découvrir dans ses lectures à propos de « l'inversion sexuelle », Whitman la réfuta en bloc. Carpenter, plus terre à terre, soutient la théorie de Symonds quant aux liens entre « Calamus » et « l'inversion », mais admet que la démarche de son ami fut maladroite. Il affirme, dans *Some Friends of Walt Whitman*, que si Whitman avait accepté la théorie de Symonds, « il aurait eu toute la presse américaine à ses trousses, grognant, calomniant, et déformant ses propos de toutes les manières possibles ».[16] De la même façon, le désir homosexuel auquel les membres du Eagle Street College se trouvaient confrontés (soit à travers les poèmes de Whitman, soit en le ressentant eux-mêmes) était pour eux ineffable, indicible.[17]

Aucune œuvre littéraire de l'époque ne pouvait décrire des rapports sexuels entre hommes de façon directe. C'est par le prisme de la spiritualité que Whitman abordait l'amour entre hommes, et c'est cette même spiritualité qui provoqua l'admiration de Symonds, de Carpenter, et des membres du Eagle Street College. En 1890, un auteur irlandais narra le désir homosexuel masculin à travers un prisme différent : l'art et l'esthétisme.

2) *Le Portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde

Publié en 1890 dans le *Lippincott's Magazine*, puis sous forme de livre en 1891, *Le Portrait de Dorian Gray* relate le destin fantastique du caractère éponyme, un jeune bourgeois d'une beauté sans pareille, et muse du peintre Basil Hallward. Par l'intermédiaire de ce dernier, Dorian Gray fait la connaissance Lord Henry Wotton, qui finit par corrompre le jeune garçon en le convainquant que

14 « That the Calamus part has ever allowed the possibility of such construction as mentioned is terrible. I am fain to hope the pages themselves are not to be even mentioned for such gratuitous and quite at the time undreamed and unwished possibility of morbid inferences—which are disavowed by me and seem damnable. », *Ibid.*, p. 119.

15 « It is obvious that he has not even taken the phenomena of abnormal instinct into account. », *Ibid.*

16 « he knew that the moment he said such a thing he would have the whole American Press at his heels, snarling and slandering, and distorting his words in every possible way. » Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, pp. 226-227.

17 Harry Cocks, *Nameless Offences*, *op. cit.*, p. 160.

la beauté et le plaisir sont les seules valeurs qui importent vraiment. Après que Basil Hallward a achevé un magnifique portrait du jeune homme, Dorian Gray réalise que sa propre beauté se dissipe, contrairement à son image sur le tableau. C'est alors qu'il exprime le vœu que ce portrait porte les marques du temps à sa place, et que son propre visage puisse rester jeune et beau à tout jamais. Après avoir rompu violemment avec Sibyl Vane, une jeune et belle actrice avec qui il s'était fiancé, Dorian Gray découvre que quelque chose d'étrange est apparu sur son portrait, au niveau du visage : la cruauté dont il fit preuve envers la jeune actrice s'était inscrite sur le sourire du portrait. Ainsi, son vœu s'était exaucé. Dorian Gray poursuit alors petit à petit une vie de débauche, mais, malgré tout, ni le temps, ni ses péchés ne semblent altérer ses traits angéliques. Ceux du portrait, qu'il a pris soin d'enfermer dans une pièce de sa demeure, portent les marques de toutes ses fautes.

Dès sa première publication dans le *Lippincott's Magazine*, *Le Portrait de Dorian Gray* divisa les critiques littéraires. La *Royal Cornwall Gazette* décrivit le roman comme « une des productions les plus brillantes et remarquables de l'année »,[18] tandis que la *St. James's Gazette* publia, le 24 juin 1890, une critique véhémente de l'ouvrage de Wilde :

> Téophile Gautier aurait pu faire [de l'intrigue] quelque chose de romantique, de ravissant, de beau. M. Stevenson aurait pu en faire quelque chose de convainquant, d'humoristique, de pathétique. M. Anstey aurait pu en faire quelque chose d'hilarant. Mais cette intrigue a été réservée pour M. Oscar Wilde, afin qu'il en fasse quelque chose d'ennuyeux et de mauvais.[19]

La gazette alla même jusqu'à comparer *Le Portrait de Dorian Gray* et « The Maiden Tribute of Modern Babylon » de W. T. Stead, avançant que ces textes abordaient tous deux des sujets « dégoûtants ».[20] Selon Ed Cohen, qui, dans « Writing Gone Wilde: Homoerotic Desire in the Closet of Representation » s'appuie sur les ouvrages de Regenia Gagnier et de Stuart Mason,[21] les critiques négatives du *Portrait de Dorian Gray* employaient souvent les termes suivants : « contre nature », « impur », « pervers », « vicieux », etc.[22] Il s'agit là du même vocabulaire employé par les journalistes dans le cadre des scandales sexuels liés à l'homosexualité masculine. *Le Portrait de Dorian Gray* fut utilisé en 1895 comme preuve de l'homosexualité, ou du moins, de la perversité du dramaturge lors du premier des trois procès d'Oscar Wilde. Edward Carson, l'avocat de la défense,

18 « it is one of the most brilliant and remarkable production of the year », « Literary Notes », *Royal Cornwall Gazette*, 3 juillet 1890, p. 6.

19 « Téophile Gautier could have made it romantic, entrancing, beautiful. Mr. Stevenson could have made it convincing, humorous, pathetic. Mr. Anstey could have made it screamingly funny. It has been reserved for Mr. Oscar Wilde to make it dull and nasty. », « A Study in Puppydom », *St. James's Gazette*, 24 juin 1890, p. 3.

20 *Ibid.*, p. 4.

21 Regina Gagnier, *Idylls of the Marketplace. Oscar Wilde and the Victorian Public*, Stanford, Stanford University Press, 1986 ; Stuart Mason, *Oscar Wilde. Art and Morality*, New York, Haskell, 1971.

22 « unnatural », « unclean », « perverted », « vicious », Ed Cohen, « Writing Gone Wilde: Homoerotic Desire in the Closet of Representation », in Jonathan Freedman, *Oscar Wilde: A Collection of Critical Essays*, Upper Saddle River, Prentice-Hall, 1998, pp. 158-177, p. 161.

cita quelques passages lors du contre-interrogatoire, qui était divisé en deux parties : une partie littéraire et une partie factuelle. Pourtant, le roman d'Oscar Wilde ne présente aucun rapprochement sexuel entre deux hommes. Il ne fut pas non plus l'objet de censure à ses publications en 1890 et en 1891. Pourquoi, dans ce cas, Edward Carson utilisa-t-il les écrits de Wilde (*Phrases and Philosophies for the Use of the Young* et *Le Portrait de Dorian Gray*) contre lui ?

La thématique de la beauté et de l'esthétisme est bien sûre centrale dans le roman de Wilde. Elaine Showalter décrit le roman comme « une sorte de Bible pour les hommes homosexuels, qui inspirait un culte particulier sur les façons de s'habiller et de parler ».[23] Selon Ed Cohen, les trois personnages principaux du *Portrait de Dorian Gray* (Dorian Gray, Lord Henry Wotten et Basil Hallward) renient les valeurs masculines de l'époque victorienne (« industrie, sérieux, moralité ») en faveur de l'amour de l'esthétisme et du plaisir.[24] Ces dandys n'ont en effet pas de famille (Lord Henry avoue être marié, mais ne fréquente sa femme que très peu), et vivent dans l'oisiveté et l'opulence. Selon la définition de la masculinité comme statut social mise en avant par Sean Brady, les personnages du roman d'Oscar Wilde ne pouvaient pas être considérés par le lectorat victorien comme masculins. Cette quête de beauté et de plaisir fut exprimée par Wilde lui-même, lors du procès pour diffamation. Le dramaturge soutint que la moralité ou l'immoralité étaient des critères non applicables au jugement d'un livre. Selon Wilde, un livre pouvait être jugé seulement s'il était bien ou mal écrit. Un livre bien écrit devait « produire un sentiment de beauté, qui est le sentiment le plus élevé qu'un être humain peut atteindre. Si le livre était mal écrit, il produirait un sentiment de dégoût ».[25]

Ce qu'Edward Carson reprocha au roman, fut sans doute l'attirance que Basil Hallward éprouve pour Dorian Gray. Il cita durant le procès un passage dans lequel le peintre exprime ses sentiments :

> Dorian, dès l'instant où je t'ai rencontré, ta personnalité a exercé sur moi une influence absolument extraordinaire. J'ai été dominé par toi, dans mon âme, dans mon cerveau, dans mon énergie. […] Je t'ai adoré. Dès que tu t'entretenais avec quelqu'un, j'en devenais jaloux. Je te voulais tout entier pour toi. Je n'étais heureux qu'en ta compagnie.[26]

---

23 « a kind of bible for male homosexuals, inspiring a particular cult fo behavioural dress and speech. » Elaine Showalter, *Sexual Anarchy. Gender and Culture at the Fin de Siècle*, New York, Viking Penguin, 1990, p. 176.

24 « it portrays a sphere of art and leisure […] in which traditional male values (industry, earnestness, morality) are abjured in favour of the aesthetic », Ed Cohen, « Writing Gone Wilde », *op. cit.*, p. 167.

25 A well written book must « produce a sense of beauty, which is the highest sense of which a human being can be capable. If it were badly written, it would produce a sense of disgust. » cité dans Douglas O. Linder, « Transcript of the Libel Trial Prosecuted by Oscar Wilde (April 3-5, 1895) », *op. cit*.

26 Oscar Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1996, (Traduit de l'anglais par Jean Gattégno) (Bibliothèque de la Pléiade), p. 458. Il semble important de noter que les extraits cités par Edward Carson sont issus de la première édition du *Portrait de Dorian Gray*, parue en 1890 dans le *Lippincott's Magazine*. L'édition de 1891, sous forme de livre, fut corrigée et augmentée par Oscar Wilde. Puisqu'il est difficile de trouver une traduction française de l'édition de 1890, nous avons opté pour une traduction de l'édition de 1891. Une phrase

Ici, ce qui devient suspect dans les écrits de Wilde n'est pas tant un contact physique et sexuel entre deux hommes, mais bien le sentiment amoureux exprimé par Hallward, qui n'est pas sans rappeler ce que Carpenter et Symonds appellent « l'amour uraniste ». Comme pour cet « amour uraniste », l'attirance qu'éprouve Basil Hallward pour Dorian Gray est sublimée : il ne s'agit pas d'attirance purement physique, sexuelle, mais quelque chose que Wilde qualifie d'artistique. Cette attirance réside, néanmoins, dans le corps masculin de Dorian Gray.

Carson cita un autre passage du roman, dans lequel Hallward découvre avec stupéfaction les mœurs dépravées de sa muse :

> Staveley eut une moue dédaigneuse et déclara que tu avais peut-être en matière d'art les goûts les plus raffinés du monde, mais que tu étais un homme tel qu'aucune jeune fille pure ne devait être autorisée à te connaître, et aucune femme chaste à s'asseoir dans la même pièce que toi. Je lui rappelai que j'étais un de tes amis, et lui demandai ce qu'il voulait dire par là. Il me le dit. Il me le dit tout à trac devant tout le monde. Ce fut atroce ! Pourquoi ton amitié est-elle fatale aux jeunes gens ?[27]

Cette amitié entre Dorian Gray et les jeunes hommes évoqués par Basil Hallward résonne tragiquement avec ce qui fut révélé lors du procès pénal, à savoir, les relations que Wilde entretenait avec de jeunes hommes de la classe ouvrière. Ce passage révèle l'aspect plus licencieux du désir homosexuel exprimé par Wilde. Une contradiction réside entre ces deux extraits : le désir homosexuel masculin exprimé par Wilde se veut artistique, esthétique. Cependant, ce désir peut également avoir des effets néfastes, qui s'expriment dans la chair des amants de Gray : on apprend par la suite que l'un des jeunes hommes auxquels Hallward fait allusion s'est suicidé suite à son amitié avec Gray. De la même manière, Elaine Showalter souligne que certains détails révélés lors des procès pénaux (les taches retrouvées sur les draps de la chambre dans laquelle Wilde et l'un de ses amants avaient passé la nuit) ôtèrent au désir homosexuel masculin son aspect esthétique.[28]

Bien entendu, les extraits seuls du *Portrait de Dorian Gray* n'auraient pas suffit à accuser Oscar Wilde d'outrage à la pudeur. Lors du premier procès pénal, on fit témoigner les jeunes hommes avec qui le dramaturge avait eu des aventures. Si Wilde semblait à l'aise, voire même

---

de l'extrait cité par Carson, qui n'apparait pas dans la réédition de 1891, retint tout de même notre attention : « It is quite true that I have worshipped you with far more romance of feeling than a man usually gives to a friend. » Cette phrase, qui confirme les sentiments amoureux qu'éprouve Hallward à l'encontre de Gray, explique peut-être pourquoi Carson choisit la première édition du roman plutôt que la seconde.

27 *Ibid*., p. 492. Dans l'édition de 1890, c'est le nom de Cawdor qui apparaît à la place de Staveley. La traduction de Jean Gattégno, par le groupe nominal « jeunes gens », ne révèle pas l'aspect homosocial des amitiés de Gray. Pourtant, il s'agit bien de jeunes hommes dont Hallward fait allusion : « Why is your friendship so fateful to young men? »

28 Elaine Showalter, *Sexual Anarchy*, *op. cit*., p. 177.

moqueur à l'égard d'Edward Carson, lors du procès pour diffamation,[29] son attitude changea du tout au tout lorsque l'avocat évoqua les noms des jeunes conquêtes du dramaturge.

B. L'affaire Oscar Wilde

1) Le déroulement des procès pénaux

L'attitude désinvolte d'Oscar Wilde au début du procès pour diffamation cessa dès lors qu'Edward Carson mentionna les amitiés du dramaturge, et présenta au jury les cadeaux offerts par Wilde à ses jeunes conquêtes. Lors de la seconde partie du contre-interrogatoire (la partie factuelle), Carson nomma un certain Walter Graigner, un domestique d'une maison de High Street à Oxford, où Lord Alfred Douglas avait pris séjour. L'avocat demanda à Wilde s'il avait déjà embrassé Graigner, ce à quoi le dramaturge répondit : « Mon Dieu, non ! C'était un jeune homme particulièrement banal. Il était, malheureusement, extrêmement laid. Je le plaignais pour cela ».[30] Après cela, Carson demanda à plusieurs reprises pourquoi le dramaturge avait mentionné la laideur de Graigner, mais Wilde ne parvint pas à formuler d'explication convaincante. Durant le plaidoyer pour la défense de Queensberry, Edward Carson révéla au jury qu'il ferait témoigner les jeunes hommes qu'il avait mentionnés lors de son contre-interrogatoire, et que Wilde avait prétendument fréquentés. Face à ce retournement de situation, et pour éviter que les conquêtes de Wilde soient amenées à témoigner, Edward Clarke, avec l'accord de son client, retira la plainte et proposa que le jury innocente Queensberry, en insistant cependant sur le mot « *posing* » : en d'autres termes, la défense de Wilde préférait voir son client en « poseur sodomite » plutôt que d'avouer qu'il en était réellement un. Cependant, à la fin du procès, Edward Carson avait déjà fait parvenir au procureur général les déclarations écrites des témoins qu'il voulait faire intervenir au tribunal. Après quoi, un mandat d'arrêt fut délivré, et Oscar Wilde et Alfred Taylor, l'homme qui lui procurait les jeunes garçons, furent arrêtés le soir du 5 avril 1895.[31]

Le premier procès pénal, qui constitua le deuxième procès de l'affaire, se déroula entre le vendredi 26 avril et le mercredi 1er mai 1895. Wilde fut inculpé de vingt-cinq chefs d'accusation :

29 N'oublions pas que Wilde était le plaignant, et que la plupart des procès pour diffamation se terminaient par une condamnation du prévenu.

30 « Oh, dear no. He was a peculiarly plain boy. He was, unfortunately, extremely ugly. I pitied him for it. » cité dans Douglas O. Linder, « Transcript of the Libel Trial Prosecuted by Oscar Wilde (April 3-5,1895) », *Famous Trials*, http://www.famous-trials.com/wilde/330-libel, consulté le 9 mars 2018.

31 Douglas Linder, « The Trials of Oscar Wilde: An Account » , *Famous Trials*, http://www.famous-trials.com/wilde/327-home, consulté le 20 mai 2019.

vingt-deux pour outrage à la pudeur, et trois pour tentative d'outrage à la pudeur.[32] En plus de ces vingt-cinq chefs d'accusation, Alfred Taylor fut accusé d'avoir commis l'acte de sodomie avec les frères Parker (Charles et William).[33] Les deux prévenus furent jugés conjointement. Les supposées conquêtes de Wilde (Charles Parker, William Parker, Alfred Wood, Frederick Atkins, Sidney Mavor et Edward Shelley) ainsi que trois employés du Savoy Hotel (masseur, femme de chambre, et femme de ménage) furent amenés à témoigner lors du premier procès pénal. De toutes les supposées conquêtes de Wilde qui témoignèrent lors de ce procès, Edward Shelley était le seul à ne pas faire partie de l'entourage de Taylor. Toutefois, son tempérament nerveux permit à Edward Clarke de le faire passer pour une personne instable. Seule l'intervention de son employeur, qui corrobora ses dires, réussit à sauver le témoignage du jeune homme.[34]

Le mardi 30 avril, Wilde subit le contre-interrogatoire de Charles F. Gill. L'avocat général l'interrogea sur un poème écrit par Alfred Douglas intitulé « Deux amours », dans lequel figure la fameuse expression « l'Amour qui n'ose pas dire son nom ». Alors que Charles Gill demanda à Wilde le sens de cette expression, le dramaturge répondit en ces termes :

> « L'Amour qui n'ose pas dire son nom », en ces temps, est une affection si exceptionnelle qu'un homme mûr porte à l'encontre d'un homme plus jeune, qui existait entre David et Jonathan, dont Platon fit la base même de sa philosophie, et que vous trouverez dans les vers de Michel-Ange et de Shakespeare. C'est cette affection si profonde et spirituelle qu'elle est pure et parfaite. Elle dicte et imprègne les grandes œuvres d'art, comme celles de Shakespeare et de Michel-Ange, ou comme ces deux lettres qui sont les miennes, telles qu'elles sont écrites. À notre époque, cette affection est incomprise, si bien que l'on pourrait la qualifier d'« Amour qui n'ose pas dire son nom », et, en raison de cela, je me trouve ici aujourd'hui. C'est quelque chose de beau et de raffiné, la forme d'affection la plus noble. Il n'y a rien de contre-nature à cela. C'est quelque chose d'intellectuel, qui existe à maintes reprises entre un homme mûr et un homme plus jeune lorsque le premier dispose de l'intelligence, et le second jouit de toute la joie, l'espoir et l'éclat de la vie qui se tient devant lui. Le monde ne comprend pas que cela devrait être ainsi. Il se rit de cette affection, et parfois, cloue quelqu'un au pilori pour cela.[35]

32 Michael Foldy, *The Trials of Oscar Wilde. Deviance, Morality, and Late Victorian Society*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1997, p. 31.

33 *Ibid.*, p. 32.

34 *Ibid.*, p. 34.

35 « "The Love that dare not speak its name" in this century is such a great affection of an elder for a younger man as there was between David and Jonathan, such as Plato made the very basis of his philosophy, and such as you find in the sonnets of Michelangelo and Shakespeare. It is that deep, spiritual affection that is as pure as it is perfect. It dictates and pervades great works of art like those of Shakespeare and Michelangelo, and those two letters of mine, such as they are. It is in this century misunderstood, so much misunderstood that it may be described as the "Love that dear not speak its name," and on account of it I am placed where I am now. It is beautiful, it is fine, it is the noblest form of affection. There is nothing unnatural about it. It is intellectual, and it repeatedly exists between an elder and a younger man, when the elder man has intellect, and the younger man has all the joy, hope and glamour of life before him. That it should be so the world does not understand. The world mocks at it and sometimes puts one in the pillory for it. » cité dans Douglas O. Linder, « The Criminal Trials of Oscar Wilde: Transcript Excerpts. The First Criminal Trial (April 26 to May 1, 1895) », *Famous Trials*, http://www.famous-trials.com/wilde/318-first, consulté le 9 mars 2018.

Selon Douglas O. Linder, cette prise de parole fut l'instant le plus mémorable du procès.[36] Cette réponse de Wilde créa du désordre dans l'audience, qui se mit à applaudir ou à siffler. Encore une fois, la description que Wilde fait du désir homosexuel masculin s'apparente à « l'amour uraniste » décrit dans les essais de John Symonds et d'Edward Carpenter : un lien fort entre deux hommes, sublimé, dénué de toute attirance charnelle. Contrairement à Symonds et Carpenter, cependant, Wilde fait de la différence d'âge un facteur essentiel de cette « affection ». Il insiste dans sa description sur la complémentarité de « l'intelligence » de l'homme mûr, et de « la joie, l'espoir et l'éclat » de l'homme jeune. Sans doute cette envolée lyrique fut-elle inspirée par l'amour que le dramaturge éprouvait alors encore pour Lord Alfred Douglas.

Durant le récapitulatif, le juge, Arthur Charles, prit la défense des prévenus. Il déclara que le verdict du procès pour diffamation ne devait en aucun cas influencer les membres du jury quant à leur décision. Il considéra les citations des poèmes d'Alfred Douglas comme non pertinentes.[37] Enfin, il insista sur les origines sociales de Wilde et de Taylor, avançant qu'il était impossible pour des personnes de cette stature sociale et intellectuelle de s'être comportés ainsi.[38]

À l'issue de ce premier procès pénal, le jury dut déterminer si Wilde avait commis des actes d'outrage à la pudeur avec Charles Parker, Edward Shelley, Alfred Wood et un ou plusieurs hommes au Savoy Hotel, si Taylor avait obtenu ou essayé d'obtenir la perpétration de ces actes, si Wilde et Taylor, ou l'un des deux, essayèrent d'obtenir d'Atkins la perpétration d'actes d'outrage à la pudeur, et si Taylor avait commis des actes indécents avec Charles Parker ou William Parker.[39] Les jurés déclarèrent les prévenus non coupables quant aux accusations concernant Atkins, mais ne purent se mettre d'accord quant aux autres accusations.[40] Ainsi, les magistrats décidèrent de juger Wilde et Taylor une seconde fois.

Le deuxième procès pénal eut lieu entre le lundi 20 et le samedi 25 mai 1895. Foldy et Linder s'accordent à dire que le déroulement du troisième procès de l'affaire ne différa pas tellement du deuxième.[41] Les mêmes personnes comparurent à la barre des témoins, et leurs témoignages, ainsi que la défense de Clarke, étaient de la même teneur. Foldy relève cependant trois différences

36 Douglas Linder, « The Trials of Oscar Wilde: An Account », *op. cit.*

37 Michael Foldy, *The Trials of Oscar Wilde*, *op. cit*., p. 37.

38 *Ibid.*, p. 38.

39 « the jury was instructed to consider the evidence and to find the defendants innocent or guilty in regard to four questions: Did Wilde commit indecent acts with Edward Shelley, and Alfred Wood and with a person or persons unknown at the Savoy Hotel or with Charles Parker? Did Taylor procure or attempt to procure the commission of these acts? Did Wilde and Taylor together, or either one of them individually, attempt to get Atkins to commit indecencies? Did Taylor commit indecent acts with Charles Parker or William Parker? », *Ibid.*, pp. 38-39.

40 *Ibid.* p. 39.

41 *Ibid.* ; Douglas Linder, « The Trials of Oscar Wilde: An Account », *op. cit.*

majeures, qui jouèrent sans doute en la défaveur de Wilde : l'avocat général Charles Gill fut remplacé par Sir Frank Lockwood, le juge Arthur Charles (qui, lors du premier procès, avait exprimé sa sympathie envers les prévenus) fut remplacé par le plus sévère Sir Alfred Wills, et Wilde et Taylor furent jugés séparément.[42] Taylor fut jugé coupable en premier, ce qui ne manqua pas d'influencer les jurés tout au long du procès de Wilde, qui se tint entre le 22 et le 25 mai. [43] Cette fois-ci, Wilde fut accusé de seulement huit chefs d'accusation (contre vingt-cinq lors du premier procès pénal).

Le 25 mai 1895, Oscar Wilde fut décrété coupable sur sept chefs d'accusations. Taylor et Wilde furent condamnés à la peine maximale, soit deux ans de travaux forcés. Lors de la prononciation de la sentence, le juge Wills fut extrêmement sévère :

> Oscar Wilde et Alfred Taylor, le crime dont vous avez été reconnus coupables est si abject que l'on doit se forcer de ne pas décrire, avec des mots que je ne préfère pas employer, les sentiments qui doivent s'élever dans le cœur de tout homme d'honneur ayant entendu les détails de ces deux horribles procès.[44]

Michael Foldy rappelle que le dernier jour du procès, le 25 mai 1895, Wilde et Taylor furent condamnés dans un contexte de « ferveur patriotique », alors que les Britanniques célébraient l'anniversaire de la Reine,[45] comme si cette date marquait symboliquement la victoire des institutions britanniques sur le désir homosexuel masculin.

2) Les réactions politiques

Douglas O. Linder et Michael Foldy affirment que le gouvernement Liberal de Rosebery eut son mot à dire quant à l'issue des procès d'Oscar Wilde. Dans une lettre du 1er juin 1895 adressée *La Revue Blanche*, Alfred Douglas révéla que l'on menaçait certains membres du gouvernement de Rosebery de divulguer leur homosexualité au grand jour, ce qui aurait compromis la réussite du parti Libéral aux élections générales d'août 1895, d'où l'importance, selon Douglas, de condamner Wilde coûte que coûte.[46] Des rumeurs voulaient que le Premier ministre, Archibald Primrose, comte de Rosebery, eût eu une liaison, lorsqu'il était encore ministre des Affaires étrangères, avec le fils

42 Michael Foldy, *The Trials of Oscar Wilde*, op. cit., p. 39.

43 *Ibid.*, p. 41.

44 « Oscar Wilde and Alfred Taylor, the crime of which you have been convicted is so bad that one had to put stern restraint upon one's self to prevent one's self from describing, in language which I would rather not use, the sentiments which must rise in the breast of every man of honour who has heard the details of these two horrible trials. » cité dans Douglas O. Linder, « The Criminal Trials of Oscar Wilde: Transcript Excerpts. The Second Criminal Trial (May 20 to May 26, 1895) » , *Famous Trials*, http://www.famous-trials.com/wilde/328-second, consulté le 9 mars 2018.

45 « In one final bit of irony, the last day of the trial, Saturday, May 25, was the Queen's birthday, and thus the air was full of patriotic fervour as Wilde was being denounced by Justice Wills. » Michael Foldy, *The Trials of Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 45.

46 Michael Foldy, *The Trials of Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 22.

aîné du marquis de Queensberry, Francis Douglas. Après la mort supposée accidentelle de son fils en 1894,[47] le marquis de Queensberry aurait également menacé le Premier ministre de révéler cette liaison au grand jour.[48] C'est également à ce moment que Queensberry commença à importuner et menacer Wilde. Linder et Foldy soulignent également que la santé du Premier ministre se dégrada au mois de février 1895 (c'est-à-dire au moment où Queensberry commença à importuner Wilde), et ce jusqu'à fin mai 1895. Pendant trois mois et demi, le Premier ministre souffrit d'insomnie, de dépression, d'anxiété et de problèmes digestifs,[49] comme s'il avait somatisé son angoisse quant à l'issue des procès de Wilde. Selon Foldy, les choix de Sir Frank Lockwood comme avocat général et de Sir Alfred Wills comme juge pour le deuxième procès pénal sont à interpréter comme des signes « que la Couronne comptait faire en sorte que Wilde soit reconnu coupable ».[50] L'influence de Queensberry durant le deuxième procès se fit ressentir lorsqu'Alfred Wills refusa à plusieurs reprises que l'on mentionne le nom d'Alfred Douglas : le jeune homme ne fut jamais appelé à témoigner au cours des procès.[51]

La retentissante affaire Oscar Wilde causa beaucoup d'agitation en Grande-Bretagne. Six ans après le scandale de Cleveland Street, les procès du dramaturge placèrent une nouvelle fois la question de l'homosexualité masculine au cœur du débat public. Les témoignages et les preuves mis en lumière lors des trois procès choquèrent les auditeurs, et dépeignaient pour la première fois en détails, parfois très crus, une sexualité entre hommes. Six ans auparavant, cette homosexualité masculine, bien qu'au centre du scandale de Cleveland Street, avait été camouflée tant bien que mal. On savait alors que des « agissements pervers » entre hommes avaient eu lieu au 19 Cleveland Street, à Londres, et que parmi les clients de cette maison close se trouvaient des aristocrates et des personnes haut placées, mais c'était tout. En juin 1895, les procès d'Oscar Wilde avaient non seulement révélé une nouvelle fois l'existence d'une sexualité entre hommes en Grande-Bretagne, mais les témoignages avaient également décrit, expliqué, et montré cette sexualité.

En mars 1896, soit presque un an après le début des procès de Wilde, les membres de la Chambre des Lords débattirent sur un nouveau projet de loi, la Publication of Indecent Evidence

47 Harris Douglas mourut officiellement de façon accidentelle lors d'une partie de chasse, mais l'on soupçonna à l'époque que le fils aîné de Queensberry se soit suicidé. Source : Douglas Linder, « The Trials of Oscar Wilde: An Account », *op. cit.* ; Michael Foldy, *The Trials of Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 22.

48 Douglas Linder, « The Trials of Oscar Wilde: An Account », *op. cit.*

49 Michael Foldy, *The Trials of Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 25.

50 « [Lockwood's] assignment to the case *was* a clear signal that the Crown was serious about convicting Wilde. » *Ibid.,* p. 39. Foldy fait référence à la Couronne car c'est celle-ci qui poursuivit Wilde en justice, comme pour n'importe quel procès pénal. Le nom officiel des procès pénaux d'Oscar Wilde était *Regina v. Wilde*, tandis que le premier procès s'appelait *Wilde v. Queensberry*.

51 *Ibid.*, p. 46.

Bill. Proposé par le lord chancelier, Lord Halsbury, ce projet de loi visait à interdire la publication dans la presse de preuves ou de témoignages issus d'une enquête ou d'un procès pour délit ou crime homosexuel. Lord Halsbury avança que cette loi serait d'utilité publique, puisqu'elle satisferait les journaux, qui ne seraient plus obligés de couvrir des cas de crimes homosexuels, et soulagerait les pères de famille, qui étaient alors « forcés d'appliquer un *index expurgatorius* à la table du petit-déjeuner ».[52] Si la proposition fut appuyée par le Premier ministre, le conservateur Lord Salisbury, une partie des lords s'opposaient à la Publication of Indecent Evidence Bill en ce qu'elle entravait à la liberté de la presse. Lord Russell of Killowen indiqua que « tout le monde estimait que les publications indécentes devraient être arrêtées, et une sanction acceptable infligée »,[53] mais il ajouta que « tout écrivain, qu'il soit ou non journaliste, devrait pouvoir écrire ou publier ce que bon lui semble sans sanction préalable, tout en assumant les conséquences, qu'elles soient civiles ou pénales, que la loi attribuerait à ce qu'il a fait », et que ceci était pour lui la liberté de la presse.[54] Lord Russell of Killowen, et d'autres lords, soulignèrent qu'il était déjà illégal de publier des écrits indécents, conformément à l'Obscene Publications Act. Lord Rosebery, quant à lui, insista sur l'inutilité de ce projet de loi. Il demanda à la Chambre si « le mal [est] aussi prégnant que ce que l'on dit ». Le leader du parti Libéral affirma que « le nombre de témoignages indécents publiés dans les journaux à grande diffusion est extrêmement faible et sa quantité, décroissante ». Ainsi, aux yeux de Rosebery, la Chambre des Lords était « sur le point de légiférer à propos d'une partie, d'un fragment d'un mal qui n'est même pas considérable et qui tend à s'amoindrir de jour en jour ».[55] Selon Sean Brady, ce fut alors la première fois en Grande-Bretagne que l'on s'interrogea publiquement sur la prévalence d'une sexualité entre hommes. Pour l'auteur de *Masculinity and Male Homosexuality*, ce débat exprimait « la peur profonde de suggérer que le sexe entre hommes était un phénomène fréquent en Grande-Bretagne »,[56] si bien que les lords étaient prêts à entraver la

52 « He believed many fathers of families, who had to apply an *index expurgatorius* at the breakfast table, would be grateful to their Lordships if they passed this Bill and mitigated the indecency to which publication was given in some newspapers. » Publication of Indecent Evidence Bill, House of Lords Debates, 20 March 1896, vol. 38, cc1434-1451, Hansard, https://api.parliament.uk/historic-hansard/lords/1896/mar/20/publication-of-indecent-evidence-bill-hl, consulté le 20 mai 2018, c1436.

53 « Everyone felt that indecent publications should be stopped and adequate punishment inflicted. » *Ibid.*, c1437.

54 « Any writer, whether of the Press or not, might write and publish what he pleased without previous sanction, taking the consequences, be they civil or criminal, which the law annexed to what he did. That was what was called the liberty of the press […] » *Ibid.*, c1438.

55 « The first point is this—is the evil as great as it has been asserted to be? » ; « as a matter of fact, is it not within the knowledge of your Lordships that the amount of indecent evidence that is published in newspapers of large circulation is extremely small and a diminishing quantity? » ; « You are going to legislate with respect to a corner, a fragment of an evil which is not itself great and which has a tendency to become less and less every day. » *Ibid.*, c1446.

56 « This unique debate articulated, for the first time in a public arena, the deep fear of suggesting that sex between men was a prevalent phenomenon in Britain. » Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, op. cit., p. 43.

liberté de la presse. Le Premier ministre Salisbury estimait que la publication des détails des affaires liées à l'homosexualité incitait à « l'imitation du crime par d'autres personnes ».[57] Néanmoins, pour les raisons soulevées par une partie des lords, à savoir, la question de l'entrave à la liberté de la presse, mais aussi en raison du pouvoir que cette loi accorderait aux juges, qui décideraient le degrés d'obscénité de tel ou tel témoignage, la Publication of Indecent Evidence Bill demeura à l'état de projet.

Brady affirme que ce furent « les vives réactions des journaux causées par les procès d'Oscar Wilde en 1895 » qui amenèrent Lord Halsbury à légiférer.[58] Le 14 avril 1895, dans un article qui résumait l'issue du premier procès de l'affaire et l'arrestation de Wilde, l e *Lloyd's Weekly Newspaper* citait un extrait du virulent *Telegraph*, qui déclarait en avoir « assez, et plus qu'assez, de M. Oscar Wilde ».[59] Pour le *Telegraph*,

> ce n'est pas seulement l'individu lui-même qui doit être considéré dans l'affaire. Le juste verdict doit inclure, en plus de [Wilde], la propension de son étrange carrière, la signification et l'influence de son enseignement, et ces arts superficiels et spécieux par lesquels lui et ses semblables ont essayé d'établir un culte dans notre monde, et même de créer de nouvelles écoles de littérature, de théâtre, et de la pensée sociale.[60]

Le journal établit un lien entre ce qu'il appelait « l'art extrafin », qu'il disait « [n'admettre] aucune obligation morale »,[61] et la supposée perversion de Wilde. Déjà alors, dans l'imaginaire collectif, la figure de Wilde comme esthète et artiste s'amalgamait avec celle du « pervers homosexuel ».

3) Oscar Wilde, ou la création de la figure de l'homosexuel du XXème siècle

En février 1897, soit presque deux ans après les procès, le *Reynold's Newspaper* rapporta qu'un homme nommé John Smith écopa d'une peine d'emprisonnement à perpétuité pour avoir commis l'acte de sodomie et autres actes d'outrage à la pudeur avec un jeune homme nommé Percy Brady. D'après les témoignages de ce dernier, avant de perpétrer ces actes, John Smith lui avait

57 « it is a well-ascertained fact that the publication of details in cases of that kind has a horrible, though undoubtedly direct, action in producing an imitation of the crime by other people. » Publication of Indecent Evidence Bill, *op. cit.*, c1445.

58 « The stimulus for Halsbury's Bill was undoubtedly the journalistic furore created by the trials of Oscar Wilde in 1895. » Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, op. cit., p. 148.

59 « We have had enough, and more than enough, of Mr. Oscar Wilde », cité dans « Queensberry Trial », *Lloyd's Weekly Newspaper*, 14 avril 1895, p. 15.

60 « But there is more than the individual himself to be considered in the matter. The just verdict must be held to include with [Wilde] the tendency of his peculiar career, the meaning and influence of his teaching, and all those shallow and specious arts by which he and his like have attempted to establish a cult in our midst, and even to set up new schools in literature, the drama, and social thoughts. » *Ibid.*

61 « The superfine "Art" which admits no moral duty », *Ibid.*

parlé d'Oscar Wilde.[62] Après 1895, le dramaturge devint synonyme d'homosexualité masculine. Son occurrence dans l'article n'apparaît pas tant comme un simple détail de l'affaire, mais comme un moyen détourné de signifier au lecteur de quels crimes John Smith était accusé. Les réactions aux procès de Wilde ne se limitèrent pas à une série d'articles journalistiques virulents, ou à des projets de loi visant à réprimer la corruption des mœurs en dépit de la liberté de la presse. Dans *Sexual Inversion*, Havelock Ellis revient sur l'effet que provoqua cette affaire chez ce qu'il appelle les « invertis ». Pour Ellis, il ne fait aucun doute que « la célébrité d'Oscar Wilde et la vaste publicité donnée aux événements de l'affaire dans les journaux a peut-être provoqué chez plusieurs invertis, qui jusque là étaient seulement vaguement conscients de leur anormalité, la conviction de leur perversion, et, aussi paradoxal que cela puisse paraître, a transmis davantage de courage à d'autres ».[63] L'influence que provoqua l'affaire Oscar Wilde est illustrée par le Cas n°XII, un homme âgé de 24 ans, principalement attiré par des garçons plus jeunes, de cinq ou six ans ses cadets. L'événement qui lui « ouvrit les yeux quant à la prévalence de l'homosexualité » fut l'affaire Oscar Wilde. Selon le Cas n°XII, « la publicité donnée à cette affaire a beaucoup contribué, si ce n'est à l'accroissement de l'homosexualité, en tout état de cause, à la rendre plus visible et démonstrative ».[64] Ellis suggéra, dans la conclusion de *Sexual Inversion*, que les procès de Wilde permirent de rendre les « invertis » davantage conscients de leur homosexualité, et de donner une définition plus claire de celle-ci.[65]

Bientôt, les penchants artistiques de Wilde, ainsi que ses attitudes et comportements efféminés devinrent synonymes d'homosexualité masculine. Selon Alan Sinfield, les procès provoquèrent « un changement majeur des perceptions de l'étendue de la passion homosexuelle ». C'est à ce moment, continue Sinfield, que « le point de rencontre, vaguement déconcertant, entre efféminement, loisir, oisiveté, immoralité, luxure, insouciance, décadence et esthétisme, dont Wilde était perçu, de différentes manières, comme un exemple, se transforma en une image brillante et précise. »[66]

62 « Corrupting the Youths of the Country. Penal Servitude for Life », *Reynolds's Newspaper*, 14 février 1897, p. 4.

63 « No doubt, the celebrity of Oscar Wilde and the universal publicity given to the facts of the case by the newspapers may have brought conviction of their perversion to many inverts who were before only vaguely conscious of their abnormality, and, paradoxical though it may seem, have imparted greater courage to others. » Havelock Ellis, *Sexual Inversion*, op. cit., p. 30.

64 « It was, however, the Oscar Wilde case which first opened his eyes to the wide prevalence of homosexuality, and he considers that the publicity of that case has done much, if not to increase homosexuality, at all events make it more conspicuous and outspoken. » *Ibid.*, p. 70.

65 « The Oscar Wilde trial, with its wide publicity, and the fundamental nature it suggested, appears to have generally contributed to give definiteness and self-consciousness to the manifestations of homosexuality », *Ibid.*, p. 212.

66 « the trials helped to produce a major shift in perceptions of the scope of same-sex passion. At that point, the entire, vaguely disconcerting nexus of effeminacy, leisure, idleness, immorality, luxury, insouciance, decadence and aestheticism, which Wilde was perceived, variously, as instantiating, was transformed into a brilliantly precise image. » *Ibid.*, p. 3.

L'auteur de *The Wilde Century* relate comment la mère de Colin Spencer fut horrifiée d'apprendre que son fils voulait apprendre la danse.[67] Sinfield rappelle que pour affirmer sa masculinité, et s'opposer à l'image de son père, Cyril Holland, le fils aîné de Wilde, rejoignit l'armée après ses études, et perdit la vie sur le champ de bataille en 1915.[68]

Selon Douglas O. Linder, les attitudes à l'égard de l'homosexualité masculine devinrent plus virulentes et hostiles après 1895.[69] John Potvin souligne dans « Vapour and Steam: The Victorian Turkish Bath, Homosocial Health and Bodies on Display » que les scandales des années 1890 affectèrent la façon dont les corps masculins étaient perçus, et rappelle qu'à partir des années 1890, les gravures de mode masculines ne représentaient plus de contact physique entre hommes.[70] Elaine Showalter va jusqu'à affirmer qu'une période de panique morale suivit les procès.[71] Cette période marqua en effet une sorte d'anxiété sociale, inhérente, selon Showalter, à toutes les fins de siècle : l'auteure de *Sexual Anarchy* compare la panique ressentie par les Britanniques à la fin du XIXème siècle, liée aux différents scandales sexuels, à la propagation des maladies vénériennes, et à la mise en lumière de l'homosexualité masculine, avec les angoisses de la fin du XXème siècle, provoquées, entre autres, par la crise du SIDA et les différents cas de pédophilie.[72] En 1894, Max Nordau décrivait la période fin de siècle en ces termes :

> Une période de l'histoire touche manifestement à son terme, et une autre s'annonce. Toutes les traditions sont traversées d'une déchirure, et demain ne semble pas vouloir se rattacher à aujourd'hui; ce qui existe chancelle et s'écroule, et on le laisse s'affaler parce qu'on en est las et que l'on ne croit pas à sa conservation digne d'un effort. Les idées qui jusqu'à présent ont dominé les esprits sont mortes ou expulsées comme des rois détrônés.[73]

En Grande-Bretagne, les valeurs victoriennes connaissaient une véritable crise. Dans *La Société anglaise du milieu du XIXème siècle à nos jours*, François Bédarida distingue deux phénomènes sociologiques venant bouleverser ces valeurs : une diminution des natalités, avec une augmentation de pratiques contraceptives telles que le coït interrompu, et une baisse de la foi religieuse.[74] En outre, l'hégémonie britannique reculait en Irlande et en Afrique, notamment au Soudan et en Afrique du Sud. Les Irlandais demandaient davantage d'autonomie, et les parlementaires ne

67 Alan Sinfield, *The Wilde Century*, *op. cit.*, p. 125.

68 *Ibid.*, p. 126. Après le scandale des procès de Wilde, sa femme Constance et ses deux enfants, Cyril et Vyvyan, s'exilèrent en Suisse, et changèrent de patronyme pour adopter le nom Holland.

69 Douglas Linder, « The Trials of Oscar Wilde: An Account », *op. cit.*

70 John Potvin, « Vapour and Steam: The Victorian Turkish Bath, Homosocial Health and Bodies on Display », *Journal of Design History*, 2005, vol. 18, no. 4, pp. 319-333, p. 330.

71 Elaine Showalter, *Sexual Anarchy*, *op. cit.*, p. 171.

72 *Ibid.*, p. 4.

73 Max Nordau, *Dégénérescence*, Tome 1, Paris, Félix Alcan, 1894 (Traduit de l'allemand par Auguste Dietrich), p. 11.

74 François Bédarida, *La société anglaise*, *op. cit.*, p. 156.

parvenaient pas à trouver de compromis quant à la question du Home Rule. Au Soudan, où la guerre des mahdistes fit rage de 1880 à 1899, les Britanniques connurent une vaste défaite en 1885.[75] En Afrique du Sud, les deux guerres des Boers éclatèrent en 1881 et en 1899.[76]

Durant les « *naughty nineties* », les procès de Wilde et le scandale de Cleveland Street firent suite à d'autres scandales sexuels que connut le pays dans les années 1880 : le scandale du Château de Dublin en 1884, le « Maiden Tribute of Modern Babylon » en 1885, et le scandale de Crawford et Dilke en 1885 et 1886.[77] Tout cela ne faisait que confirmer cette « crise des valeurs victoriennes ». Les britanniques vivaient alors dans l'angoisse que Londres ne devienne « l'opprobre de la civilisation moderne ».[78] Ce n'est pas un hasard si la capitale fut le théâtre de ces scandales : une

75 Le Soudan, dépendance Égyptienne depuis les années 1820, connut une rébellion populaire menée par le Mahdi (sauveur, en arabe) au début des années 1880. Les fidèles du Mahdi protestaient contre la mauvaise administration du pays par les Égyptiens. Face à la menace que représentaient les mahdistes, la Grande-Bretagne (qui administrait l'Égypte depuis 1882) envoya ses troupes, menées par le général Gordon, au Soudan en 1883 afin d'évacuer la population. Au lieu de rentrer en Égypte, le général essaya de vaincre les mahdistes, mais avec peu de moyens : le gouvernement de Gladstone avait refusé à plusieurs reprises de lui envoyer du renfort. Entre mars 1884 et janvier 1885, les mahdistes tentèrent d'assiéger la capitale du Soudan, Khartoum. Le 25 janvier 1885, les troupes mahdistes, composées de 50 000 hommes, prirent la ville et massacrèrent les forces britanniques, dont le général Gordon, qui fut décapité. Deux jours plus tard, les renforts britanniques arrivèrent à Khartoum. En juin 1885, le Mahdi expira suite à une maladie. Ce fut son fils, Abd Allah, qui le succéda et qui mena les troupes lors de la bataille d'Omdurman en 1898, durant laquelle les forces mahdistes furent vaincues par les forces Anglo-Égyptiennes. Sources : Kate Lohnes, « Siege of Khartoum », *Encyclopædia Britannica*, https://www.britannica.com/event/Siege-of-Khartoum#ref1258790, consulté le 6 juin 2019 ; Richard Leslie Hill, « Al-Mahdi », *Encyclopædia Britannica*, https://www.britannica.com/biography/al-Mahdi-Sudanese-religious-leader#ref4464, consulté le 6 juin 2019 ; Tony Bunting, « Battle of Omdurman », *Encyclopædia Britannica*, https://www.britannica.com/event/Battle-of-Omdurman, consulté le 6 juin 2019.

76 En 1877, la Grande-Bretagne annexa les républiques boers (composées de l'État Libre d'Orange et de la République du Transvaal) situées en actuelle Afrique du Sud. Ces républiques étaient alors habitées par les descendants des colons Néerlandais, appelés « *boers* » (paysans, en néerlandais) qui, dans les années 1830 et 1840, quittèrent la colonie du Cape afin de conquérir de nouvelles terres et de s'affranchir de l'hégémonie britannique. En 1880, la Première guerre des boers éclata à la suite de l'annexion des républiques boers par la Grande-Bretagne. Dans le but d'affamer la colonie du Cape, les commandos boers assiégèrent les garnisons de plusieurs villes de la colonie. La Première guerre des boers prit fin en mars 1881, après que les britanniques endurèrent de nombreuses pertes. En février 1884, ces derniers accordèrent l'indépendance à la République de Transvaal, mais, en 1886, des mines d'or y furent découvertes, ce qui menaça la suprématie de l'empire britannique dans le sud de l'Afrique. En 1899, la Seconde guerre des boers éclata après que les britanniques refusèrent l'ultimatum de la République de Transvaal. Ce deuxième conflit opposa les deux républiques boers aux forces britanniques, renforcées par quelques soldats canadiens, australiens, et néo-zélandais. La Seconde guerre des boers s'acheva en 1902 sur une victoire de la Grande-Bretagne, et la disparition des républiques boers. Source : Fransjohan Pretorius, « The Boer Wars », BBC, https://www.bbc.co.uk/history/british/victorians/boer_wars_01.shtml, consulté le 6 juin 2019.

77 Le nom de Sir Charles Dilke, alors membre du parti Libéral et président du Local Government Board, se retrouva entaché à la suite du divorce de Donald et Virginia Crawford en juillet 1885. Le mari accusa son épouse d'avoir eu une relation avec Charles Dilke, ce que Virginia Crawford avoua. Charles Dilke, de son côté, ne nia pas non plus les faits. En réalité, Dilke et Crawford n'eurent pas de liaison. Il s'avéra toutefois, lors de réouverture de l'affaire en 1886, que le politicien eu une relation avec la mère de Virginia Crawford. Après ce scandale, la carrière politique de Charles Dilke, que certains voyaient déjà au poste de Premier ministre, s'effondra. Sources : Christopher Howse, « Sacred Mysteries: Finding a life after a sex scandal », *The Telegraph*, https://www.telegraph.co.uk/comment/columnists/christopherhowse/4213020/Sacred-Mysteries-Finding-a-life-after-a-sex-scandal.html, consulté le 29 mai 2019 ; Brian Cathcart, « Three-in-a-bed stories », *The Independent*, https://www.independent.co.uk/voices/three-in-a-bed-stories-1615951.html, consulté le 29 mai 2019.

78 « there are certain foul crime that we could not tolerate, unless London is to be regarded as the opprobrium of modern civilisation. » *The North London Press*, 16 novembre 1889, cité dans « Alleged Scandals in the West End »,

subculture homosexuelle y était prégnante, notamment dans les lieux et les quartiers où Wilde rencontrait et fréquentait ses jeunes amants.

C. La subculture homosexuelle dans les zones urbaines britanniques

1) L'espace public comme lieu de rencontre

En 1892, dans un poème intitulé « Your City Cousins », John Gambril Nicholson dressait la liste des types de garçons de classe ouvrière — objets de fantasme pour le narrateur — que l'on pouvait alors croiser dans les rues de Londres :

As I go down the street
A hundred boys a day I meet,
And gazing from my window high
I like to watch them passing by.

I like the boy that earns his bread;
The boy that holds my horse's head,
The boy that tidies up the bar,
The boy that hawks the *Globe* and *Star*.

Smart-looking lads are in my line;
The lad that gives my boots a shine,
The lad that works the lift below,
The lad that's lettered *G.P.O.*

I like the boy of business air
That guards the loaded van with care,
Or cycles through the city crowd,
Or adds the ledger up aloud.

I like the boy that's fond of play:
The office-boy cracks jokes all day,
The barber's 'prentice makes me laugh,
The bookstall-boy gives back my chaff.

When travelling home by tram or train
I meet a hundred boys again,
Behind them on the 'bus I ride
Or pace the platform by their side.

And though I never see you there
All boys your name and nature share,
And almost every day I make
Some new acquaintance for your sake.[79]

Illustrated Police News, 30 novembre 1889, p. 2.

79 John Gambril Nicholson, « Your City Cousins », *Love in Earnest: Sonnets, Ballades, and Lyrics*, 1892, cité dans Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, pp. 331-332.

Selon Chris White, ce véritable « catalogue » permet d'identifier les « personnages types des transcriptions de procès et des reportages journalistiques » sur les scandales liés à l'homosexualité.[80] L' « *office-boy* » (garçon de bureau) fait référence aux commis et employés tels que Henry Newlove ou Edward Shelley, « *The lad that's lettered* G.P.O. » renvoie aux travailleurs du General Post Office, comme les *telegraph boys* impliqués dans le scandale de Cleveland Street, tandis que le vers « *The boy that holds my horse's head* » réfère au métier d'écuyer, que pratiquait Charles Parker, l'un des jeunes amants d'Oscar Wilde.

Il est intéressant de remarquer que toutes ces rencontres entre le narrateur et les jeunes garçons se produisent dans l'espace public, dans la rue (« *down the street* ») mais aussi dans les transports en commun : le bus, le tram, ou encore le train. Dans *London and the Culture of Homosexuality*, Matt Cook souligne que les lieux de transit, comme les gares ou les stations de métro, « promettaient de nouvelles expériences érotiques » pour les hommes en recherche d'amants.[81] Selon Cook, « ces nouveaux modes de transport changèrent la nature des rencontres urbaines » et encourageaient celles-ci, puisque les hommes pouvaient maintenant se rencontrer en attendant le tram ou le bus, ou lors d'un voyage dans le wagon d'un train.[82] Cook insiste sur l'importance de l'anonymat, rendu possible par une grande densité démographique, mais également par la possibilité de pouvoir se déplacer d'un lieu à un autre.[83] La révolution industrielle Britannique généra un phénomène d'urbanisation sans précédent. Au cours du XIXème siècle, de plus en plus de Britanniques rejoignirent les grandes villes industrielles, et amplifièrent la densité de celles-ci, Londres en tête. R. J. Morris et Richard Roger rapportent que la population urbaine Britannique passa de 33,8% en 1801, à 74,5% en 1891, avec une augmentation d'en moyenne 24,5% par décennie.[84] Entre 1801 et 1861, la population des villes de Liverpool et de Preston fut multipliée par cinq, celle de Brighton par sept, et celle de Bradford par huit.[85] Entre 1861 et 1911, ce fut au tour des petites villes de connaître une expansion record : la population de la ville de Middlesbrough fut multipliée par six, et celle de Blackpool, par dix-sept.[86]

---

80 « this catalogue serves to identify many of the stock characters of trials transcripts and newspaper reports: the groom, the telegraph boy, the clerk, the newspaper boy all and bargained with. » *Ibid.*, p. 327.

81 « For men on the lookout for sex and relationships with other men, the mass of diverse strangers — hurrying or waiting — and the sense of transition and flux promised new erotic experiences. » Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality, 1885-1914*, Chicago / Londres, The University of Chicago Press, 2003, p. 2.

82 « These new modes of transport changed the nature of urban encounter and it was possible to meet other men waiting at tram stops and stations as well as on the buses, trams and trains themselves. » *Ibid.*, p. 26

83 « a greater degree of anonymity could be maintained as men moved between places and identities. » *Ibid.*, p. 9.

84 R. J. Morris et Richard Rodger, « An Introduction to British Urban History » dans MORRIS R. J. et Richard Rodger (éds.) *The Victorian City. A Reader in British Urban History, 1820-1914*, Londres, Longman, 1993, p. 3.

85 *Ibid.*, p. 2.

86 *Ibid.*, p. 3.

Outre les gares et stations de métro, les rencontres entre hommes pouvaient également avoir lieu dans la rue, comme le souligne le poème de John Gambril Nicholson. Dans la capitale, ce sont les grandes rues du West End, telles qu'Oxford Street ou Regent Street, qui attiraient les hommes en recherche d'amants. Les grands parcs du quartier, tels que Hyde Park ou Green Park, offraient également une possibilité de rencontre,[87] tandis que les urinoirs publics permettaient, depuis leur installation dans les années 1860, une proximité inédite, et encourageaient les rapprochements.[88]

Selon Matt Houlbrook, « le corps queer, et l'espace qu'il habitait, était un corps public, sujet à la draconienne force de loi ».[89] Les corps des hommes homosexuels du XIXème siècle étaient des « corps publics » car c'était dans l'espace public qu'ils exposaient leur différence, et c'était dans l'espace public qu'ils devenaient l'objet d'intérêt de la police. Le maintien de l'ordre se fit davantage ressentir dans certaines zones de la capitale, notamment depuis la création de la Metropolitan Police Force en 1829, et du Conseil du comté de Londres en 1888. Selon Matt Cook, l'augmentation des patrouilles et des actions policières dans le West End augmenta la visibilité de l'homosexualité masculine dans la capitale.[90] À la fin du XIXème siècle, alors que la loi anti-sodomie (qui punissait aussi bien les actes de pénétration anale entre un homme et une femme, deux hommes, ou un homme et un animal) prévalait toujours, le Home Office commença à établir une différence entre les actes de sodomie entre hommes, et la bestialité.[91] Sean Brady souligne, en s'appuyant sur les travaux de thèse de Harry Cocks, que la loi anti-sodomie était davantage utilisée dans les campagnes pour punir la bestialité que des rapports sexuels entre hommes. Dans les villes, en revanche, les condamnations sous la loi anti-sodomie ne concernaient presque exclusivement que des cas de relations sexuelles entre hommes.[92]

En 1898, le Parlement britannique vota le Vagrancy Law Amendment Act. Cette loi amenda le Vagrancy Act de 1864, qui réglementait le comportement des vagabonds dans l'espace public, en y ajoutant une clause qui interdisait aux hommes de « racoler et importuner à des fins immorales » dans les lieux publics.[93] Si la clause ne précisait pas l'orientation sexuelle des hommes à qui elle

87 Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 13.

88 *Ibid.*, p. 25.

89 « In all its erotic, affective, and social relations the queer body — and the spaces it inhabited — was a public body, subject to the draconian force of law. » Matt Houlbrook, *Queer London. Perils and Pleasures in the Sexual Metropolis, 1918-1957*, Chicago, University of Chicago Press, 2005 (The Chicago series on sexuality, history, and society), p. 20. Matt Houlbrook utilise le terme « *queer* » comme synonyme d'homosexuel masculin.

90 Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 13.

91 Jeffrey Weeks, *Sex, Politics and Society*, *op. cit.*, p. 102.

92 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 51.

93 « The Vagrancy Law Amendment Act was passed with a clause against men who "in any public place persistently solicit or importune for immoral purposes." », Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 43.

faisait référence, pour Matt Houlbrook, le Vagrancy Law Amendment Act visait sans aucun doute les hommes homosexuels, en les empêchant d'occuper l'espace public : elle était une réponse aux angoisses concernant la salubrité des rues de Londres.[94] Pour Matt Cook, le Vagrancy Law Amendment Act était bien plus significatif que l'amendement Labouchère, car il « intensifiait l'importance d'un comportement qui n'était pas explicitement sexuel ». Si l'amendement Labouchère punissait toute activité sexuelle entre hommes, le Vagrancy Law Amendment Act rendait difficile, voire impossible, l'occupation de l'espace public par des hommes considérés comme suspects. « La police n'arrêtait pas parce que des relations sexuelles avait été commises, mais sur la base d'un jugement, qu'elle avait elle-même établi, concernant l'inclination d'un individu à commettre ces actes. »[95] Dès lors, on commença à établir un profil type de l'homosexuel masculin, en fonction des quartiers qu'il fréquentait, mais également de son apparence et de ses codes.

2) La subculture homosexuelle de Londres

Bien que les rues bondées, les toilettes, les parcs et les stations de la capitale offraient des opportunités de rencontre et de flirt entre hommes, Matt Cook précise que ceux-ci n'étaient pas tous au fait de l'existence d'une véritable subculture.[96] L'*Oxford English Dictionary* définit la subculture comme « un sous-groupe identifiable au sein d'une société ou d'un groupe de personnes, […] [et] caractérisé par des croyances ou des intérêts différents du groupe plus large ».[97] La caractéristique majeure qui distinguait la subculture homosexuelle de Londres était bien sûr l'orientation sexuelle de ses membres, mais ceux-ci avaient également des codes et un langage propre. Dès le XVIII ème siècle, George Parker rapporta, dans *A View of Society and Manners in High and Low Life*, l'existence d'un code gestuel qui permettait aux hommes à la recherche d'amants de signaler discrètement leur présence et leur dessein, comme se tapoter le dos de la main, ou se coincer les pouce dans le creux de l'aisselle en bougeant ses doigts sur la poitrine.[98] Dans les années 2000, le linguiste Paul Baker fit des recherches sur le « polari », un argot parlé par les membres des

94 Matt Houlbrook, *Queer London*, *op. cit.*, p. 19.

95 « What the 1898 provision did was to heighten the significance of behaviour that was not explicitly sexual […]. The police did not arrest because sexual acts had actually been committed but on the basis of a judgement they had made about a propensity of an individual to commit them. » Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 44.

96 *Ibid.*, p. 26

97 « An identifiable subgroup within a society or group of people, esp. one characterized by beliefs or interests at variance with those of the larger group; the distinctive ideas, practices, or way of life of such a subgroup. » "subculture, n." *OED Online*, Oxford University Press, Mars 2019, www.oed.com/view/Entry/192545, consulté le 30 mai 2019.

98 Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, pp. 8-9.

subcultures homosexuelles des grandes villes britanniques au XXème siècle, mais qui commença sans doute à se développer à la fin du XIXème siècle.[99]

La subculture homosexuelle londonienne était étroitement liée à l'espace urbain. Nous avons déjà mentionné des lieux clés du West End (qui connut des rénovations dans les années 1880)[100] comme Hyde Park, Green Park, Oxford Street ou Regent Street : ces lieux, souvent bondés, encourageaient les rencontres. Mais d'autres lieux, en intérieur, plus couverts, et plus intimes, appartenaient également à ce « réseau social et sexuel ».[101] Les pubs, comme le Criterion Bar, les cafés, comme le Café Royal que fréquentait Oscar Wilde, ou les clubs, permettaient de se rencontrer de façon plus discrète, et parmi un entourage plus compréhensif. Se réunir dans de tels endroits n'était pas aberrant pour des Britanniques du XIXème siècle : les hommes de la stature sociale de Wilde se devaient d'entretenir des liens sociaux avec d'autres hommes en dehors de l'espace domestique. Ceci est d'ailleurs l'une des caractéristiques de la définition de masculinité comme statut social : pour être considérés comme masculins, les hommes de classes moyenne à élevée devaient, entre autre, pouvoir se mouvoir librement entre l'espace privé que constituait leur domicile, et les espaces publics que constituaient leur lieu de travail et les associations ou clubs masculins. Ainsi, l'existence d'une sexualité, ou du moins d'un désir, entre ces hommes menaçait la construction du concept de masculinité.[102]

Les complexes sportifs de la ville permettaient, en plus de l'offre d'une activité physique et sociale, une exposition des corps masculins. Depuis la création du Conseil du comté de Londres en 1888, qui, selon Cook, avait pour projet de « redynamiser une population urbaine supposément en voie de dégénérescence » de la capitale, de nombreuses installations sportives, telles que des piscines, des courts de tennis, ou des terrains de football et de criquet, avaient vu le jour.[103] Les hommes de la classe moyenne supérieure pouvaient également se rendre au Hammam Turc de Jermyn Street, construit dans les années 1860. Contrairement aux complexes sportifs qui encourageaient parfois un comportement agressif caractérisé par « l'exhibition de la virilité et les plaisanteries souvent sexuellement explicites » des sportifs, le hammam de Jermyn Street offrait un espace calme et paisible dans lequel les hommes pouvaient nouer des liens.[104] Selon John Potvin, la

99 Voir à ce propos Paul Baker, *Polari. The Lost Language of Gay Men*, Londres, Routledge, 2002.

100 Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 22.

101 « an indoor social and sexual network in the city », *Ibid.*, p. 26.

102 Sean Brady, *Masculinity and Male Homosexuality*, *op. cit.*, p. 1.

103 « the drive by the LCC to reinvigorate the putatively degenerating urban populace », *Ibid.*, p. 35.

104 « The hammam was conceptualise as a space in which through peace, calm, and health men could bond without the aggression often associated with the fraternalism of sports characterized by their display of virility and often sexually explicit banter. » John Potvin, « Vapour and Steam », *op. cit.*, p. 327.

masculinité et la sexualité y étaient « aussi glissantes que les couloirs savonneux des bains ».[105] Les bains turcs et les complexes sportifs étaient toutefois réservés aux classes aisées. Les procès d'Oscar Wilde et le scandale de Cleveland Street ont démontré que les relations homosexuelles entre membres de la classe moyenne supérieure et ceux de la classe ouvrière n'étaient pas rares. Ainsi, à la Serpentine de Hyde Park, on pouvait apercevoir, au grand plaisir de certains hommes de classe moyenne, les ouvriers de la capitale se baignant nus dans l'eau du lac artificiel.[106]

Les rapports sexuels pouvaient être consommés dans des hôtels (le Savoy Hotel fut mentionné lors des procès de Wilde) ou bien des maisons closes, appelées « Molly Houses ». Ces maisons closes propres à la subculture homosexuelle masculine de Londres existaient depuis le XVIII ème siècle. Selon Alan Sinfield, le nom « Molly House » est dérivé du latin *mollis*, qui signifie mou, molle, ou « *soft* » en anglais.[107] Les prostitués des « Molly Houses » s'appelaient les *mollies*. Ceux-ci s'habillaient en femme, prenaient des noms féminins, et allaient même jusqu'à imiter des cérémonies de mariage et des accouchements, avec des infirmières, et des poupons en guise de nouveaux-nés.[108] Selon Sinfield, les *mollies* avaient contribué à la construction de la subculture homosexuelle masculine de Londres.[109] Durant les « *naughty nineties* », ils en faisaient sans aucun doute partie intégrante.

Sans être directement liés à la sexualité, certains lieux culturels de la capitale faisaient également partie de cette subculture. Certaines librairies, comme celle de Charles Hirsch à Coventry Street, vendaient clandestinement des ouvrages pornographiques, tels que *Sins of the Cities of the Plain*, les mémoires d'un prostitué publiés en 1881, ou le roman *Teleny*, auquel Oscar Wilde aurait supposément contribué.[110] Le British Museum, avec ses collections de statues hellénistiques qui exhibaient et sublimait les corps masculins de la Grèce Antique, était également un lieu important de la subculture homosexuelle de Londres.[111] Comme le montrent les écrits d'Edward Carpenter et de John A. Symonds, la culture grecque antique, notamment dans sa pratique de la pédérastie et l'exaltation du corps masculin, était centrale dans la construction d'une culture et d'une identité homosexuelle en cette fin de siècle. Symonds considérait les Grecs comme « l'exemple d'une race

105 « these « baths […] were spaces in which masculinity and sexuality were as slippery as the soapy passageways of the baths themselves. » *Ibid.*, p. 330.

106 *Ibid.*, pp. 35-37.

107 Alan Sinfield, *The Wilde Century*, *op. cit.*, p. 38.

108 *Ibid.*, p. 39.

109 *Ibid.*, p. 38.

110 Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 28.

111 *Ibid.*, 33.

remarquable et hautement développée, qui, non seulement tolérait les passions homosexuelles, mais reconnaissaient leur valeur spirituelle, et tentait de s'en servir pour le bien de la société ».[112]

L'importance de la culture grecque était ainsi largement partagée parmi les membres de l'Ordre de Chéronée. Fondée au début des années 1890 par l'écrivain George Cecil Ives, ce groupe était composé d'hommes lettrés, tels que l'architecte Charles Robert Ashbee, ou les poètes John Gambril Nicholson, Montagu Summers et Charles Kains Jackson,[113] mais également d'ouvriers.[114] Le nom de l'Ordre est une référence directe à l'histoire grecque : Chéronée fut une bataille qui opposa les armées de d'Athènes et de Thèbes aux macédoniens de Philippe II en 338 av. J.-C. Les troupes grecques, pourtant plus fortes en nombre, furent vaincues par les macédoniens.[115] Cette bataille marqua le déclin des cités grecques. John Symonds écrivit à propos de la signification de cette bataille pour les homosexuels du XIXème siècle :

> Lorsque la liberté grecque expira sur les plaines de Chéronée, le Bataillon sacré de Thèbes, qui étaient tous amants, tomba aux pieds d'un seul homme. Philippe pleura tout en contemplant leurs corps, et cria à pleine voix : "Que l'homme qui pense que ces hommes firent ou subirent ce qui est honteux périsse".[116]

L'Ordre est défini par Matt Cook comme « un groupe de pression et de soutien, fermé et secret, composé d'hommes qui puisaient dans l'hellénisme afin de comprendre et légitimer leurs désirs ».[117] En effet, l'Ordre de Chéronée n'était pas seulement un groupe de passionnés d'histoire antique, mais également une formation de lutte politique en faveur des homosexuels. Selon Matt Cook, la création de l'Ordre fut en partie une réaction à l'introduction de lois sévères à l'encontre des homosexuels en Grande-Bretagne.[118] Son fondateur, George Ives, « était parfaitement conscient de la pression subie par les hommes qui avaient des rapports sexuels et des relations avec d'autres hommes à Londres, et des façons dont ils étaient dépeints dans la presse. »[119] La ville de Londres

---

112 « the example of a great and highly-developed race not only tolerating homosexual passions, but deeming them of spiritual value, and attempting to utilise them for the benefit of society », John A. Symonds, *A Problem in Greek Ethics*, *op. cit.*, p. 1.

113 Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 33.

114 *Ibid.*, p. 140.

115 Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, p. 348n87.

116 « When Greek liberty expired upon the Plain of Chæronea, the Sacred Band of Thebans, all of whom were lovers, fell dead to a man; and Philip wept as he beheld their corpses, crying aloud: 'Perish the man who thinks that these men either did or suffer what is shameful.' » John A. Symonds, « The Dantesque and Platonic Ideals of Love », In the Key of Blue and Other Prose Essays, 1893, cité dans Chris White, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality*, *op. cit.*, p. 163. Chris White précise toutefois que la plupart des sources contredisent les dires de Symonds, puisque Philippe aurait plutôt insulté les corps de ses ennemis. (p. 348n87).

117 « an exclusive and secretive support and pressure group composed of men who drew on Hellenism to understand and legitimise their desires », Matt Cook, *London and the Culture of Homosexuality*, *op. cit.*, p. 32.

118 *Ibid.*, p. 44.

119 « He was keenly aware of the pressures on men who had sex and relationships with other men in London and the ways in which they were depicted in the newspaper press. » *Ibid.*, p. 139.

pouvait en effet se révéler dangereuse pour les homosexuels de l'époque, la police et les maîtres-chanteurs y étant plus nombreux. Ives ressentait un sentiment profond d'injustice et d'exclusion dû à son homosexualité, si bien qu'il formula à plusieurs reprises une dichotomie entre « Nous » (les homosexuels masculins) et « eux ».[120]

L'Ordre de Chéronée était avant tout un groupe secret, et les seules traces écrites qui y font référence sont les mémoires de George Ives, il est donc difficile d'étudier cette formation en profondeur. Toutefois, il est à noter que l'Ordre fut un des premiers groupes ayant milité pour la reconnaissance de l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne, et regroupait des membres de classe aisée comme des ouvriers.

La littérature fut l'un des principaux moyens d'expression du désir homosexuel masculin, mais aussi, de prise de conscience de celui-ci par les lecteurs. Les poèmes de l'américain Walt Whitman furent fortement appréciés par Symonds et Carpenter, qui y voyaient l'expression parfaite du sentiment de la « camaraderie », un lien fort et constant qui unissait deux hommes. Dans un autre style, certaines œuvres d'Oscar Wilde, en particulier *Le Portrait de Dorian Gray*, traitaient de cette thématique. Que ce soit dans les écrits de Carpenter, de Symonds, de Whitman ou de Wilde, le désir homosexuel masculin était sublimé : il était présenté comme un sentiment fort qu'un homme ressentait envers un autre, sans aucune mention de l'existence d'une sexualité entre hommes. *Le Portrait de Dorian Gray* fut utilisé lors du premier procès de l'affaire par Edward Carson, l'avocat de la défense, comme preuve de l'homosexualité du dramaturge. Ainsi, même si aucun rapport sexuel n'est décrit dans le roman, les contemporains de Wilde y voyaient tout de même quelque chose de suspect.

L'affaire Oscar Wilde participa également à une affirmation et une prise de conscience de l'existence de l'homosexualité masculine sur le sol britannique, en ce qu'elle lui donna une forte visibilité à travers le pays. Les témoignages des jeunes amants de Wilde dévoilèrent un certain nombre de pratiques sexuelles entre hommes, chose qui ne se produisit pas durant le scandale de Cleveland Street. Ainsi, la durée de l'affaire Oscar Wilde, mais aussi, les pratiques sexuelles qu'elle révéla, permirent à un certain nombre de Britanniques de prendre conscience de la prévalence du désir homosexuel masculin en Grande-Bretagne, ce que les institutions refusaient d'admettre.

Les procès démontrèrent que les pratiques homosexuelles étaient surtout prévalantes dans les zones urbaines, notamment dans la capitale. Le dramaturge rencontrait ses amants dans les clubs, les hôtels ou les rues de Londres. Avec leur grande densité de population, les grandes villes

120 « Ives communicated a keen sense of personal injustice and of his own exclusion which related both to his homosexuality and his illegitimacy. » *Ibid.*, pp. 138-139.

britanniques, qui apparurent au cours du XIXème siècle, offraient davantage de possibilités de rencontre et de flirt que dans les campagnes. Dans la capitale, les quartiers du West End étaient devenus le domaine des hommes en recherche d'amants. En plus d'offrir des expériences sexuelles fortuites, Londres abritait une véritable subculture homosexuelle, un « réseau social et sexuel ». Cette subculture était étroitement liée au milieu urbain, puisque de nombreux lieux, comme des bars, des cafés, des complexes sportifs, des maisons closes, mais aussi des parcs et des rues, appartenaient à ce réseau. En 1898, le parlement britannique légiféra afin d'empêcher les hommes en recherche d'amants d'occuper l'espace public. Cette loi permit pour la première fois aux forces de l'ordre d'arrêter des hommes qu'ils jugeaient suspects, sans même que ceux-ci aient perpétré de délit. Face aux dangers que présentait les zones urbaines pour les hommes homosexuels du XIXème siècle, George Cecil Ives créa, dans les années 1890, l'Ordre de Chéronée. Le but de cette formation, qui réunissait aussi bien des bourgeois que des ouvriers, était d'affirmer et de légitimer l'orientation sexuelle de ses membres. L'Ordre de Chéronée est, avec les différents théoriciens de l'homosexualité, les auteurs comme Whitman ou Wilde, et le Eagle Street College, la preuve que les prémices d'une construction identitaire homosexuelle masculine se développèrent au cour des « *naughty nineties* ».

Conclusion

Les « *naughty nineties* » sont incontestablement une période charnière, une transition, non seulement d'un siècle à un autre (les deux derniers du premier millénaire), mais également, en ce qui concerne l'histoire des mœurs, et plus particulièrement l'histoire de l'homosexualité masculine, de deux périodes bien distinctes. Il s'agit tout d'abord d'une période durant laquelle les valeurs victoriennes étaient encore fortes — le règne de Victoria ne prit fin qu'en 1901, une fois le XXème siècle déjà entamé. La hiérarchie (et donc, l'inégalité) sociale y était encore profondément ancrée. Ainsi, aux yeux d'un victorien, l'un des aspects les plus choquants du scandale de Cleveland Street ou des procès d'Oscar Wilde n'était pas seulement l'existence d'une sexualité entre hommes, mais l'existence d'une sexualité entre hommes de classes différentes. La hiérarchie des classes joua également en faveur des aristocrates impliqués dans ces affaires : ni Lord Arthur Somerset, ni le comte de Euston, tous deux clients supposés de la maison de Cleveland Street, ni même Lord Alfred Douglas, amant de Wilde à l'origine de la rixe entre le dramaturge et le marquis de Queensberry, ne furent arrêtés ou jugés. Les scandales liés à l'homosexualité masculine ne pouvaient certainement pas entacher la réputation de l'aristocratie britannique.

De nombreux cas furent ainsi passés sous silence, notamment dans les *public schools*, ces institutions d'enseignement secondaire qui accueillaient les jeunes garçons de la classe moyenne supérieure, de douze à dix-huit ans. Ces établissements étaient pour la plupart situés à l'écart du domicile des élèves, qui devaient par conséquent dormir dans les internats de leurs écoles. Parmi les témoignages rassemblés par Havelock Ellis pour son étude *Sexual Inversion*, nombreux connurent leurs premières expériences sexuelles avec d'autres camarades de chambre. Certains, en revanche, subirent des agressions sexuelles dans l'enceinte de leur établissement, de la part de leurs camarades, mais aussi des surveillants ou d'autres adultes responsables. Mais ce qui rendait l'homosexualité masculine plus aberrante aux yeux de la société victorienne, c'est qu'elle menaçait la masculinité des principaux acteurs de cette société. Tout homme britannique de classe moyenne se réunissait avec ses pairs dans des cafés, des clubs ou des bars, afin de socialiser. Ces réunions essentiellement masculines étaient, en plus du mariage et d'une situation économique stable, l'une des conditions *sine qua non* pour que ces hommes maintiennent et fassent montre de leur statut masculin. Cependant, la présence d'un désir ou d'une sexualité entre ces hommes menaçait ce statut. Ainsi, l'homosocialité créée par la séparation, profondément ancrée dans les valeurs victoriennes, entre hommes et femmes, que ce soit dans les *public schools* ou dans les clubs et associations, provoquait parfois des rapprochements plus que sociaux.

Contrairement à certains pays du Continent, comme la France ou l'Italie, la législation britannique comprenait une loi, l'amendement Labouchère, interdisant tout rapport sexuel entre hommes. Cependant, comme le démontrent les travaux de Sean Brady ou de Harry Cocks, les coupables de tels crimes pouvaient déjà être poursuivis avant l'introduction de l'amendement dans le code des lois en 1885. Leurs actes tombaient sous le coup de la loi anti-sodomie, adoptée en 1533, ou bien d'autres lois réglementant les mœurs dans l'espace public, mais qui ne visaient pas spécifiquement les rapports homosexuels. En 1885, en revanche, l'amendement Labouchère précisait bien la nature des rapports sexuels qu'il condamnait. Si, dans les faits, cet amendement ne changea pas drastiquement la poursuite des délits homosexuels, son introduction dans le code des lois permit néanmoins au Parlement de débattre (un tant soit peu) sur le sujet de l'homosexualité masculine, et de reconnaître publiquement son existence sur le sol britannique pour la première fois. Le deuxième débat sur le sujet se déroula à la Chambre des Lords en 1896. En réaction aux nombreux articles journalistiques qui couvrirent les procès d'Oscar Wilde, et qui, par conséquent, firent la lumière sur des mœurs que les institutions britanniques préféraient passer sous silence, Lord Halsbury proposa d'interdire la publication dans la presse de preuves ou de témoignages issus d'une enquête ou d'un procès lié à l'homosexualité. Le projet de loi fut cependant abandonné car il menaçait la liberté de la presse, déjà contrainte par l'Obscene Publications Act.

Comme le démontre Sean Brady, l'homosexualité masculine était un sujet que l'administration britannique voulait à tout prix tenir secret. Ainsi, il était très difficile de mettre un nom sur les rapports sexuels entre hommes, et, par conséquent, d'écrire sur la question. Les scandales et les affaires judiciaires liés à l'homosexualité poussèrent néanmoins de nombreux journaux à aborder le sujet. Afin de passer au travers de l'Obscene Publications Act, les journalistes et éditorialistes employaient des moyens contournés pour décrire les crimes et les scandales qu'ils traitaient, comme les périphrases ou les circonlocutions. Certains articles publiaient, en plus des descriptions des procès, de courts textes moralisateurs qui condamnaient fermement ces crimes. Malgré tout, ces articles mirent en lumière le désir homosexuel masculin, même indirectement, même si ses auteurs s'y opposaient.

La presse n'était pas la seule à écrire sur le sujet de l'homosexualité masculine. Alors que le dernier tiers du XIXème siècle vit un accroissement du nombre d'études sur la sexualité, le scientifique britannique Havelock Ellis et l'écrivain John Addington Symonds entreprirent d'écrire une étude sur le sujet de « l'inversion sexuelle » , *Sexual Inversion*. D'autres scientifiques du Continent, tels que Richard von Krafft-Ebing ou Albert Moll, avaient déjà publié des ouvrages sur le sujet. Ceux-ci tentèrent d'examiner les « perversions » sexuelles, dont « le sens homosexuel » faisait partie. *Sexual Inversion* fut la première étude scientifique britannique consacrée à

« l'inversion ». Comme ses prédécesseurs, Havelock Ellis tenta d'apporter une explication scientifique à l'homosexualité, et décrivit celle-ci comme une anomalie naturelle que les institutions britanniques se devaient néanmoins d'accepter et de tolérer. Ses nombreuses études de cas, masculins comme féminins, étaient la preuve que l'homosexualité était loin d'être marginale dans les Îles Britanniques. Après une première publication en allemand en 1896, l'étude fut censurée en Grande-Bretagne en 1898, car elle était considérée comme obscène.

Les « *naughty nineties* » furent également une période de prise de conscience et d'affirmation du désir homosexuel masculin. Au début de sa collaboration avec Ellis, Symonds avait pour but d'apporter une légitimité scientifique, qui n'apparaissait pas dans ses précédents travaux, *A Problem in Greek Ethics* et *A Problem in Modern Ethics*, à *Sexual Inversion*. L'auteur, qui mourut trois ans avant la première publication de l'étude, avait maintes fois écrit à propos de ses propres désirs. Tout comme l'écrivain Edward Carpenter, John Symonds ne cherchait pas seulement à expliquer le pourquoi de l'homosexualité masculine, mais désirait démontrer tous les bienfaits qu'elle pouvait apporter à la société, et ce en s'appuyant sur la mythologie grecque. L'idée que la « camaraderie » deviendrait une caractéristique essentielle pour une société meilleure était partagée par Edward Carpenter, John Symonds, mais également par le poète américain Walt Whitman. Quel meilleur intermédiaire que la littérature pour exprimer les sentiments qu'éprouve un être pour un autre ? Dans *Leaves of Grass*, le poète consacra une partie de son recueil, qu'il intitula « Calamus », à l'expression de la « camaraderie », un lien fort qui unissait deux hommes. Selon Edward Carpenter, le « Calamus » fut pour beaucoup, notamment pour les membres du Eagle Street College, une révélation, une preuve que les désirs qu'ils ressentaient étaient non seulement partagés par d'autres, mais ne pouvaient pas être quelque chose de néfaste, puisqu'ils participeraient à rendre le monde meilleur.

Dans un autre style, Oscar Wilde, qui devint une figure clé dans l'histoire de l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne, laissa aussi transparaître ses désirs dans ses ouvrages, notamment le *Portrait de Dorian Gray*. Le point commun entre les écrits de Wilde et de Whitman réside en ce que le désir homosexuel masculin y est sublimé, l'un par la beauté et l'esthétisme, et l'autre par le lien émotionnel. Dans les deux cas, ce désir reste chaste, dépourvu de toute sexualité. Dans la réalité, cependant, les procès du dramaturge démontrèrent à maintes reprises que les liaisons de Wilde n'étaient pas platoniques. Entre avril et mai 1895, l'affaire Oscar Wilde défraya la chronique, bien plus que le scandale de Cleveland Street. Les procès révélèrent au grand jour les nombreuses aventures que Wilde avait eues avec des jeunes hommes de la classe ouvrière, et ce avec l'aide de son comparse Alfred Taylor. Ils avaient mis en lumière des pratiques sexuelles qui jusque-là étaient tues. Ils étaient la preuve de la prévalence de l'homosexualité masculine en Grande-Bretagne, et

contribuèrent à la rendre plus visible. C'est également suite à ces procès que, selon Alan Sinfield, les figures du dandy, de l'esthète, de l'efféminé, de l'artiste et de l'homosexuel se confondirent à travers celle de Wilde, qui devint l'exemple type de l'homosexuel masculin tel qu'on le conçut tout au long du XXème siècle, et qu'on le conçoit même parfois encore aujourd'hui. En ce qui concerne la question de la sévère condamnation d'Oscar Wilde, les travaux de Michael Foldy et de Douglas O. Linder démontrent que cette sentence fut le résultat d'un enchaînement d'événements provoqués par la poursuite judiciaire de Wilde envers Queensberry. Il ne serait pas trop aventureux d'affirmer que Wilde avait sa part de responsabilité dans l'affaire, et qu'il aurait peut-être pu s'en sortir s'il n'avait pas intenté de procès à Queensberry.[1] Néanmoins, la législation britannique, ses lois homophobes, et la possible gêne que le marquis aurait causé aux membres du gouvernement furent autant d'éléments qui contribuèrent à la fameuse sentence du 25 mai 1895.

À la suite des procès, Oscar Wilde devenait pour certains la preuve vivante de la décadence de la société britannique. Celle-ci prenait davantage forme dans les grandes villes, lieux de tous les crimes (prostitution, vols, ou meurtres). C'était d'ailleurs dans l'espace public (les rues, les parcs, ou les gares) que les hommes en recherche de liaisons avaient le plus de chance de trouver des amants. L'industrialisation de la Grande-Bretagne, et, avec elle, l'expansion des grandes villes britanniques, avait modifié les rapports sociaux : l'anonymat y était amplifié, et les rencontres, plus fortuites et plus variées. Au-delà de rapports sexuels fortuits que Londres pouvait offrir, la capitale abritait une véritable subculture. Il est important de noter que la subculture homosexuelle de Londres n'est pas un produit propre aux « *naughty nineties* » : certaines de ses composantes, comme les Molly Houses, existaient depuis le XVIIIème siècle, comme le démontrent les travaux de Matt Cook ainsi que d'Alan Sinfield. Mais, dans les années 1880, la rénovation et la transformation du West End, où se situaient la majorité des pubs, bars, rues, et parcs et autres lieux publics fréquentés par les homosexuels, contribua à renforcer cette subculture.

Les pratiques homosexuelles au XIXème siècle étaient étroitement liées à l'espace urbain, si bien que le parlement britannique légiféra afin d'interdire le racolage masculin dans l'espace public. Si le Vagrancy Law Amendment Act ne précisait pas l'orientation sexuelle des personnes auxquelles il faisait référence, il était sans doute un moyen d'empêcher les hommes homosexuels d'occuper l'espace public, et autorisait pour la première fois les forces de l'ordre à arrêter ceux qu'ils considéraient comme potentiellement disposés à avoir des rapports sexuels avec d'autres hommes. En réaction aux différentes lois sévères à l'encontre des homosexuels en Grande-Bretagne, une

1 Douglas O. Linder publia sur son site Famous Trials la transcription d'un récapitulatif appelé « Le quatrième procès d'Oscar Wilde », dans lequel Wilde est accusé d'être responsable de sa propre ruine : « Sex, Lies, and a Sealed Fate: The Fourth Trial of Oscar Wilde », *Famous Trials*, https://www.famous-trials.com/wilde/319-lies, consulté le 6 juin 2019.

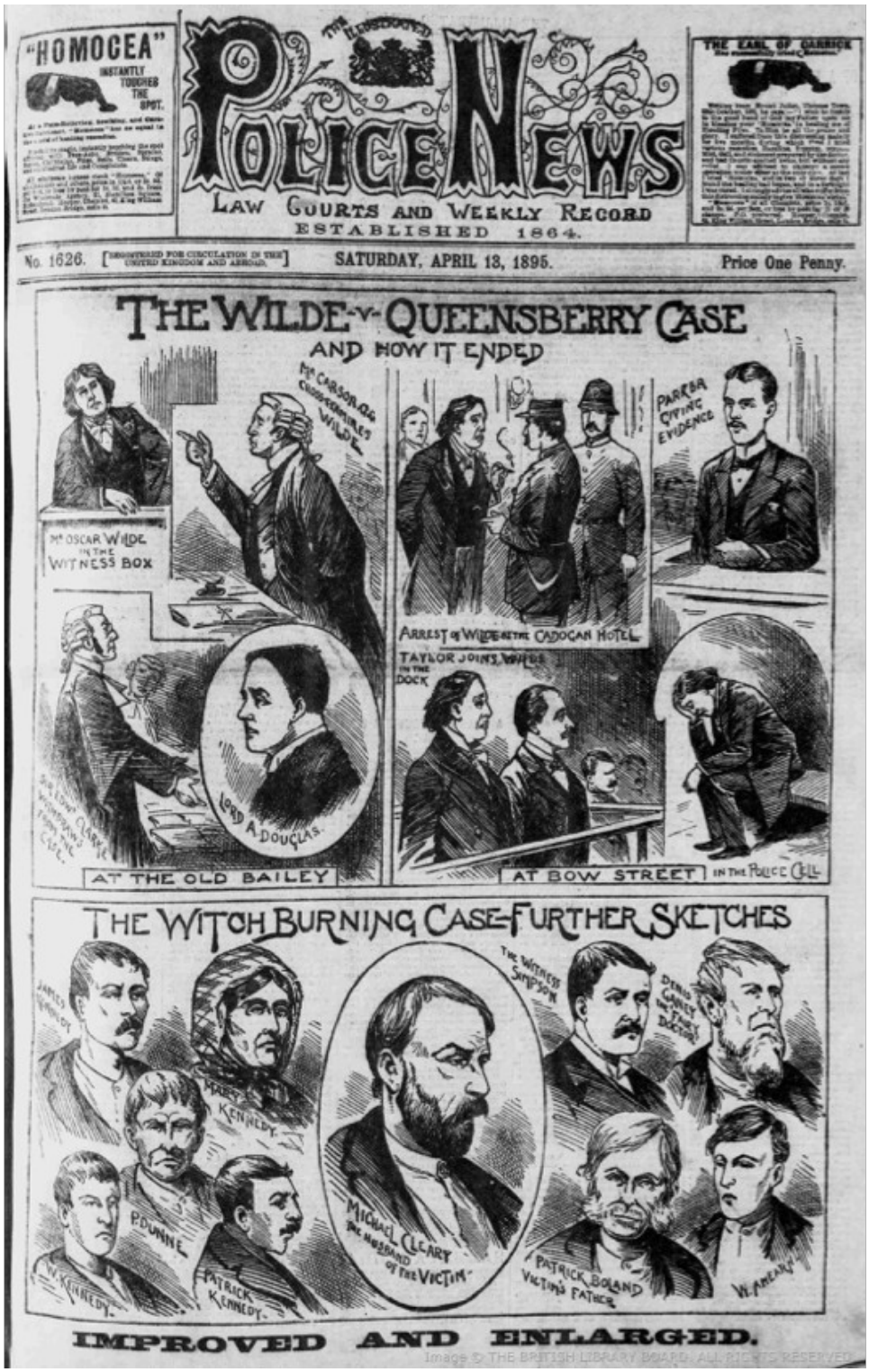
formation fut fondée par l'écrivain George Cecil Ives. L'Ordre de Chéronée avait pour but, non seulement de regrouper davantage d'hommes dans le but d'affirmer et de légitimer leur homosexualité, mais aussi de lutter contre les dangers auxquels ces hommes s'exposaient dans la capitale. Ives s'y sentait marginalisé, exclu, si bien qu'il exprima une dichotomie entre les hommes homosexuels (« Nous », avec une majuscule) et les hommes hétérosexuels (« eux »).

L'Ordre de Chéronée est l'une des preuves que les « *naughty nineties* » virent naître les prémices d'une construction identitaire homosexuelle. Cette identité prit toute sa forme et toute son ampleur durant le XXème siècle, notamment à travers les différentes campagnes et luttes contre les lois homophobes.[2] En 1890, en revanche, l'homosexualité était encore perçue par bien des personnes comme un crime ou une pathologie. Néanmoins, c'est à cette période qu'une élite littéraire, formée notamment par John Symonds, Edward Carpenter, les membres du Eagle Street College, ou encore George Ives, commença à exprimer et à affirmer ses désirs. D'autres personnes, moins connues, et plus ordinaires, prirent conscience de leur orientation sexuelle pendant cette période, comme le montrent les études de cas de Havelock Ellis. Les « *naughty nineties* » ne furent pas faites seulement de scandales sexuels liés à l'homosexualité, d'aristocrates fuyant le pays pour éviter l'opprobre et la justice, du démantèlement d'un réseau de prostitution au sein du General Post Office, ou de l'arrêt de la carrière d'un des plus grands auteurs de théâtre de son époque. Ce fut une période durant laquelle, au malheur des défenseurs d'une conception traditionnelle et exclusive des institutions britanniques, le sujet de l'homosexualité masculine fut abordé publiquement en Grande-Bretagne.

2 La loi anti-sodomie et l'amendement Labouchère ne furent abrogés qu'en 1967.

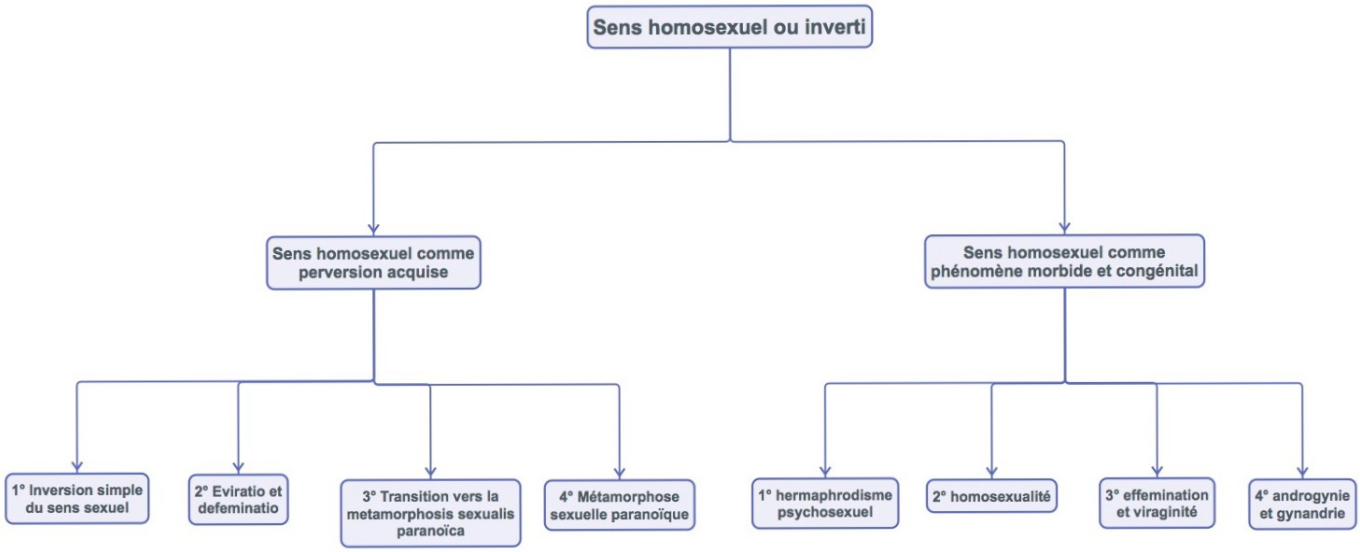
Annexes

Annexe 1 : Couverture du *Illustrated Police News*



Illustrated Police News, 13 avril 1895, p. 1. Newspaper image © The British Library Board. All rights reserved. With thanks to The British Newspaper Archive (www.britishnewspaperarchive.co.uk).

Annexe 2 : Classification de Krafft-Ebing



La classification du « sens homosexuel » selon Krafft-Ebing, document personnel.

Bibliographie

Sources primaires

Documents officiels

Henry Labouchère, Criminal Law Amendment Bill, House of Commons Debates, 6 August 1885, vol. 300, cc1397-1399, Hansard, http://hansard.millbanksystems.com/commons/1885/aug/06/consideration, consulté le 21 janvier 2018.

Cleveland Street Scandal: Regina v George Daniel Veck and Henry Horace Newlove: transcript of trial at Central Criminal Court, 18 September 1889, DPP 1/95/3/4, National Archives, Kew.

Henry Labouchère, Vote on Account, House of Commons Debates, 28 February 1890,vol. 341, cc1534-1550, Hansard, http://hansard.millbanksystems.com/commons/1890/feb/28/vote-on-account, consulté le 11 février 2018.

Transcription des procès d'Oscar Wilde : Libel Trial, quoted in Douglas O. Linder, « Transcript of the Libel Trial Prosecuted by Oscar Wilde (April 3-5,1895) », Famous Trials, http://www.famous-trials.com/wilde/330-libel, consulté le 9 mars 2018.

Transcription des procès d'Oscar Wilde : First Criminal Trial, quoted in Douglas O. Linder, « The Criminal Trials of Oscar Wilde: Transcript Excerpts. The First Criminal Trial (April 26 to May 1, 1895) », Famous Trials, http://www.famous-trials.com/wilde/318-first, consulté le 9 mars 2018.

Transcription des procès d'Oscar Wilde : Second Criminal Trial quoted in Douglas O. Linder, « The Criminal Trials of Oscar Wilde: Transcript Excerpts. The Second Criminal Trial (May 20 to May 26, 1895) », Famous Trials, http://www.famous-trials.com/wilde/328-second, consulté le 9 mars 2018.

Publication of Indecent Evidence Bill, House of Lords Debates, 20 March 1896, vol. 38, cc1434-1451, Hansard, https://api.parliament.uk/historic-hansard/lords/1896/mar/20/publication-of-indecent-evidence-bill-hl, consulté le 20 mai 2018.

Travaux écrits et essais

Carpenter, Edward, *Homogenic Love, and Its Place in a Free Society*, 1894.

Carpenter, Edward, *The Intermediate Sex. A Study of Some Transitional Types of Men and Women*, Londres, George Allen and Unwin LTD, [1908] 1909.

Ellis, Havelock, *Studies in the Psychology of Sex. Sexual Inversion*, Philadelphie, The F. A. Davis Company, [1897] 1901.

Le Gallienne, Richard, *The Romantic '90s*, New York, Doubleday Page & Company, 1925.

« Medico-Legal », *The British Medical Journal*, 1898, vol. 2, no. 1975, pp. 1466-1467.

Moll, Albert, *Les perversions de l'instinct génital. Étude sur l'inversion sexuelle basée sur des documents officiels*, Paris, Georges Carré, [1891] 1897 (Traduit de l'allemand par les Docteurs Pactet et Romme).

Nordau, Max, *Dégénérescence*, Tome 1, Paris, Félix Alcan, 1894 (Traduit de l'allemand par Auguste Dietrich).

Stall, Sylvanus, *What a Young Boy Ought to Know*, Philadelphie / Londres, The Vir Publishing Company, 1897.

Symonds, John A., *A Problem in Greek Ethics. Being an Inquiry Into the Phenomenon of Sexual Inversion*, 1883.

Symonds, John A., *A Problem in Modern Ethics. Being an Inquiry Into the Phenomenon of Sexual Inversion*, 1896.

Krafft-Ebing, Richard (von), *Psychopathia Sexualis, with especial references to Contrary Sexual Instinct: A Medico-Legal Study*, Philadelphie / Londres, The F. A. Davis Company, [1886] 1892 (Traduit de l'allemand vers l'anglais par Charles Gilbert Chaddock) .

Krafft-Ebbing, Richard (von), *Psychopathia sexualis, avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*, Paris, Georges Carré, [1886] 1895 (Traduit de l'allemand par Émile Laurent et Sigismond Csapo).

Articles de journaux

Le scandale de Cleveland Street

« The Scandal of Cleveland Street », *Pall Mall Gazette*, 20 novembre 1889, p. 6.

« The Unspeakable Crime », *Reynolds's Newspaper*, 24 novembre 1889, p. 5.

« The Charge of Libel on Lord Euston », *Belfast News-Letter*, 27 novembre 1889, p. 5.

« Alleged Scandals in the West End », *Illustrated Police News*, 30 novembre 1889, p. 2.

« The London Scandal », *Dundee Courier*, 19 décembre 1889, p. 6.

« The London Scandals », *Glasgow Evening Post*, 24 décembre 1889, p. 6.

Critiques du *Portrait de Dorian Gray*

« Literary Notes », *Royal Cornwall Gazette*, 3 juillet 1890, p. 6.

« A Study in Puppydom », *St. James's Gazette*, 24 juin 1890, pp. 3-4.

Les procès d'Oscar Wilde

Procès pour diffamation

« Mr. Oscar Wilde's Action for Libel », *London Daily News*, 4 avril 1895, p. 2.

« The Queensberry Libel Case », *Belfast News-Letter*, 6 avril 1895, p. 5.

« The Charges against Oscar Wilde », *Glasgow Herald*, 8 avril 1895, p. 13.

Illustrated Police News, 13 avril 1895, p. 1.

« The Queensberry-Wilde Case », *Illustrated Police News*, 13 avril 1895, p. 3.

« The Charge against Oscar Wilde », *Edinburgh Evening News*, 12 avril 1895, p. 3.

« Queensberry Trial », *Lloyd's Weekly Newspaper*, 14 avril 1895, p. 15.

Premier procès pénal

« The Trial of Oscar Wilde. The Summing Up. », *Edinburgh Evening News*, 1 mai 1895, p. 5.

Illustrated Police News, 4 mai 1895, p. 1.

« The Wilde-Taylor Case », *Illustrated Police News*, 4 mai 1895, p. 3.

Deuxième procès pénal

« Wilde and Taylor Trial », *Croydon Guardian and Surrey County Gazette*, 25 mai 1895, p. 2.

« Central Criminal Court: The Trial of Oscar Wilde », *London Evening Standard*, 27 mai 1895, p. 3.

Cas divers d'outrage à la pudeur

« Shocking Charge Against a Clergyman », *Edinburgh Evening News*, 18 juillet 1896, p. 3.

« A Disgusting Case from Kidderminster », *Worcestershire Chronicle*, 21 novembre 1896, p. 3.

« Gross Indecency. Hull Engineer gets Three Months », *Hull Daily Mail*, 1 décembre 1896, p. 3.

« Corrupting the Youths of the Country. Penal Servitude for Life » , *Reynolds's Newspaper*, 14 février 1897, p. 4.

« A Police Raid at Dewsbury. Serious Charges Against a Number of Men » , *Bradford Daily Telegraph*, 18 août 1897, p. 3.

« The Batley Carr Case », *Bradford Daily Telegraph*, 17 décembre 1897, p. 3.

« The Batley Carr Raid: Verdict and Sentences », *Yorkshire Post*, 17 décembre 1897, p. 4.

« Gross Indecency at a Workhouse », *Berkshire Chronicle*, 4 février 1899, p. 2.

« Gross Indecency at Chesham », *Bucks Herald*, 4 février 1899, p. 6.

Sources secondaires

Bédarida, François, *La société anglaise du milieu du XIXème siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990.

Brady, Sean, *Masculinity and Male Homosexuality in Britain*, 1861-1913, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

Charlot, Monica et Roland Marx, *La société victorienne*, Paris, Armand Colin, 1997.

Cocks, Harry, *Nameless Offences: Homosexual Desire in the Nineteenth Century*, Londres / New York, I.B. Tauris, 2003.

Cohen, Ed, *Talk on the Wilde Side: Towards a Genealogy of a Discourse on Male Sexualities*, Londres / New York, Routledge, 1993.

_____, « Writing Gone Wilde: Homoerotic Desire in the Closet of Representation », in Jonathan Freedman, *Oscar Wilde: A Collection of Critical Essays*, Upper Saddle River, Prentice-Hall, 1998, pp. 158-177.

Cook, Matt *London and the Culture of Homosexuality, 1885-1914*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2003.

Crozier, Ivan. « The Medical Construction of Homosexuality and its Relation to the Law in Nineteenth Century England », *Medical History*, 2001, vol. 45, no.1, pp. 61-82.

Delecroix, Michel et Mary Rosselin, *La Grande-Bretagne au XIXème siècle, technologies et modes de vie*, Paris, Masson, 1991.

Fize, William, « Havelock Ellis et John A. Symonds, *Sexual Inversion*, science et savoir résistant », Homosexualité et résistances en Grande-Bretagne, journée d'étude co-organisée par John Mullen (Université de Rouen) et Florence Binard (Université Paris Diderot), 18 Mars 2019, Université Paris Diderot.

Foldy, Michael, *The Trials of Oscar Wilde: Deviance, Morality, and Late Victorian Society*, New Haven / Londres, Yale University Press, 1997.

Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité : La volonté de savoir*, Paris, Éditions Gallimard, (1976) 2005.

Hall, Lesley A., *Sex, Gender and Social Change in Britain since 1880*, Londres, Macmillan, 2000.

Houlbrook, Matt, *Queer London. Perils and Pleasures in the Sexual Metropolis, 1918-1957*, Chicago, University of Chicago Press, 2005 (The Chicago series on sexuality, history, and society).

Jackson, Kate, *George Newnes and the New Journalism in Britain, 1880-1910: Culture and Profit*, Aldershot / Burlington, Ashgate, 2001 (The Nineteenth Century Series).

Kaplan, Morris B., « Did "My Lord Gomorrah" Smile?: Homosexuality, Class and Prostitution in the Cleveland Street Affair. », dans ROBB George et Nancy Erber (éds.) *Disorder in the Court: Trials and Sexual Conflict at the Turn of the Centur*y, Londres, Macmillan, 1999.

Linder, Douglas, « The Trials of Oscar Wilde: An Account », Famous Trials, http://www.famous-trials.com/wilde/327-home, consulté le 20 mai 2019.

Morris, R. J. et Richard Rodger, « An Introduction to British Urban History » dans MORRIS R. J. et Richard Rodger (éds.) *The Victorian City. A Reader in British Urban History, 1820-1914*, Londres, Longman, 1993.

Potvin, John, « Vapour and Steam: The Victorian Turkish Bath, Homosocial Health and Bodies on Display » *Journal of Design History*, 2005, vol. 18, no. 4, pp. 319-333.

Rivoal, Haude, « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins. », *Travailler*, 2017, vol. 2, no. 38, pp. 141-159.

Showalter, Elaine, *Sexual Anarchy. Gender and Culture at the Fin de Siècle,* New York, Viking Penguin, 1990.

Sinfield, Alan, *The Wilde Century. Oscar Wilde, Effeminacy and the Queer Moment*, New York, Columbia University Press, 1994 (Between men-between women).

Weeks, Jeffrey, *Sex, Politics and Society. The Regulation of Sexuality since 1800*, New York, Longman, 1981.

White, Chris, *Nineteenth-Century Writings on Homosexuality. A Sourcebook*, Londres / New York, Routledge, 1999.

RÉSUMÉ

En 1925 apparaissait pour la première fois par écrit l'expression « *naughty nineties* » (qui pourrait se traduire en français par « années quatre-vingt-dix grivoises »). Ce chrononyme, qui subsiste toujours aujourd'hui, qualifie les années 1890 en Grande-Bretagne comme une période « de laxisme moral et de liberté sexuelle », selon l'*Oxford English Dictionary*. Cependant, ce fut également durant cette période qu'Oscar Wilde se retrouva condamné à deux ans de travaux forcés, soit la peine maximale, pour avoir eu des liaisons avec plusieurs jeunes garçons. Cette affaire ruina la carrière littéraire du dramaturge, qui fut obligé de s'exiler à la suite de sa sortie de prison. Ainsi, peut-on réellement décrire les années 1890 comme une période de liberté sexuelle ? En prenant le prisme de l'homosexualité masculine, ce mémoire tentera de démontrer si l'expression « *naughty nineties* » s'avère légitime. Comment le désir homosexuel masculin était-il perçu durant la fin de siècle britannique ? Les années 1890 furent-elles une période plus tolérante à l'égard de l'homosexualité masculine, ou, à l'inverse, plus restrictive, comme pourrait le suggérer l'issue de l'affaire Oscar Wilde ?

SUMMARY

In 1925, the expression"naughty nineties" was written for the first time. This chrononym, which still exists nowadays, defines the 1890s in Great Britain as a period of "moral laxity and sexual licence," according to the *Oxford English Dictionary*. However, it was also during that period that Oscar Wilde was found guilty of gross indecency with several young men, and sentenced to two years' hard labour, which was the highest sentence permitted by law. This case ruined Wilde's literary carrier, and forced him to leave the country after his release from prison. Therefore, can the 1890s be truly described as a period of sexual license? By taking the prism of male homosexuality, I will try in this master thesis to prove the legitimacy – or the illegitimacy – of the expression "naughty nineties." How was male same-sex desire perceived during British *fin-de-siècle*? Were the 1890s a more tolerant period for male homosexuals to live in, or, conversely, were they more restrictive, as the end of the Oscar Wilde case might suggest?

DISCIPLINE : Civilisation britannique

MOTS-CLÉS : histoire de l'homosexualité, Grande-Bretagne, 19e siècle, « naughty nineties », fin de siècle, homosexualité masculine, moralité, criminalité, sexologie.

U.F.R. LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES